

POÉSIES

ET

CHANTS HARMONIENS

PAR

JEAN JOURNET.

Proclamer l'HARMONIE
Est l'œuvre de nos temps,
Le devoir du GÉNIE !

Prix : 3 fr. 50

PARIS

A la Librairie universelle de JOUBERT, Passage du Saumon, 2,
et chez l'Auteur, rue de Seine, 38.

—
Juin 1857



CB 189 862



SOUSCRIPTION

POUR LA

PUBLICATION DES POÉSIES

ET CHANTS HARMONIENS

DE

Jean JOURNET

Avec une Préface qui expose et prouve synthétiquement l'importance et la réalité de la GRANDE découverte.

AUX SOUSCRIPTEURS

Dieu, le Genre humain, l'Apôtre

RECONNAISSANTS !

PREMIÈRE SÉRIE

MM.	MM.
Nadar. 20 f.	Dondey-Dupré. . . 5 f.
Féval. 10	H. de Villemessant. 10
G. Bourdin. 10	Gigoux. 5
Paul Meurice. 10	Charles Vincent. . . 5
Dorter. 10	Édouard Plouvier. . 5
Adam Salomon. 5	Christophe. 5
F. Mornand. 10	Aurélien Scholl. . . 5
P. Bernard. 10	Mario Uchard. . . . 5

MM.

Ponroy.	5 f.
Chandellier.	5
Dr Thomassin.	5
Dr Leboucher.	10
Dr Pénoyer	10
Dr Chanet.	5
Dr Arnaud.	10
Bergeron.	10
Briot.	5
Eugène Picard.	5
Laurent Pichat.	10
Philibert Audebrand	5
A. Bignon.	10
Célestin Nanteuil.	5
H. Baron.	5
Cartier.	5
Noël Lever.	5
Léo Lespès.	5
Charles Deslys.	5

MM.

A. Duboys.	5 f.
Gabriel Lefébure.	5
X....	5
Alfred de Martonne.	5
Lesguillon.	5
Armand Lapointe.	5
Mareuge.	5
H.... H....	5
H. Flandrin.	5
Baron Frédéric de Reiffenberg.	5
A. de Flaux.	10
Paul Auguez.	5
J. Larocque.	5
Paul Avenel.	5
Eugène Berthoud.	5
Frédéric Dulamon.	5
Edmond Pelletier.	5
Eug. Civalleri.	5

DEUXIÈME SÉRIE

MM.

Henry d'Alby.	} 100 f.
M ^{me} Clara d'Alby.	
Aug. Galimard.	5
P. du Terrail.	5
V... S...	10
Richebourg.	5
Aug. Favrel.	5
Eug. Huot.	5
De T....	5
Dr Treuille.	5
Dr B....	5
Dr Calvo.	5
J. de Rovère.	5
Contejean.	5

MM.

A. Barthet.	5 f.
A. Félix.	5
Andry.	5
Godefroy.	5
Léon Gozlan.	5
Roumens.	5
De Latour-Dubreuil.	5
Roche.	5
A. Dellon.	5
D'Achon.	5
A. Decelles.	5
Berland.	5
Armand d'Arolles.	5
Dr Morbieu.	5

MM.

St-Cyr de Rayssac.	5 f.
E. Merlieux.	5
A. Marchand.	5
Fabre de Taussac.	5
L. Gondall.	5
A. Monin.	5
M ^{me} Loreau.	5
V. Filhot.	5
Dupuis-Delcourt	5
B.....	10

MM.

Maindron.	5 f.
Alexandre Sevestre.	5
Augustine Gay.	5
G.....	10
Delande.	5
Forterre.	5
Henry.	5
Étienne Maurice.	5
De St....	10
Hicke.	5

TROISIÈME SÉRIE

MM.

Bourreiff.	15 f.
Sain.	10
N... M....	5
Ledoux.	5
Legenvre.	5
Marie d'Alby.	20
Henry Cantel.	5
De Marencour.	5
C. Polino.	5
Adolphe Combes.	5
Pugenc.	5
Garcias Olivet.	5
Achille Pinaud.	5
Potrel.	5
Jacques Garot.	5
Desquesne.	5
Émile Lacroix.	5
Lamelin.	5
Derreal.	5

MM.

Pelissier.	5 f.
Gaspart.	5
Français.	5
Maxime Ducamp.	5
Louis Ulbach.	5
Ramé.	5
Baus.	5
A. Wolf.	5
Coignet.	5
Em. Brehon.	5
Ottin.	5
Courbet.	5
Charly.	10
Gottis.	5
Armand.	5
Promayet.	5
A. Gautier.	5
Ch. Jolicler.	5

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR

I.

La pensée de réunir et de publier les principales poésies de Jean Journet était déjà conçue en 1846. Nous l'eussions réalisée dès cette époque, si de très-graves pressentiments ne nous avaient imposé, — tout à la fois, dans l'intérêt du poète, et pour laisser aux faits le soin de mettre en évidence les vérités gouvernementales qui surgissaient de l'état de choses, — le devoir de différer cette publication sérieuse.

L'opportunité, si nécessaire en tout, est un moyen de succès qui devient inflexible, lorsqu'il s'agit d'un genre de travaux dont la direction et la portée, jointes à un incontestable cachet d'originalité supérieure, forment le

plus absolu contraste avec les préoccupations dominantes. Sous l'influence prestigieuse des tournois de tribune, alors que de pauvres ambitions, pêle-mêle entassées dans une mesquine enceinte, se groupaient à l'envi, frémissantes d'espoir, autour d'une personnalité sans grandeur et sans but, quelle tête officielle en expectative, ou même en exercice, eut daigné prendre le loisir ou n'eut cru ridicule de prêter l'oreille aux prophétiques accords d'une voix inspirée?...

Le réveil foudroyant du 24 février, en conviant toute la masse aux aspirations d'un petit nombre, bien que favorable en apparence à l'appréciation raisonnée des poésies de Jean Journet, dut nous faire résister, quelques années encore, à des impatiences assez respectables, dans leurs causes, pour avoir plus d'une fois ému la fermeté de notre pensée. Si cette recrudescence de nos vieux entraînements, suivie coups sur coup de déceptions sans nombre, était une bonne aubaine pour le poète *utopiste*, en faisant éclater la vérité de ses inspirations les plus étranges, elle était aussi, par cela même, un obstacle réel à un succès immédiat. Moins l'enivrement du peuple était réfléchi, plus nombreuses devaient être ses illusions successives. Ne fallait-il donc pas laisser au nouveau souverain le temps de mieux estimer la majesté de son pouvoir?

Les poétiques illuminations de l'apôtre phalanstérien publiées, chacune avec sa date

précise, gagneraient d'autant plus, indépendamment de leur valeur propre, en mérite d'à-propos et d'opportunité sociale, que le mécompte serait plus fort et le désillusionnement plus complet.

En politique, on ne peut être désillusionné qu'à la condition d'être irrévocablement affranchi du joug des coteries. La France serait bien débonnaire si elle n'en était pas arrivée là.

Cette édition nouvelle des œuvres de Jean Journet, bien qu'elle surpasse incomparablement en étendue les recueils déjà publiés par l'apôtre lui-même, est cependant loin de renfermer tout ce que sa verve a produit. Nous concevons qu'il est des situations, dans la vie, qui courbent la pensée sous de cruelles influences : c'est alors que, malgré toute la bonne foi du monde, l'individualisme peut s'insinuer dans les convictions les plus pures. Ici la sévérité de l'éditeur se trouvait dégagée de tout scrupule par les croyances du poète. Nous avons donc éliminé avec soin tout ce qui nous a paru trop se ressentir des perplexités douloureuses de la position de l'auteur.

Ces pièces d'ailleurs, à l'exception d'un petit nombre, sont visiblement dénuées, sous tous les rapports, de l'expressive énergie qui caractérise les autres.

Nous n'eussions point parlé de ce simple détail, qui semble ne toucher qu'à l'intérêt des poésies, s'il ne tirait une signification plus élevée de la circonstance exceptionnelle qui les

a fait naître. Jean Journet n'est pas un poète silencieusement façonné dans la solitude de son âme. Il n'a pas, comme beaucoup d'autres devenus par la suite des écrivains remarquables, passé de longues années à mesurer des hémistiches et à préparer la formule en attendant l'idée. C'est brusquement, par une intuition soudaine, à l'âge où la plupart des hommes, forcément absorbés par des soins de famille, abandonnent *l'idéal* pour des régions moins pures, qu'il a senti se développer en lui, avec une énergie qui subjuguait sa volonté, le sentiment du rythme et de la parole cadencée.

Jusque-là, rien de trop surprenant. Les annales de tous les peuples nous offrent, dans les spécialités diverses de l'activité humaine, l'histoire d'une foule d'organisations dont le hasard, un accident imprévu et parfois futile ont révélé le génie. Mais ce qu'on chercherait en vain chez ces mêmes peuples, dans l'ordre des faits purement naturels, c'est le phénomène d'un esprit inculte, faisant jaillir par flots éblouissants, comme l'antique sybille, sur son trépied mystérieux, une poésie dont le lyrisme étonne moins encore par la symétrie savante et la propriété des termes, toujours dociles à l'oreille, dans ses plus susceptibles exigences, que par la multiplicité des sentiments et des idées qui se pressent sans se confondre dans ces strophes grandioses. Il y a là, certes, une énigme qui a besoin d'être expliquée.

Nier le phénomène en niant la valeur des

vers est une ressource de dénigrement qui n'aura plus cours désormais : l'édition présente met Jean Journet en mesure d'en appeler au discernement de ses véritables juges. Toutes ses productions sont ici classées par séries de groupes, généralement correspondantes aux époques ou aux situations qui les ont inspirées. Pour peu qu'elles donnent prise à leurs morsures, les Aristarques du poète auront ainsi beau jeu : Jean Journet se présente à eux la poitrine découverte ; et ses juges, en tête desquels se rangent naturellement ses nombreux souscripteurs, mesureront leur estime sur la portée des attaques.

Mais ces attaques, que nous appelons par un défi solennel, ne viendront pas, nous en sommes convaincu, réfuter l'affirmation que nous avons émise. Par la nature même de sa mission d'apôtre, Jean Journet échappe aux minuties des analyses passionnées. Il n'a qu'un seul ennemi redoutable, le silence ; et cette arme est, jusqu'à ce jour, le seul moyen d'écrasement dont on ait usé contre ses vers. Ce genre d'hostilité ne pouvait ici partir que de coréligionnaires dont la prose quotidienne voyait une fâcheuse concurrence dans les poésies de l'apôtre. Pour tous les autres, au milieu des vaines préoccupations qui fascinaient les âmes, les plus hautes de ces poésies n'étaient logiquement que les rêves désordonnés d'un maniaque en délire.

Nous avons assez de confiance dans l'infail-

libilité de l'intelligence humaine, quand la passion n'obscurcit pas la lucidité native de ses perceptions, pour espérer que ces derniers, grâce un peu sans doute à des péripéties inattendues, s'empresseront de corriger, par une lecture attentive, l'erreur pardonnable de leurs premières impressions. En se proclamant en face de tous humble disciple de Fourier, alors que presque tous voyaient dans l'œuvre de Fourier la plus extravagante débauche de pensée, Jean Journet, à leurs yeux, ne se frappait-il pas lui-même du coup mortel ? Que pouvait être l'humble disciple d'un maître en démençe ?

Aujourd'hui, la découverte de Fourier, tacitement acceptée par ses plus fougueux détracteurs, se dégage chaque jour, malgré plus d'un zèle imprudent, des ombres impures qui interceptaient sa lumière. Elle apparaît aux consciences saines, ce qu'elle fut à coup sûr dans la pensée de l'inventeur, un procédé d'association qui, loin d'alarmer les intérêts légitimes, va jusqu'à respecter, dans ses applications positives, les opulences financières les moins noblement édifiées. Fourier veut, par degrés et avec une lenteur mesurée, introduire dans tous les ordres de relations sociales le règne de la justice et de la vérité. C'est là, nous en convenons, marcher tout à l'encontre des praticiens de l'époque.

Peut-être trouverait-on dans cette tendance, plus encore que dans les proportions acca-

blantes de ses excentricités spéculatives, la cause secrète de l'anathème implacable dont certains *dynastiques* ont honoré le grand penseur.

Quant à ces excentricités elles-mêmes, les plus sceptiques seront bien forcés de reconnaître, s'ils ont l'âme sensible au charme des beaux vers, qu'une théorie dont les déductions les plus étranges vont remuer, dans les profondeurs d'une organisation sans culture, les cordes d'une harmonie si puissamment accentuée, doit recéler dans ses flancs des vérités plus lumineuses que la légende apocalyptique du dragon à sept têtes.

Il est clair, en effet, qu'une nature aussi simple, dépourvue, à quarante ans, de toute notion littéraire, au point de n'avoir pu jusque-là réussir à écrire correctement ni l'orthographe ni le français, se fût-elle d'elle-même concentrée dans les bas-lieux de la théorie, si une attraction surhumaine n'eût enlevé sa pensée. Mais nous n'avons ici que la moitié du prodige.

S'élançant du premier bond dans la région des axiômes, concevoir immédiatement, par une aperception translucide, certains théorèmes mathématiques et leurs plus complexes corollaires, en produire la solution avec la rapidité de l'éclair, est une faculté du génie qui, toute miraculeuse qu'elle nous semble, ne franchit pas la limite des possibilités connues. A notre étonnement succède une admiration réfléchie, parce que nous savons que, pour les vérités de cet ordre, la langue se circonscrit dans un

petit nombre de formules, qu'une intelligence même illettrée peut s'approprier sans effort (1).

Mais trouver de prime abord un magnifique langage pour exprimer des idées aussi neuves que profondes; allier la richesse à la plus exquise précision dans des séries de strophes qui se déroulent comme de resplendissants jets de flamme, lorsqu'on n'avait pu combiner, pendant trente ans de sa vie, six mots de prose qui n'eussent fait sourire le plus mince échappé d'une école primaire, c'est là une de ces apparitions phénoménales qui se placent loin du cadre des vulgaires conjectures.

La langue française, personne ne l'ignore, est, en poésie surtout, le plus difficile des idiômes. Sortie d'un épouvantable chaos, affreusement hérissée de consonnances barbares, que huit siècles, aidés des plus rares génies, ont à peine corrigées, elle n'obéit qu'en imposant des entraves sans nombre. Si Jean Journet se joue de ces entraves; si, pour lui, la langue est un miroir limpide qui reflète symétriquement toutes les proportions de sa pensée, n'est-ce pas que, dégagé, par un élan surnaturel, des couches grossières qui gênaient son essor, son esprit, à ses heures de poétique ivresse, jouit pleinement de ce sixième sens qu'on appelle seconde vue? Nous justifierons doublement cette explication rationnelle qui a,

(1) Nous nous bornerons à citer, parmi de récents exemples, les deux jeunes pâtres Vito Mangiamelé et Mondheux, en constatant que leur merveilleuse aptitude s'est à peu près perdue, sous l'empire de nos méthodes.

pour nous, le caractère d'une irrécusable évidence, en ajoutant que les pièces les plus étonnantes du recueil, celles qui se distinguent au plus haut degré par la grandeur du fond et l'éclat pur de la forme, sont de véritables improvisations où la plume eut peine à suivre la vitesse de la pensée.

Cette particularité, sous tant de rapports incroyables, peut seule encore expliquer l'attitude contradictoire que l'apôtre a trop fréquemment prise vis-à-vis du poète. Autant le poète est lucide et fort dans les excentricités les plus imprévues de son génie inspiré, autant l'apôtre est souvent faible et peu prévoyant en face des difficultés du monde réel qu'il affronte. Pour avoir le mot complet de cette nouvelle énigme, il est nécessaire d'envisager les circonstances qui firent Jean Journet apôtre en même temps que poète, et de bien connaître les principales phases de sa vie accidentée.

Obligé, par le but même des poésies que nous publions, de rechercher toutes les causes qui ont influé sur elles, et ne voulant pas nous départir d'une impartialité absolue, il nous importe d'observer Jean Journet dans les diverses transformations de son aventureuse existence. Au milieu des débordements du plus âpre égoïsme qui ait encore infecté la civilisation européenne, il est d'un haut intérêt pour la philosophie de l'avenir de contempler la pression d'une société, qui se décompose, sur les mouvements d'une croyance énergique

et naïve, surprise à la fois par le désillusionnement et la misère. Cet intérêt devient plus sérieux encore, lorsqu'on pense au gaspillage d'une vocation supérieure réduite, pour soutenir une famille au désespoir, à violenter déplorablement ses aptitudes les plus précieuses. De quels trésors de poésie, souverainement moralisatrice, une sensibilité si neuve, mise au service des convictions les plus hautes, n'aurait-elle pas enrichi nos annales littéraires, si la moindre providence gouvernementale eût été là pour seconder son premier essor ?

Cet essor ne commence pour nous qu'au moment où l'âme de Jean Journet, exaltée par les mirages d'une éblouissante perspective, s'arrache, sous le coup d'une impulsion surhumaine, à l'association de famille, qui devait fixer son avenir. Jusque-là, ses actes extérieurs, bien que marqués au coin d'une généreuse nature, ne sortent pas du cercle prosaïque et vulgaire où tourne, depuis soixante ans, comme un cheval dans son manège, une génération garottée par les préjugés d'un autre âge.

Ce n'est pas au contact de ces billevesées terre-à-terre que Jean Journet eût senti déborder de son cœur les torrents ignorés d'une poésie magnanime, et, si nous rappelons ici des faits qui précèdent de vingt ans l'apostolat du poète, c'est moins pour démontrer aux personnes qui lui déniaient certain brevet, en 1848, que l'apôtre est leur aîné comme républicain de la veille; que pour modérer dans

notre jugement personnel, par la mention obligée de circonstances curieuses, des réflexions qui, parfois, pourraient s'empreindre d'amertume, lorsqu'il s'agira d'interpréter des sorties apostoliques trop manifestement discordantes avec de hautes convictions.

Eh ! comment, en face des événements de sa jeunesse, lui ferions-nous un crime d'avoir méconnu plus tard des exigences impérieuses ? Quel tribunal constitué pouvait mander à sa barre cette virtualité sauvage qui ne relevait plus que d'elle-même ? l'avait-on préparé, par une initiation régulière, à calculer ses efforts sur la nécessité des circonstances ; et l'homme qui, livré sans contrepoids aux absorbantes séductions de la plus vaste des théories, se croyait naïvement appelé à convertir toute la terre, se fût-il préoccupé, pour éclairer ses semblables, des minuties d'une gradation dont il ignorait la valeur ?

À cette action déjà suffisamment tyrannique, se mêlaient pour Jean Journet les souvenirs d'une enfance bercée, pour ainsi dire, au bruit des soulèvements de la volonté. — Son père, maire de Carcassonne, en 1793, homme d'un ardent républicanisme, tempéré par une extrême bienveillance, n'avait usé de son pouvoir, dans ces temps orageux, que pour couvrir de sa protection la faiblesse opprimée. Sous l'administration de cet homme de bien, il n'y eut à Carcassonne, disent les vieillards qui furent ses contemporains, ni sang versé,

ni injustice commise. Entre autres obligés de cette austère droiture, M. d'Hautpoul, tour à tour ministre de la guerre et gouverneur de l'Algérie, sous la seconde *République*, se souvient sans doute encore que c'est à M. Journet père qu'il doit le premier succès d'une fortune dont les accidents font contraste avec la vie de son protecteur. Mais cette bienveillance toute privée n'empêchait point le magistrat de s'associer avec bonne foi, dans ses proclamations, aux mesures décrétées par le gouvernement conventionnel, pour assurer, à la manière de l'époque, le salut du pays et des institutions républicaines.

On connaît toute l'énergie des impressions premières. Si Jean Journet, sous ce rapport, subit instantanément une métamorphose inattendue, il faut bien, en présence des sollicitations continuelles, exercées sur son esprit par les bases mêmes de sa croyance, que l'âme du carbonaro de 1824 ait rencontré, dans les hautes sphères de cette croyance suprême, une force modératrice supérieure aux plus indomptables passions. C'est ce que le simple récit de ses antécédents suffirait à prouver même aux personnes qu'ont fâcheusement prévenues les résultats connus d'une fusion malheureuse (1).

(1) Parmi toutes les conceptions issues du chaos, l'idée, même provisoire, de *fusionner* la théorie de Fourier, tient sans contredit le premier rang.

II.

Jean Journet naquit à Carcassonne, le 24 juin 1799, dans cette cité-pépinière de cœurs intrépides, aux passions nobles, mais fougueuses, qui semble avoir eu le privilège, depuis 89, de fournir aux théoriciens de l'insurrection leurs plus dévoués sectateurs (1). Sa famille aisée et fort honorable ne recula devant aucun sacrifice pour lui ménager le bienfait de ce qu'on appelle encore aujourd'hui une éducation libérale. Il fut mis au collège dès qu'il sut lire un peu couramment. Mais si son entrée fut hâtive dans le sanctuaire des belles-lettres, il fut loin, par le succès, de répondre aux espérances qui reposaient sur sa tête. Il laissa là la meilleure part de ce que son maître de lecture lui avait enseigné et ne rapporta rien en échange. Il se traîna, dit-il lui-même, *sur les bancs universitaires*, pendant plusieurs années, épiant sans cesse l'occasion de s'enfuir, comme l'oiseau sequestré dans une cage odieuse.

Si ses professeurs vivent encore, ils peuvent attester qu'ils n'en tirèrent jamais le moindre devoir ni la moindre leçon.

On remarquera ce point de conformité singulière entre le barde social et Victor Hugo, avec cette différence que l'illustre auteur des

(1) Carcassonne est aussi, comme on sait, la patrie de Barbès.

Orientales trouvait dans sa famille une direction et des secours qui autorisaient doublement ses antipathies, et que Jean Journet resta quarante ans sans songer à s'enquérir si la langue française avait des lois (1).

Des pronostics flatteurs si pauvrement couronnés portèrent la tristesse au cœur de la famille, et comme il fallait à toute force embrasser une carrière, le jeune Jean Journet se rendit à Paris en 1817, pour y suivre un cours d'études spéciales, en qualité d'élève pharmacien. Ce fut là, que, docile aux exemples de son père et aux leçons *libérales* du *Constitutionnel*, il se mit, dès les premiers jours, en intime rapport avec les républicains et les carbonari. La *vente de Washington*, à laquelle il appartenait, fut découverte. En ce moment, l'insurrection espagnole recrutant partout des volontaires à sa cause, Jean Journet partit, sur l'ordre de ses chefs, avec tout l'enthousiasme de ses fraîches illusions, pour aller grossir les rangs des soldats de l'indépendance.

Il fit d'abord partie du corps des Piémontais, commandé par Milans, et, quelque temps après, de la compagnie sacrée, sous la haute direction de Mina. Il eut pour frères d'armes, dans cette légion d'élite, Frédéric Degeorges,

(1) Il n'est pas sans à-propos de rappeler ici que celui de tous nos poètes vivants, qui sut le mieux pénétrer le génie des anciens, avait simplement appris à lire. Béranger nous dit lui-même, avec une bonhomie charmante, que c'est au hasard, qui plaça sa jeunesse parmi les ouvriers d'une imprimerie, qu'il doit le bonheur de savoir l'orthographe.

Wisto, Bertrand, Guyez, Laroche, Armand Carrel, Joubert, et Gouesko, fils adoptif de Napoléon, et dont le père commandait le 2^{me} lanciers polonnais. Gouesko, Guyez, Wisto et Bertrand moururent dans les bras de Journet, à l'affaire Lliers et Lliado. Fait lui-même prisonnier, avec tout le corps de bataille, et renfermé dans l'horrible Castillet, ancien palais inquisitorial, à Perpignan, il y subit près de deux années de *carcere duro*, plongé quelquefois dans l'ordure et la fange, dans un cachot situé sous les fondations mêmes de l'édifice, à plus de quarante pieds au-dessous du sol.

Dans cet affreux précipice, vrai séjour des morts, son cadran solaire, pour mesurer la marche du temps, était le roulement sourd de la diligence, passant au-dessus de sa tête, à l'heure de minuit.

Il n'avait échappé à la peine capitale que parce qu'on l'avait pris au milieu des blessés de l'ambulance, exerçant, par nécessité fortuite, les fonctions d'aide-chirurgien.

Cette rude leçon fut le seul fruit que Jean Journet retira de sa belliqueuse propagande. S'il n'en revint pas plus avancé sur les conditions réelles du progrès des peuples, il y gagna du moins cette découverte utile que les chefs-directeurs des conspirations politiques (1),

(1) Toutes les conspirations dont la France fut le théâtre depuis la Révolution de 89, n'ont réellement été que des conspirations de coterie. C'est pour cela qu'elle est si bien gouvernée. On ne conspire pas dans l'ombre lorsqu'on a la conscience de servir les vrais intérêts de son pays.

quelle que soit la couleur que leur intérêt préfère, trouvent toujours le moyen, en attendant le triomphe, de faire régler par des séides complaisants le compte rigoureux de leurs insuccès (1).

Ainsi moriginé par sa périlleuse expérience, il reprit avec des dispositions plus calmes le cours de ses études si brusquement interrompues. Il acheta quelque temps après une pharmacie, fit au gré de sa famille un mariage convenable, et, au bout de sept années d'exercice comme pharmacien, il s'unit à ses frères, en qualité d'associé, pour l'exploitation combinée d'une usine importante.

Il est très-probable que Jean Journet, industriel et père de famille, en face des perspectives de fortune que ses frères persévérants ont déjà réalisées, eut terminé là l'épopée de ses tentatives chanceuses, si, par un de ces hasards qui révolutionnent les destinées, cet homme inculte, mais d'une inflexible droiture, consacrant ses loisirs à des recherches instinctives, n'eût un jour jeté les yeux sur un livre extraordinaire, dont les premières pages le livrèrent, inexorablement et sans retour, aux extatiques recueils d'une imagination vierge. Ce livre est le *Traité de l'Unité universelle* (2).

(1) Vers cette même époque, M. Thiers était aussi carbonaro.

(2) Dans le cadre adopté par la pratique de Fourier, son premier titre : *Traité de l'association domestique agricole* était beaucoup plus vrai.

Dès ce moment, Jean Journet ne s'appartient plus. Regardant comme un crime de travailler pour une seule famille, alors que la grande famille humaine, représentée par la masse des populations laborieuses, croupissait sur tous les points du globe dévasté, dans les abîmes sans fond de l'ignorance et de la misère, il jette loin de lui Barème et ses supputations d'intérêts, court à Paris présenter à Ch. Fourier le tribut de sa respectueuse et profonde admiration; et, dans la certitude d'une réalisation imminente, saisi d'une ardeur vertigineuse, il commence à l'âge de trente-cinq ans un cours pratique d'agriculture qui le met bientôt en état de figurer activement dans la première phalange. C'était le rêve caressé par l'honnête Jean Journet.

Si ce rêve a le droit de faire sourire les praticiens qui, depuis vingt-et-un ans, tiennent la France emprisonnée dans le réseau ténébreux de leurs machinations, il prouve à coup sûr que le candide rêveur, tout à l'opposé de ces grands hommes qui, maîtres du pouvoir, ne savent plus qu'en faire, ne se méprenait pas, dans une situation donnée, sur les vraies conditions d'une activité sérieuse.

Il était impossible que, dans ces dispositions nouvelles qui confiaient le sort de sa jeune famille aux hasards des éventualités les plus imprévues, Jean Journet, libre des soins égoïstes dont la pensée seule indignait son âme, ne rompît pas le pacte d'association sur

lequel il avait d'abord assis ses plus chères espérances. Il recouvra son apport dans le capital social, prit à ferme aux environs de Toulouse, dans un des plus beaux sites du monde, un vaste château avec ses magnifiques dépendances, et attendit, au milieu des nombreux hommes de peine dont il partageait les travaux en les dirigeant, que le signal parti de la capitale de la France lui offrît enfin le bonheur de jouer sa partie dans l'immense concert de la régénération universelle.

Nous ne retraçons pas ces épisodes de la vie de Jean Journet pour les intelligences corrompues ou infirmes, qui traitent sans cesse de folie toute détermination généreuse. Mais ceux qui auront suivi avec une attention grave les transformations logiques de cette nature primitive, se formeront une idée des insomnies et du désespoir qui durent agiter la couche de l'énergique croyant, quand des temporisations et des défaillances, dont son caractère résolu n'admettait pas les causes, lui firent croire que l'expérimentation bruyamment promise n'était qu'un leurre ou une tentative présomptueuse, au-dessus des forces qui en avaient pris la responsabilité solennelle. Il écrivit, supplia, poursuivit de ses plaintes tout ce qui lui parut avoir de l'influence; et convaincu enfin qu'en toute entreprise, l'homme d'action ne doit sûrement s'appuyer que sur lui-même, fort de sa foi et de son dévouement sans bornes, il prit, en ce siècle affaissé, la résolution dou-

blement inouïe de renouveler les travaux des anciens apôtres.

Plus qu'aucun des disciples de son maître, Jean Journet avait des droits à cette initiative impétueuse. La nature l'avait doué d'une audace à toute épreuve; il n'était ni moins simple, ni moins ignorant de la science du jour que les sublimes fous qui l'avaient précédé dans la carrière; et ce qu'aucun d'eux — pas même saint Marc, ni saint Paul, dont la culture faisait exception parmi les messagers du Rédempteur — n'a rencontré dans les intuitions de sa divine éloquence, c'était au milieu même de son exploitation agricole, en présence de ces riches campagnes, dont la fécondité prodigieuse, image somptueuse de la magnificence du créateur, trahissait un si désespérant contraste avec la chétive existence des travailleurs ses frères, qu'il improvisa, dans la fougue d'une colère sainte, la plus franche, et, sans contredit, l'une des plus admirables protestations que le sentiment de la justice et de la vérité ait jamais fulminé contre la sottise humaine. Cet iambe religieux, dont quelques journaux ont publié la première version mutilée, a pour titre ce simple mot : *Prier!* On le trouvera dans ce recueil tel qu'il a débordé du cœur de l'apôtre.

Plein de confiance dans une impulsion, dont il devait d'autant moins suspecter le caractère que, sans aucun usage de la langue, et, à plus forte raison, de l'art des vers, ces

stances d'un rythme si vigoureux et d'une portée si profonde, il les avait senties s'échapper de sa bouche, comme les soudaines révélations d'un somnambulisme transcendant, il s'arrache sans faiblir aux étreintes d'une femme et de jeunes enfants, qu'il chérissait d'un amour extrême, et se dirige vers Paris, impatient de communiquer à ses co-religionnaires le feu sacré dont sa poitrine était embrasée. A peine sorti de la diligence, qui l'a ramené sur le théâtre de ses premières illusions, il se précipite radieux dans les bureaux de la *Phalange*, organe hebdomadaire de la doctrine phalans-térienne; et, dans le sentiment d'exaltation où l'a plongé le miracle de sa propre métamorphose, sûr désormais qu'il n'était point d'ignorance dont les rayons de la théorie ne pénétrassent les couches, il voit un futur apôtre jusque dans le concierge de la rédaction et l'embrasse, ainsi que tous les autres employés, avec les démonstrations multipliées de la plus fraternelle sympathie.

Ici commence la série de ces pérégrinations apostoliques, qui enveloppèrent successivement une partie de l'Europe et attirèrent à la doctrine de Ch. Fourier, grâce aux obsessions originales d'une constance qui grandissait sous l'outrage, un nombre incroyable de chaleureux adhérents.

C'est au retour d'une de ces missions courageuses que, plus que jamais séduit par les illusions qu'il avait déjà montrées dans les

bureaux de la *Phalange*, il exagéra la candeur de sa foi jusqu'à frapper à la porte de M. Cousin, ce qui lui valut de la part du gouverneur de l'électisme cette curieuse épître que nous jugeons utile de faire connaître :

« Monsieur,

» Voici les écrits que vous m'avez adressés :
 » ils ne m'ont pas converti à la doctrine de
 » votre maître.

» L'enthousiasme naïf et désintéressé me
 » touche, quel qu'en soit l'objet. Celui de
 » vos amis et le vôtre s'égaré dans une erreur
 » profonde. Permettez-moi de vous le dire fran-
 » chement : vous n'êtes pas arrivés à l'étude
 » de ces redoutables problèmes avec des pré-
 » parations suffisantes. J'ai souvent découragé
 » de la métaphysique des personnes qui n'y
 » apportaient pas les connaissances nécessaires.
 » Croyez-en ma vieille expérience : gardez vos
 » sentiments, mais modérez-les. Il est impos-
 » sible de lire l'ouvrage de M. Renaud, comme
 » les articles de M. Considérant, sans regretter
 » que des âmes aussi passionnées pour le bien
 » épuisent leurs forces à la poursuite de sem-
 » blables chimères. Vous ne semblez pas non
 » plus vous douter qu'en parlant de la néces-
 » sité d'une *résurrection sociale universelle* vous
 » pouvez faire un mal immense, celui de dé-
 » goûter les hommes de leur condition présente
 » et de leur en faire chercher le remède dans
 » des bouleversements sans fin, au lieu qu'un

» peu de bon sens, la résignation et le travail,
 » l'ordre, l'esprit de suite, une énergie réglée,
 » moins d'orgueil et plus de vraie sagesse
 » soulageraient aisément leurs misères. Je
 » m'arrête; je crains de vous blesser quand
 » je ne voudrais que vous guérir. Vous citez
 » souvent Béranger, le célèbre poète. Eh
 » bien! j'ai l'honneur de le connaître;
 » consultez-le, il vous dira peut-être comme
 » moi : travaillez, ne rêvez pas, réglez votre
 » cœur qui paraît excellent, et quand vous
 » souffrez, pensez non à une régénération
 » sociale, mais à Dieu, j'entends au Dieu
 » véritable, qui n'a pas fait l'homme seule-
 » ment pour le bonheur, mais pour une fin
 » tout autrement sublime.

» Pardon, Monsieur, de ma franchise;
 » excusez-moi et croyez à mon plus sincère
 » intérêt.

» V. COUSIN.

» Lundi, 23 octobre 1843. »

Ayant parlé de cette sorte,
 Le nouveau saint ferma sa porte.

Nous ne dirons pas à M. Cousin que, pour un métaphysicien de *vieille expérience*, sa missive est de nature à faire compassion même à ses amis; nous ne lui dirons pas non plus que Béranger, dont il invoque le témoignage, beaucoup meilleur métaphysicien que lui, bien qu'il n'ait pas la prétention de l'être, pense à coup sûr, ainsi que Jean Journet, que pour

l'âme humaine le *bonheur*, dans sa réalité philosophique et normale, implique l'existence de l'ordre à son plus *sublime* degré de compréhension religieuse; ce qu'il serait à désirer que M. Cousin eût compris par les mots *fin sublime* qui, dans sa pensée, n'ont manifestement aucun sens. Nous nous contenterons de lui faire observer, ce qu'il sait du reste, — à propos des craintes singulières que lui inspire la théorie de Fourier — que ce sont précisément les seigneurs et maîtres dont il est le complice et l'instrument qui, par le mécanisme d'un système que nous voyons, à l'heure qu'il est, fleurir dans toute sa gloire, perpétuent les révolutions et les *bouleversements sans fin*.

Un aphorisme nous enseigne qu'avant de parler de Dieu, il faut d'abord y croire.

Nous eussions laissé dans l'oubli cette petite anecdote, si la pauvre lettre qu'on vient de lire, vrai chef-d'œuvre d'ignorance repue, ne résumait pas, avec la scrupuleuse fidélité d'un daguerréotype, toute la science politique et gouvernementale (1) d'une coterie qui, depuis vingt-et-un ans, dirige comme nous voyons les destinées du pays.

Si les succès apostoliques de Jean Journet l'affermirent encore dans la simplicité de ses convictions, ils opérèrent en sens inverse sur la foi spéciale qui lui avait montré des géants dans les co-religionnaires dont il épousait la

(1) Voir, pour plus ample informé, la collection des petits livres de la rue de Poitiers.

cause. Jean Journet ne continuait son apostolat que pour hâter, par le tribut de sa propagande particulière, le jour d'une réalisation qui était son idée fixe. En voyant le groupe directeur, qui résidait à Paris, reculer, à mesure que les éléments affluaient, le couronnement d'un rêve qui le faisait tressaillir comme le voyageur du désert à l'aspect du mirage, il vit tous les symptômes d'une trahison calculée dans des tergiversations qui n'étaient, hélas! que les étapes progressives d'une besogneuse impuissance.

Moins cultivé que les hommes qui, les premiers, avaient été dupes de leurs promesses téméraires, mais plus esclave, par cela même, des hautes exigences d'une cause qui surdominait les personnes, il ne put jamais parvenir à comprendre qu'il est des phases sociales qui dépriment les caractères, au point que l'amour-propre agit alors sur les âmes, en raison des éblouissements qui les ont entraînées. Il trouvait tout simple qu'une fois l'erreur avérée, on l'avouât ingénument à la face du monde, et qu'on se mît soi-même à la recherche de celui qui devait introniser la félicité universelle.

Tandis qu'il raisonnait ainsi, dans l'isolement de son cœur, Jean Journet ne soupçonnait pas que la grande erreur de ses co-religionnaires avait été précisément celle qui l'égarait encore lui-même; et que s'ils différaient l'exécution d'une entreprise dont ils

avaient tracé les plans avec une fébrile ardeur, c'est qu'ils reconnaissaient tout bas, dans le secret de leur pensée, qu'en acceptant la donnée pratique de leur maître, comme point de départ absolu d'une réalisation immédiate, leur inexpérience les avait acculés dans une impasse infranchissable.

Bien supérieurs, comme individualités intelligentes et comme talents, aux misérables coteries qui leur barraient le passage, mais jetés tout à coup, par leur présomption même, entre les rescifs, également funestes, d'un double écueil, ils se trouvaient ainsi poussés par leurs tendances contradictoires, dans l'alternative de précipiter leur chute, par une expérimentation fautive et prématurée, ou d'échouer plus tristement encore en subissant le joug d'une opposition dont ils méprisaient les chefs.

En optant pour cette dernière fortune, ils n'ont fait que prouver aux hommes réfléchis, par leur avortement prolongé, après une étourdissante victoire, que les grands problèmes de notre époque ne souffraient pas les restrictions.

Ces restrictions, aussi graves qu'habilement voilées dans les livres où Fourier a développé sa théorie, pourraient-elles frapper une intelligence primitive qui, ressentant l'horreur du sauvage pour toute disposition entachée d'arbitraire, ne voyait rien de plus normal, pour l'universalité des hommes du jour, que leur agrégation instantanée dans les compartiments

d'un phalanstère? Assurément, le plus impossible des phénomènes eut été que Jean Journet, rebelle à nos méthodes, au point d'ignorer les principes de sa langue maternelle, acceptât la nécessité d'une initiation laborieuse pour inculquer à l'humanité le besoin d'un code social dont l'univers entier lui proclamait les lois. Encore moins était-il entraîné à reconnaître que l'industrie humaine, dans sa marche ascendante, formant une échelle multiple dont les degrés se groupaient par séries corrélatives aux développements de l'âme, il fallait à toute force, sous peine de déchéance, que l'homme régularisât d'abord le genre de travaux qui pesait sur tous les produits de son activité complexe et sollicitait le concours des facultés les plus hautes.

Ceci nous explique cette contradiction malheureuse, dans les travaux d'une mission qui ne permettait pas les défaillances, entre le poète jetant un coup d'œil supérieur sur l'assemblage affreux des misères humaines, et l'apôtre opposant une impatience vulgaire aux difficultés d'une situation dont il devait prévoir toutes les phases. Une singularité non moins contradictoire, qui trouve sa raison d'être et sa justification dans la même cause, c'est ce contraste offert par une nature de haut titre, imprimant le sceau d'une perfection rare aux produits les plus élevés de l'activité sociale, et n'apercevant pour prélude, à l'évolution qu'il désire, que le retour subit des hommes

en masse à la culture des industries qui marquent les premiers pas de la civilisation, à l'aurore de sa carrière (1).

Cette antithèse, qui ne pouvait surgir que dans l'isolement exceptionnel d'une raison naïve, aveuglément soumise aux prescriptions d'un principe, suffirait seule à nous découvrir les bases du discernement qui régira les sociétés de l'avenir. Jean Journet se précipitant, par une évolution passionnée, sur les plus infimes détails de l'industrie agricole, bien que dans une position de fortune et doué de facultés qui le conviaient à des fonctions que nos préjugés placent plus haut dans l'estime des hommes, n'est-ce pas à tous les yeux la démonstration éclatante que l'agriculture est le pivot des destins de l'humanité ?

Mais cette révélation instinctive qui devait faire éclore, dans une organisation neuve, une des plus originales facultés poétiques que la France ait vu naître, ne prouve aucunement que les générations actuelles, encore moins celles qu'une éducation vraie formera dans l'avenir, puissent être appelées à déterminer, d'après le simple niveau de nos aptitudes agricoles, les rangs les plus élevés de la hiérarchie sociale. Les facultés humaines, dans leur

(1) N'oublions pas qu'en France surtout, l'immense majorité se compose de cultivateurs et d'artisans. L'association ennoblissant jusqu'aux plus infimes travaux, l'illusion de Jean Journet était aussi naturelle que généreuse. Il n'oubliait qu'un point : c'est que la simple croyance à cet ennoblissement dérivait d'une science aussi élevée que complexe : science, il est vrai, facile pour qui cherche avec le cœur.

essor respectif, aspirent à réaliser, suivant l'expression même de Fourier, qui n'exposa que le jeu des attractions primaires, une série puissancielle aux dimensions infinies, embrassant, synthèse souveraine, le clavier complet des développements de l'âme. Cette série, dont le terme final est la centralisation équilibrée de l'activité collective de toutes les sociétés du globe, a pour miroir essentiel, dans l'homme-individu, miroir correspondant à la capacité de chaque être, son maximum intégral de virtualité, successivement acquise et régularisée.

Par un effet dérivant toujours de la cause relative que nous avons signalée, Jean Journet, emporté de prime-abord dans les sphères transcendantes de la théorie de son maître, et contemplant de ces hauteurs la petitesse ridicule des ambitions contemporaines, commettait à son insu la plus effrayante ellipse de pensée, et ne s'imaginait pas, sur la foi d'une parole qu'il respectait comme l'oracle de la vérité même, que les heureux du jour dussent hésiter une minute entre les misères du vieux monde et les splendeurs du nouveau. Pour lui, comme pour Fourier, comme pour toutes les intelligences simples que le grand géomètre a subjuguées, l'homme, une fois enveloppé par les dispositions mathématiques du milieu architectural et de l'industrie combinée, dépouillerait à l'instant ses volitions subversives et marcherait d'un pied sûr, guidé par l'attrait des plus ineffables jouissances, dans les voies de la

justice et de la vérité, devenues soudain les voies du bonheur universel. De ces prémisses au *compelle intrare*, par le concours brutal de la force matérielle, la distance était si courte et si difficilement appréciable, qu'il ne faut pas s'étonner que des *Fouriéristes* l'aient franchie.

Nous verrons tout-à-l'heure comment les conclusions de cette donnée, qui motive l'épithète de mystificateur infligée à Fourier par un écrivain célèbre (1), conduisaient en pratique, par l'inflexibilité des conséquences, au système prêché par cet écrivain même et dont la théorie sociétaire est l'antithèse absolue.

Jean Journet avait le cœur trop large et les aspirations trop fraternelles pour qu'une semblable résultante eût effleuré sa pensée. Tout entier aux perspectives exaltantes qui se succédaient devant son regard, comme les visions fantastiques d'un opéra gigantesque, son esprit percevait avec une clairvoyance spontanée tout ce que les sens peuvent saisir dans les grandes harmonies du monde sidéral, et jusque dans les phases les plus reculées des périodes sociales heureuses décrites par son maître; il ne soupçonnait pas le moins du monde que l'homme pût résister à la magie de ces fêtes; et, dans les extases intermittentes où il se voyait note active, au sublime concert, il répandait son âme en poétiques images, étincelants souvenirs d'une réalité fugitive.

(1) M. Proudhon.

C'est à ce privilège de position morale, privilège unique dans les fastes littéraires, parce que rien ne ressemble, dans les conceptions du passé, à l'harmonieuse précision de l'immense théorie, que Jean Journet est redevable de ces chants substantiels, où l'expression fait corps avec la pensée, et où l'idéal toujours net se dessine si vivement dans la charpente de la phrase que le lecteur, captivé par la vérité des tableaux, assiste avec le poète aux grandes choses qu'il raconte (1).

Nous ne ferons pas ici des comparaisons qui, à la nécessité puérile, dans un sujet de cette nature, de mettre des amours-propres individuels en scène, joindrait l'inconvénient beaucoup plus grave de manquer de raison d'être et conséquemment de justesse.

Entre des organisations naturellement brillantes dont la richesse, décuplée par une savante culture, puise dans les libres caprices d'une imagination sans règle les éléments divers qui fécondent leur génie, et une faculté mystérieuse, énergiquement combattue par des organes rebelles et ne trouvant la pleine possession d'elle-même que sous l'opiniâtre action d'une foi toute puissante, il n'y a place d'aucune manière pour les fantaisistes du parallèle. Sans le mobile suprême qui électrisa son âme, Jean Journet ne fût jamais sorti de

(1) Ceci s'applique exclusivement à celles des pièces du recueil où le poète, affranchi de toute préoccupation étrangère, est puissamment inspiré.

la nombreuse catégorie des personnalités vulgaires : ce n'est pas lui qui se fait, c'est sa croyance qui lui donne un rang à part, dans la galerie des poètes contemporains. Béranger, le barde éminemment populaire, n'a dû l'universalité de sa glorieuse influence qu'à la sobriété réfléchie, à l'à-propos continu de ses inspirations. Avec une organisation poétique, moins luxuriante et moins large peut-être que celle de Lamartine et de Victor Hugo, il les a dominés vingt ans, par la portée complexe de ses odes plébéiennes, parce que, jusqu'en ses moindres saillies, une foi vive et profonde faisait vibrer sa lire : la foi dans le droit du peuple et son prochain triomphe.

Les tendances actuelles de deux (1) grands poètes, dont la muse, d'abord maîtrisée par l'inévitable influence des traditions de famille, *sema de fleurs et de diamants la rouille des vieux trônes*, en prouvant que tout homme supérieur doit être *auprès du peuple un envoyé de Dieu*, — fortifient le concert d'unanimes sympathies qui environnent Béranger, depuis trente-six ans, et marqueront sa vraie place dans les jugements de l'avenir.

Ce qui assure aux poésies de Jean Journet, avec le rang que réclame leur titre caractériel, une durée positive auprès de ce même avenir, quelle que soit l'importance prévue des œuvres

(1) Quand nous écrivions ceci, le journal *le Pays* ne nous démentait pas encore. Ce démenti ne saurait enlever le passé si récent de M. de Lamartine.

qu'engendra la transfiguration sociale qui se prépare, c'est qu'indépendamment de l'imitable franchise de son énergie d'apôtre, il règne dans ses vers une couleur de rythme et une originalité de facture, fruits heureux d'un concours de circonstances qui naissent une fois et ne se reproduisent plus. Jean Journet ferme, en poésie, par une initiative qui fait sa gloire, la triste période des réminiscences mortes, de l'aspiration vague et de l'incrédulité railleuse : il ouvre l'ère des nouvelles et fortes croyances.

III.

Le xviii^e siècle, en léguant au xix^e une tâche dont il avait agrandi le labeur, par la fougue même et les écarts de son impatience généreuse, avait trop gravement atteint, dans le cœur des hommes, la racine délicate du sentiment religieux, pour que cette tâche fût, dès le principe, envisagée dans ses nécessités les plus hautes. Ses habitudes de polémique et de négation irritante, et, ce qui devait entraîner des conséquences terribles, ses haines sans contrepois pour des institutions cruelles, qu'il détruisait de fond en comble et ne remplaçait pas, avait semé les ferments d'une perturbation profonde.

Soixante ans de révolutions et de guerres fa-
buleuses, sans que les vraies solutions sociales
aient avancé d'un seul pas, ont été le produit
amer de nos fatales méprises, signes certains,
pour les uns, du progrès continu, et, pour les
autres, plus réfléchis, d'une rétrogradation
désastreuse.

De ces méprises, qui pourraient être sup-
primées de nos annales sans que la France vît
amoindrir ses glorieuses destinées, sortirent
les éléments d'une littérature de passage, fille
des aspirations que nos catastrophes refoulaient,
et qui, resserrée entre les confins de deux
mondes, dut recueillir les empreintes de leur
alternative influence. Puisant à pleines mains
dans les ruines accumulées, et fouillant le
cadavre social jusqu'au fond des entrailles,
cette littérature, dont l'expression saillante se
résume, sous ses aspects philosophiques et
moraux, dans les œuvres de Balzac, Georges
Sand, Eugène Sue (1), et qui emprunte à

(1) Le retard obligé de cette édition nous permet heureusement
de mentionner, *ici*, un livre nouveau : *la Case de l'Oncle Tom,*
ou la vie des noirs au sud des Etats-Unis, destiné à frapper de
mort une institution infâme.

L'auteur de ce livre, M^{me} Harriet Beecher Stowe, se place
d'un seul coup, par la largeur du sentiment et l'élévation de la
pensée, au niveau, sinon au-dessus de ses devanciers les plus
illustres et les plus justement populaires. Jamais un cri plus
profond et plus déchirant contre les monstruosité de l'esclavage,
n'était sorti des entrailles de la nature humaine. Cette œuvre,
comme les *Mystères de Paris*, etc., ne pouvait être conçue et
composée sans doute qu'au milieu et par un témoin habituel
des scènes navrantes dont elle retrace le tableau ; mais, ce qui
lui donne une originalité toute exceptionnelle, ne pouvait jaillir
que de l'âme d'une mère, femme d'un grand cœur et d'un grand

Lamartine et à Victor Hugo (1) les traits les plus élevés de sa physionomie poétique, étale au grand jour toutes les pourritures qu'un manteau d'or et de soie recouvrit pendant vingt siècles ; et, tandis qu'elle insinue dans les âmes le dégoût du présent et l'horreur du passé, laisse parfois entrevoir, comme un crépuscule, à travers la nuit de ses sombres peintures, les horizons voilés d'un splendide avenir.

Il est facile de voir que, débordé, malgré sa fécondité prodigieuse, par les mouvements d'une société dévorée de besoins, ce rejeton, saturé d'un immobilisme aux abois, qui depuis 1830 s'agite dans un impasse, eût noblement transformé les produits de sa sève, sans le pusillanime point d'arrêt qu'un trop belliqueux général (2) appelait justement, mais dans un autre sens, la continuation *d'une halte dans la boue*.

Les poètes, comme les masses, ont besoin d'une croyance. Sans cette condition impérieuse, le talent que sollicitent de puissantes amorces pourra bien étonner par la multiplicité

esprit, guidé par la foi la plus ferme et la plus généreuse.

Une telle production est véritablement hors ligne, et non-seulement honore le sexe de l'auteur, mais relève encore la patrie qui donna le jour à Franklin et à Washington.

(1) A cette famille se rattache, comme éclatant précurseur, le poète anglais lord Byron, qui, lui-même issu de Châteaubriant pour la forme, développa toute la fougue de son génie sauvage au contact de notre XVIII^e siècle et des forces indomptées de la révolution française.

(2) Le général Lamarque qui, secondé par M. Mauguin, ne voulait que mettre le feu aux quatre coins de l'Europe.

des conceptions, et, grâce à nos progrès dans les sciences naturelles, enrichir l'idiôme, instrument de sa pensée, d'une foule de tours, d'expressions et d'images, inconnus aux écrivains qui ont fixé son génie. Mais cette perfection relative, ajoutée successivement à la richesse de la forme, outre qu'elle est parallèle à une compensation fâcheuse par l'insignifiance et la pauvreté progressives du fond, dut amener à la longue, par une conséquence forcée, comme déjà la Grèce et Rome en avaient offert l'exemple, de notables dégradations dans la langue du grand siècle. Toutes les croyances politiques et religieuses du passé n'existant plus, depuis 89, qu'à l'état de souvenirs, pour dissimuler cette lacune et raviver des illusions tombées, il a bien fallu recourir au cliquetis de la phrase, à la magie des hyperboles et des amplifications pompeuses. Ainsi, le genre descriptif, si plaisamment raillé par Horace et Boileau, reparut avec un cortège dont les malicieux satiriques ne soupçonnaient pas l'exubérance. Épopée, tragédie, roman, histoire même, tout ce qui fut exécuté sous la pression des mêmes causes, portent la visible empreinte des séductions du fléau.

Eh ! qu'eût-on mis pour suppléer à la stérilité des circonstances ? Ces vieilles légendes, évoquées de leurs tombeaux, ont, à leurs époques de jeunesse et de vie, inspiré des chefs-d'œuvre que le génie a marqués de son originalité puissante ; elles sont aujourd'hui

muettes comme les ossements des catacombes. Voltaire, en effleurant le passé du souffle de sa moquerie, n'a laissé debout qu'une enseigne funèbre. Il n'est plus resté, pour ses successeurs, dans la carrière du doute agissant dont il épuisa toute la mine par son parcours universel, que le néant de l'âme et le dégoût de la vie ; et, comme sinistres corollaires de cette maladie formidable, le culte de la matière et les bouleversements sans fin.

Ces bouleversements, dont le mélodrame sombre remue, à l'heure qu'il est, toute la surface de l'Europe, et dont les scènes, amoureusement développées, pourraient se prolonger vingt siècles encore, sont les matériaux supplémentaires de l'alchimie politique et sociale qui, nulle en face de l'humanité vivante, travaille depuis soixante ans à galvaniser des cadavres. Chez les ouvriers sortis de ce fiévreux laboratoire, publicistes, historiens, romanciers et poètes, il serait donc superflu d'espérer, — sauf les cas exceptionnels de plus en plus rares, — autre chose qu'une prolixité vive et nerveuse, un amalgame tourmenté de peintures, ingénieuse, mais regrettable parodie de ces purs et vigoureux modèles de l'antiquité savante, dont l'exquise concision fait les délices du monde.

Si Jean Journet, dans sa sobriété forte, en face des enivrants tableaux d'une vision infinie, se montre inaccessible aux vains jeux de la phrase ; si, jusque dans ses plus faibles jets,

sa pensée, toujours judicieuse, dédaigne le choc des mots et les ornements recherchés, ceci n'est point l'effet d'une insuffisance littéraire qu'une étude même tardive eût à peu près corrigée. Il faut moins encore imputer le phénomène aux soigneuses précautions d'une individualité, jalouse d'éviter l'écueil ridicule où menace de se briser toute la littérature contemporaine. Par une de ces particularités hors ligne, apanage exclusif des convictions sûres, précipité sans transition aucune au milieu d'un immense royaume dont les plaines et les coteaux sont d'une richesse éblouissante, où les maisons sont des palais et les palais des cités merveilleuses, il n'a garde de s'amuser à promener son lecteur de site en site et de *terrasse en terrasse* : les minutes sont trop précieuses pour l'impatient apôtre. Le nouveau monde est découvert ; le poète en a touché les réalités substantielles ; il faut vite indiquer la route pour que l'humanité s'y élance.

De là, dans les belles compositions de Jean Journet, cette synthèse perpétuelle à la fois si concise et si lumineuse, ces axiômes condensés, d'autant plus sûrs de leur empreinte que la période les reflète avec une symétrie saisissante ; et ce qui achève ici l'originalité du contraste, cette variété d'impressions, en apparence contraires, qui s'harmonisent invinciblement dans l'unité de l'ensemble. C'est que l'esprit du poète, incessamment fixé sur la résultante absolue de la théorie qui le maîtrise, laisse

toujours de côté, dans son intuition nette, les aperçus vagues et les épisodes secondaires. Chez lui, l'expression et la pensée sont en parfait équilibre, parce qu'elles sont co-existantes; et que l'idée, toujours claire et précise, parce qu'elle est mathématique dans le cerveau du poète, appelle et trouve immédiatement, par une attraction mystérieuse, une formule mathématique pour se produire au dehors.

Que ce mot de *mathématique* n'effarouche pas l'oreille! Assez longtemps de prétendus hommes d'État, promoteurs éhontés d'inintelligibles rêveries, ont assigné le vague pour domaine à l'imagination des poètes. Chez toutes les nations du monde, chez celles-là surtout qui ont déposé dans l'histoire les plus utiles conceptions du génie politique, les philosophes sérieux ont porté le nom de voyants : *poète* et *prophète* étaient synonymes. Les premiers législateurs de l'antiquité, ceux qui ont jeté les bases de ces institutions fortes où le peuple romain, qui a tout emprunté, est allé prendre jusqu'aux éléments de sa trop fameuse loi des douze tables, ces premiers législateurs ont été des poètes.

Il semblerait, à entendre les nouveaux sages, qu'en dotant l'homme des plus belles facultés du génie, le créateur lui ait fait un présent futile. Les masses plus justes et plus vraies, dans leurs vives impressions, vengent largement les poètes de ces dédains intéressés : elles

ont les gémonies et l'oubli pour les charlatans qui les trompent (1), et un culte immortel pour les sublimes devins qui ravivent leurs espérances en les consolant de leurs misères.

Nous sommes aujourd'hui loin, il est vrai, — grâce aux corrupteurs de la raison publique, — de ces époques graves et religieusement littéraires, où la poésie, toujours inspirée par les plus hauts mobiles de la volonté humaine, ne sacrifiait jamais à des préoccupations basses les devoirs imposants de sa mission divine. Les poètes, par l'envahissement graduel d'une confusion sociale qui a franchi toutes les bornes, se sont eux-mêmes, de chute en chute, emprisonnés dans le cercle d'une spécialité abrutissante. Ils n'ont plus auprès d'eux qu'une seule muse : l'égoïsme individuel ou la *fantaisie* (2).

Les anciens qui, dans toutes les manifestations nobles de la vie sociale, ont été nos modèles et sont restés nos maîtres, comprenaient sous le nom général de *musique* l'ensemble des principes qui gouvernaient l'universalité du domaine de leurs beaux-arts, y

(1) Ces charlatans ont une autorité, le *divin* Platon qui, non content de prostituer les femmes, chassait encore les poètes de *sa république*, sans doute parce qu'il leur devait le seul avantage solide qui le recommande : les qualités de sa prose.

(2) Cette muse n'est pas celle de quelques poètes, enfants du peuple, tels que le fabuliste Lachambaudie et, dans un genre plus libre, Savinien Lapointe, Poncey, etc., dont les yeux éclairés par une vague et douce lumière, sont résolument tournés vers un nouveau monde.

compris la danse et l'arithmétique (1), ou science abstraite du calcul et des nombres. Par une attribution correspondante à cette synthèse expressive, qui dévoile toute la profondeur de leur sagacité divinatoire, la plus complète et la plus vraie de leurs conceptions théogoniques. Apollon, chef des neuf muses, était à la fois dieu de l'harmonie et dieu de la lumière. Auprès de ce souverain ordonnateur de la pensée créatrice, leur Jupiter-tonnant, armé de sa foudre, n'est en réalité que le roi du chaos (2).

Pour ces hommes vraiment sages, qui ne concevaient aucune théorie qui ne fut pas pratique, le mot *mousikós* exprimait invariablement, au sujet de l'acte produit, l'idée sévère de régularité, d'exactitude absolue ou de per-

(1) Nous substituons ce mot, qui est le vrai, à celui de *mathématique* dont on abuse. La MATHÉMATIQUE n'est pas une ou plusieurs parties de la science : c'est la science des sciences.

(2) Cette attribution subversive résulte clairement du supplice de Prométhée, si admirablement mis en scène par le poète Eschyle. Il faut lire, dans l'original, cette prodigieuse peinture du génie rédempteur, aux prises avec toutes les brutales fureurs de la tyrannie. Ce n'est pas là de la poésie d'amateur : Eschyle fut un des plus intrépides citoyens combattants, à cette fameuse bataille de Marathon qui sauva la Grèce du joug des barbares d'Asie. Le nombre de chaînes et d'instruments de torture trouvés, après la victoire, dans le camp des généraux du *grand Roi* (le roi de Perse), témoignait éloquemment quel était ce joug réservé à la patrie des arts. Cynégire, si célèbre, par son courage et sa mort, dans cette même bataille, était frère d'Eschyle. Le poète ne fut pas moins vaillant à Salamine et à Platée. — On sait qu'un certain roi de Perse, du nom de Cosroës, au temps du Bas-Empire, pour mieux représenter le dieu dont il se montrait l'émule, avait dans son palais une machine à son usage, dont le mécanisme imitait, à s'y méprendre, le feu des éclairs et le bruit de la foudre.

fection. Si leur poésie, leur statuaire, leur architecture (1) sont, dans leurs restes mutilés, des modèles triomphants qui survivent, depuis vingt-cinq siècles, à toutes les vicissitudes de la sociabilité humaine, c'est que, pensée-mère et enveloppe plastique, tout y est combiné avec tant de grâce et se fond si harmonieusement dans l'unité de l'ensemble, qu'on s'aperçoit au premier coup d'œil que ces divines créations du génie antique sont, dans un milieu social donné, la résultante précise d'une équation vraie, mathématiquement calculée sur les exigences de l'âme. N'en sommes-nous pas encore réduits à dire, lorsqu'il s'agit non-seulement d'une œuvre d'art, mais d'un simple mouvement de liberté morale, empreint de grandeur et de régularité harmonieuse : *c'est beau comme l'antique!* pourquoi ce retour en arrière et cette assimilation rétrospective? il faut bien que nos annales modernes soient pauvres d'elles-mêmes en objets de comparaison : irions-nous donc chercher si loin nos types absolus de perfection idéale?

Oui, malgré tout le fracas de nos *perfectibilités* indéfiniment croissantes, nos annales sont pauvres en objets de comparaison. Toutes nos élucubrations sur le progrès continu, très-positives et généralement exactes, lorsque, parcourant le domaine des sciences fixes, elles

(1) Il ne nous reste malheureusement de l'antiquité que des peintures à fresque; mais nous savons que ses peintres étaient à la hauteur de ses statuales.

en mesurent les accroissements, depuis le xv^e siècle, tombent aussitôt dans l'erreur et la divagation, lorsqu'elles s'obstinent à voir, dans la moralité sociale, une ascendance corrélative à ces acquisitions glorieuses. Conclure que le guide est plein de santé, parce que l'attelage est fort et peut fournir une longue carrière, est d'une logique aussi rigoureuse que de compter les fausses routes et les catastrophes de ce guide, comme des étapes régulières sur le chemin du progrès. C'est tout uniment prendre la course folle et désastreuse du téméraire Phaëton pour la marche ferme et réglée du soleil lui-même.

S'il est une époque, dans les fastes du monde, où ce mythe frappant trouve une application lamentable, c'est bien le siècle étrange qui, muni du plus admirable et du plus fécond mobilier scientifique qu'aucun âge antérieur ait jamais possédé, s'évertue depuis soixante ans à relever, comme nouveau phare de l'humanité grandie, les brandons incendiaires qui ont porté le ravage dans les périodes de son enfance. Après vingt civilisations successivement disparues, après tant de découvertes précieuses englouties dans leurs ruines (1)

(1) On a dit avec raison que la meilleure part de nos découvertes et inventions était des *réchauffés de l'antiquité*. Ce mot s'applique même à nos acquisitions les plus glorieuses. Bien des gens ignorent que le savant moderne qui, le premier, détermina les vraies lois du système du monde, Copernic, devancier de Galilée, de Kepler et de Newton, remit tout simplement en lumière les calculs astronomiques des anciens philosophes grecs, entre autres de Philolaüs, disciple de Pythagore. Ces phi-

et dont le secret perdu ne se retrouvera plus peut-être, on est mal venu de s'appuyer sur des richesses conquises, en dépit même des bouleversements issus des *sciences morales* dont on nous vante le progrès, pour nous dire que ce globe et l'humanité qui l'habite n'ont pas eu de point d'arrêt dans leur phase ascendante. En ce temps d'inquiétude et d'universelle impatience, toutes ces prétendues synthèses de l'histoire, dépourvues de base intégrale et d'*a priori* mathématique, ont juste la valeur des graves théories rencontrées par Gulliver chez les habitants de Lilliput. Ces pénibles échafaudages pouvaient sembler grandioses, lorsqu'il n'était pas encore rigoureusement démontré que notre planète forme groupe dans la série des mondes et que, rouage compté de la mécanique céleste, elle a sa partition réglée dans l'harmonie des univers. Sous le coup des fléaux qui, chaque jour, nous accablent, on

losophes croyaient fermement à la pluralité des univers. Dès avant Socrate, la décadence des caractères fit reléguer dans l'ombre ces spéculations transcendantes. Ce fut bien pis dans la suite. On connaît cet entretien célèbre où Alexandre versa des larmes, en entendant démontrer, pour la première fois, que la terre qu'il n'avait pas même conquise n'était qu'un globe imperceptible, parmi les mondes habités. Les Romains, d'une ignorance plus profonde, *bien que* venus après lui, n'étaient pas si sensibles et n'en cherchaient pas si long. A leurs yeux, le soleil était un disque de feu, ayant tout au plus trois mètres de circonférence. — La nation juive et le moyen-âge avaient la même idée. Qu'est-ce que cela prouve? La mythologie grecque, ingénieuse création des poètes, ces traducteurs inspirés des légendes populaires, ne prouve pas davantage. Est-ce que les lettrés ou mandarins de la Chine ont jamais partagé les superstitions des bonzes.

aurait peu de mérite à juger qu'elle ne suit pas la mesure.

De ce qu'après une adolescence malade, un homme s'est développé en taille et en vigueur, faut-il en conclure que sa maladie fût dans l'ordre et que tous les individus de son espèce, par une loi nécessaire, sont condamnés à subir ces infirmités transitoires? Autant vaudrait nous faire entendre que tous les êtres se ressemblent, qu'ils ont les mêmes aptitudes et doivent mourir au même âge.

Nous concevons qu'une telle loi, si elle pouvait fleurir, rendrait la besogne facile à certaine école de niveleurs. Malheureusement, depuis l'origine du monde, il n'est aucune combinaison législative qui soit plus énergiquement repoussée par la nature entière.

Les caractères pivotaux de la civilisation, chez tout peuple arrivé à l'apogée de cette période, quelle que soit la force des éléments dont ce peuple dispose, sont si saillants et si peu difficiles à reconnaître qu'il n'est aucun esprit, même vulgaire, qui ne puisse les distinguer, au premier coup d'œil, les classer selon leur importance et en déterminer la progression. Tout peuple parvenu à cette phase décisive que résumant la PERFECTION DES TRAVAUX DE LA PENSÉE, LA SCIENCE NAUTIQUE ET LA GRANDE INDUSTRIE, est tenu d'atteindre l'échelon d'une période supérieure, sous peine de se dissoudre par une corruption rapide, d'allumer les convoitises des peuplades barbares et de périr

misérablement dans une convulsive agonie. Sans parler des autres nations fameuses dont les débris nous émeuvent encore de stupéfaction et de terreur, la Grèce, sous Solon et sous Périclès (1), avait touché ce degré de splendeur souveraine, qui, en révélant à l'homme toute l'étendue de son pouvoir, lui désigne à quels

(1) Pour mieux pénétrer les causes de cet énorme retard, il faut savoir que, bien longtemps avant cette époque, la Chine, sans aucun rapport de communication avec le monde connu, recélait dans son sein les plus riches éléments de transformation sociale. Plus de deux mille ans avant notre ère, la Chine était en possession des trophées scientifiques dont nous sommes les plus fiers, tels que l'imprimerie, la poudre à canon, la boussole, et mille autres inventions, dont les missionnaires et une foule de voyageurs ont donné la nomenclature. Les plus grandes vérités générales, concentrées dans la découverte de Fourier, sont aperçues avec une lucidité merveilleuse dans les écrits, entre autres la *Physique* de Confucius qui, visiblement, comme il l'atteste lui-même, avait tout reçu de quelque Socrate antérieur (*Plum*).

On y trouve aussi le mot *coaction*, déclamé dans le vide, avec tant d'emphase, sous la monarchie de M. Thiers, en 1840, au grand ébahissement des journaux railleurs.

Après de ce *chef d'école* chinois, Platon et Aristote ne sont que des barbares. Que sera-ce de leurs successeurs ?..

Depuis plus de quatre mille ans, la Chine fourmille de gradés, *bacheliers*, *licenciés*, *docteurs*, *agrégés* de toute espèce ; et, depuis plus de quatre mille ans, *malgré* cette innombrable armée savante, la société chinoise est la plus immobile, la plus lâche et la plus corrompue de toutes les sociétés du globe.

Entre les mille preuves qui justifient cette triple flétrissure, signalons comme fait hideusement révélateur, que Amoy, résidence des mandarins, est de toutes les villes chinoises la seule où, dès l'antiquité la plus haute, l'infanticide sur les nouveaux nés du sexe féminin soit, non simplement permis, comme dans les autres parties de l'empire, mais ouvertement encouragé. Ce fait, incroyable à force d'être monstrueux, est aujourd'hui si notoire qu'on ne le conteste plus : trop de voyageurs ont reculé d'épouvante à la vue des mystères de *la fosse maudite*, où l'on précipite (comme les chats dans nos rivières), à peine dissimulées sous leur funèbre enveloppe, les infortunées petites créatures.

titres son activité industrielle a droit de s'arroger le gouvernement du monde.

Ce qui prouve à quel point une éducation incohérente peut dépraver le bon sens des générations, c'est que loin de porter leurs regards vers ces lumineux horizons de la sociabilité des Hellènes, tous les publicistes qui, depuis 89, écrivirent sur les destinées de la civilisation française, ont adopté, sauf un bien petit nombre, pour boussole permanente de leurs conclusions, les tendances destructives de cette association de ravageurs, de ce vampire social qui, sous le nom de république et d'empire romain, suçà pendant plus de dix siècles le sang et les sueurs de toutes les nations de la terre. Cette marche armée de tout un peuple, qui s'avance comme un seul homme à l'asservissement du genre humain, qui prend tout, corrompt tout, consomme tout, sans rien inventer lui-même que de nouveaux fers et des raffinements barbares, pour meubler l'arsenal de la tyrannie, est-ce en effet autre chose qu'un effroyable épisode de cette fureur guerrière qui poussa la Grèce à tourner contre elle-même toute l'énergie active de ses facultés si puissantes, arrachées aux pacifiques travaux et rendues agressives par les fatales invasions des souverains de l'Asie? N'est-ce pas beaucoup moins Philippe de Macédoine que Thémistocle et Périclès (1) qui ont engendré Alexandre?

(1) Périclès était un trop grand homme pour aimer la guerre. On sait comment il y fut entraîné. Le mauvais génie de la Grèce, Alcibiade était là. Alcibiade ouvre la décadence du monde antique.

La croyance au progrès et aux grandes destinées de la nation française est une disposition excellente, sans doute ; mais qui devient stérile, et, au plus haut degré dangereuse si l'intelligence, au préalable, n'a pas marqué son itinéraire et son but suprême. De ce qu'il est vrai que tous les chemins conduisent à Rome, est-il permis d'en inférer que la science géographique n'a pas dû, pour chaque peuple et pour chaque province, préciser la voie la plus sûre et la plus régulière ?

Il est des vérités d'ordre supérieur que les dissertations d'une ingénieuse éloquence peuvent bien dissimuler, mais non pas détruire.

Du jour où l'antique civilisation surprise s'est laissé dominer par les hommes de guerre, c'en a été fait de son progrès ultérieur dans la carrière normale des développements sociaux : l'intelligence courba la tête sous le plus odieux des vasselages ; et le monde habité par cette reine déchue se transmettant comme un fief aux héritiers de la conquête, deux mille cinq cents ans d'immobilisme n'ont pas encore achevé son expiation douloureuse.

S'il était besoin, pour compter ses blessures, d'interroger ses produits, pendant ce long intervalle, il nous suffirait de comparer, d'après le type idéal conçu par la pensée, nous ne dirons pas la beauté des idiômes, — la dégradation progressive est ici trop saillante, — mais les œuvres même et les actes de hautes individualités de l'antiquité grecque, avec les

manifestations correspondantes dans les hautes individualités des époques qui la suivirent. Ces parallèles moraux, dont l'évolution sociale prochaine imposera le devoir, pour l'enseignement raisonné des générations de l'avenir, ne sauraient entrer dans ce travail rapide où l'on ne se propose que de mettre en relief les preuves capitales d'une vérité dont les témoignages surabondent.

La plus frappante et la plus décisive de ces preuves, est l'impuissance continue du principe chrétien, impuissance de dix-huit siècles, si éloquemment exposée par M. Lacordaire (1), à triompher de l'antagonisme cruel qui multiplie sous nos yeux tous les désastres du passé. A quelle époque de l'histoire le *moi* brutal, ce *moi* générateur de tous les fléaux du monde, a-t-il eu plus d'empire sur les mouvements de la pensée? En contemplant dans le silence de son âme, le tableau navrant de nos perturbations, à l'aspect de cette devise superbe, fastueusement étalée au frontispice de nos temples et qui reçoit à chaque seconde de si terribles démentis, qui n'incline à suspecter le rapport de ses sens et n'est-il pas permis d'être persuadé que l'on rêve?

Il ne faut pas moins que cette décadence extrême du sentiment moral et des caractères humains, pour s'expliquer, dans le monde matériel, l'application frivole ou subversive des découvertes les plus rares, le délaissement

(1) Dans le journal *l'Avenir*, après 1830.

systematique et la persécution de leurs inventeurs, de ces hommes divins à qui l'antiquité reconnaissante eût élevé des autels. Il ne faut pas moins qu'elle encore pour se rendre compte d'un phénomène qui, par sa portée, cumule tous les autres, celui d'une théorie sociale, œuvre laborieuse d'un immense génie, conçue précisément pour ramener l'homme dans ses voies, et n'ayant abouti jusqu'à ce jour qu'à faire éclater, avec la plus triste évidence, l'étroitesse des passions qui subjuguent les âmes.

Dans le blâme qu'infligera la postérité sévère aux principaux propagateurs de cette théorie et dont Fourier lui-même recueillera sa part, pour avoir sciemment trompé la masse de ses lecteurs par des ruses d'exposition que son idée condamne, Jean Journet, dont les poésies si fermes appellent et justifient ces considérations graves, est encore celui dont les écarts d'apôtre rencontreront le plus d'excuse et de sympathique indulgence. L'homme naïf qui avait tout sacrifié, avenir de famille et fortune privée, pour accélérer l'heure d'une réalisation qui devait donner le signal de la délivrance de ses frères, pouvait-il, en présence des affirmations de son maître, affirmations dont la fin logique était inévitablement une secte, éviter dans les vicissitudes de sa vie aventureuse, les angoisses et les impatiences désordonnées du sectaire ?

Du moment où Charles Fourier, pour des

motifs contradictoires avec ses prétentions, non content de donner à sa théorie les formes apparentes d'un rêve inadmissible, en circonscrivait les réalités pratiques dans les limites exclusives du monde matériel, il préparait à ses disciples crédules une mystification dont il devait lui-même, pendant quarante ans, recueillir la première douloureuse expérience. Nous ne contestons pas que le génie des inventeurs ait, pour sa pleine indépendance et ses droits de possession, certains privilèges vis-à-vis des coteries dont il redoute le plagiat et veut déconcerter la haine. Mais ces privilèges, quelque étendus qu'on les suppose, doivent-ils jamais aller jusqu'à pouvoir supprimer, dans une spéculation qui nous convie à de hautes destinées, les forces transcendantes de la personnalité morale, sans lesquelles ces destinées ne sont qu'illusoires et retombent fatalement dans les préoccupations de la matière ?

Et puis, n'est-ce pas calomnier gratuitement la nature humaine que de refuser, sans réserve, à toute la génération d'une époque, le culte et l'exercice des passions généreuses ? Il faut bien que, sous ce rapport, la persistance de Fourier eût été calomnieuse, puisqu'il rétracte plus tard, dans sa *Fausse industrie*, les assertions accumulées dans ses volumes antérieurs.

De cette méprise, si gravement périlleuse, glissée dans une vaste tête, par les orgies matérialistes du Directoire, découlaient, comme

de source vive, les lacunes fondamentales qui neutralisèrent ses efforts. La littérature et la philosophie (1), et, par suite, les facultés souveraines qui sont leur apanache, regardées dans ses livres comme de minimes accessoires et traitées avec une irrévérence qui le pousse — malgré ses brillants succès au collège de Besançon, et, ce qui est bien plus concluant, les qualités supérieures de son style — jusqu'à se donner lui-même comme *un homme illettré*, se vengèrent cruellement, sur la découverte et son auteur, du rang qu'il leur octroyait dans le gouvernement du phalanstère. On répondit aux dédains de sa hiérarchie sociétaire, en servant, par les dénigrement d'une rancune impitoyable, la résolution fixe de le *démolir* et d'annihiler son importance. C'était lui prouver par un argument péremptoire la prépondérance absolue des attractions qu'il déclassait (2).

Par un renversement des plus étranges et qui dévoile le chaos de brutale confusion où s'agitent les éléments de la société contemporaine, tandis que des écrivains largement pourvus de toutes les précieuses ressources d'une instruction savante, exagèrent les res-

(1) Le mot *idéologie* serait ici plus exact.

(2) C'est ce déclassement, naïf ou calculé, qui valut à Fourier, il y a vingt-trois ans (lors de l'apparition du *Nouveau Monde industriel*, au moment où Charles X préparait son coup d'État), tous les comptes-rendus critiques, infidèles ou moqueurs, qu'il aurait dû subir avec d'autant plus de calme que, beaucoup moins par la raideur de sa manière que par sa confiance peu logique dans un gouvernement rétrograde, il semblait lui-même se complaire à provoquer ces représailles.

trictions systématiques de Fourier, et publicistes-littérateurs de profession, oublie de tracer le rôle de la littérature dans la phase transitoire que l'humanité doit franchir, un homme inculte et vraiment illettré réfute et venge à la fois son maître, en faisant briller au grand jour les splendeurs de ce rôle, dans les hardis tableaux d'une harmonie sublime. Il y a certes loin de ce magnifique sacerdoce, de cette application toute religieuse des nobles facultés poétiques, à l'attribution si grossièrement intéressée que Fourier leur assigne dans ses combinaisons.

Disons, pour achever la physionomie d'une propagande qui affichait la prétention d'inaugurer sur la terre le règne de l'intelligence et de la justice universelle, que les poésies de Jean Journet les plus incontestablement belles (1), celles qui lui assureront dans l'avenir un rang tout-à-fait à part, parmi les poètes de ce temps-ci, furent, sans exception aucune, repoussées à l'unanimité par un *comité de lecture*, comme indignes de figurer dans les annales littéraires de l'école phalanstérienne. Ces décisions qui placent les chefs de cette école entre les deux alternatives, également fâcheuses, d'incapacité notoire et d'iniquité, suffiraient seules pour mettre à nu l'erreur capitale des

(1) Telles que celles-ci, par exemple : *A l'Artiste*, le 13 juillet, *Solidarité*, le *Fou social*, le *Jugement*, l'*Apôtre social*, au *Ministre*, la *Défaite du Démon*, aux *Puissants de l'époque*, au *Poète mystique*, la *Marseillaise des Travailleurs* (dédiée à Béranger), etc., etc.

vues pratiques de Fourier et légitimer en même temps le discrédit rapide d'un organe quotidien, trop minutieusement docile aux exigences de ces vues (1).

Au moment où nous écrivons ces lignes, après vingt années d'une publicité soutenue, et par le concours d'innombrables dévouements, organisée de toutes parts sur la plus vaste échelle, la doctrine de Charles Fourier a beaucoup moins de puissance de ralliement sur les instincts des masses que le communisme égalitaire des théoriciens du partage (2). Ceci demande une explication sérieuse, et, moins dans l'intérêt réel des poésies remarquables que nous publions que pour ôter tout prétexte à des rapprochements injustes, il importe de donner la véritable raison d'un état de choses dont les suites font planer sur la société toute entière le danger le plus formidable qui l'ait encore menacée.



(1) Ajoutons, pour compléter l'édification du lecteur sur la portée de ces vues, que l'une des pièces les plus fortes et les plus saisissantes du volume (*Le Jugement*) fut composée en cachette par Jean Journet, au *phalanstère de Cîteaux*, pendant qu'il sciait bravement du bois, dans la série des *bûchers* ou des *bûchistes*, poste qui lui avait été assigné par M^{me} Gatti de Gamond, sous la condition expresse qu'il ne ferait plus de vers.

(2) Nous croyons les idées de M. Cabet chimériques et, partant, dangereuses; mais loin de nous la pensée d'assimiler son communisme, imité de Morelly, du dominicain Campanella, et surtout de Thomas Morus et de Robert Owen (ce dernier secondé, pendant trente ans, par toute la haute aristocratie anglaise), aux déplorables conceptions des matérialistes égalitaires!

IV.

De tous les systèmes sociaux successivement élaborés depuis vingt-cinq siècles, il n'en est aucun offrant, comme celui de Fourier, dans l'ensemble de ses calculs, ce caractère de compréhension vaste et d'exactitude sévère qui fait de cette théorie la spéculation la plus complète qu'une tête humaine ait conçue. Non-seulement elle décrit, avec une prodigieuse clairvoyance, la marche et les effets de nos passions natives ; mais, dans le monde sidéral et les quatre règnes de la nature, il n'est pas un mouvement dont elle n'indique le but, pas un phénomène dont elle ne précise la portée. Éminemment religieuse dans son principe, éminemment religieuse dans ses conséquences, il a fallu toute la dépravation intellectuelle et morale d'une époque gangrenée pour infliger l'accusation d'athéisme à la seule conception qui glorifie la Providence. Ceux qui n'ont pas lu les œuvres du maître seront sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, surabondamment édifiés par les poésies du disciple. Ils verront là, démontré dans un irrésistible langage, que la théorie de Fourier, arrachant à l'incrédule son arme la plus sûre, explique et sanctionne la mission du Christ, qui, sans elle, s'écroule et manque de conclusion (1).

(1) N'en déplaise aux commentateurs subtils : dans la bouche de Jésus-Christ, ces mots : *mon royaume n'est pas de ce monde*, n'ont jamais voulu dire que ceci : mon royaume n'est pas d'un

Mais si la donnée abstraite de Fourier défie toutes les sévérités d'une analyse consciencieuse, il s'en faut beaucoup, comme nous l'avons déjà fait voir, que sa donnée pratique soit également satisfaisante. Mutilée dans les hautes sphères de sa portée sociale, cette théorie réduite, par une défiance exagérée, aux infimes proportions d'une commandite agricole, perd de suite aux yeux des esprits développés, avec la magique poésie de ses formes, le levier fondamental de sa puissance attractive. Au lieu de l'imposant et merveilleux édifice où l'âme, introduite par une providence tutélaire, s'extasie au spectacle des grandes harmonies et voit converger vers elle, par mille issues mystérieuses, toutes les félicités de la terre et du ciel, on ne rencontre plus qu'une résidence vulgaire où l'homme, attiré par un appas matériel, s'acharne à combiner des moyens de fortune et n'apparaît au milieu des réunions sociétaires que pour y mesurer son travail au poids de l'or.

Le vice radical d'une pareille utopie, envisagée comme embryon de la transfiguration du monde, est moins encore dans l'impossibilité notoire de subjuguier les hommes en masse par les mobiles inférieurs, que dans ses conséquences immédiates et forcées sur l'intelligence même de ceux qui en acceptaient les bases.

monde de violence et d'injustice. L'autre commentaire, outre qu'il est contradictoire avec un grand nombre de passages sans équivoque possible, fait la partie trop belle aux partisans de la misère.

En abaissant le niveau de l'éducation générale au point de n'exiger de la foule aucun noviciat préparatoire pour figurer activement dans sa première phalange ; en faisant pivoter cette première phalange sur l'assise exclusive des intérêts matériels , Fourier se trouvait amené, par une logique fatale, à déposer dans le cœur de ses principaux disciples les incurables séductions de l'égoïsme enivré. De la perspective flatteuse de se voir jouer sur la scène le plus grand des rôles, au dessein arrêté de maintenir le peuple dans les langes grossiers d'une infériorité perpétuelle , la pente était trop rapide pour que quelqu'un n'y glissât pas. La seule possibilité du fait ne trahit-elle pas les écarts d'une erreur profonde ?

C'est ainsi qu'une découverte, destinée à consommer l'affranchissement universel, tendit à devenir, par les petitesesses relatives de son inventeur, le piédestal égoïste d'une personnalité quelconque et l'instrument maudit de l'esclavage universel. La prédilection mal déguisée de Fourier pour son *issue de civilisation* par les procédés expéditifs , mais fort peu concluants d'un despote, est la réfutation la plus péremptoire des éléments de sa pratique.

Cette erreur, dont il fut la première victime, n'eût jamais égaré une intelligence de cette force si, par une crainte ombrageuse qui prenait sa source dans la naïveté de son génie, il n'eut pas eu, en face de la sottise contemporaine, dont l'outrecuidant orgueil impa-

tientait son âme, l'ambition de joindre aux palmes de l'inventeur, les titres non moins glorieux du réalisateur. Il voulut faire sienne, sous tous les rapports, une découverte universelle qui appartenait au monde.

Ainsi dépouillé par lui-même de sa vraie liberté d'initiative, il se condamnait à tronquer, dans l'intérêt chanceux d'un *essai* problématique, les proportions d'un système dont il a dû percevoir les majestueux corollaires. Sa *théorie des quatre mouvements* et plusieurs passages de ses travaux ultérieurs témoignent avec une franchise éloquemment révélatrice *qu'il ne pouvait pas tout faire*, et il détruit à l'instant même la conséquence directe de ce précieux aveu, en donnant au mot *social* dont il restreint sans cesse la signification large, une mesure de portée qui n'allait à rien moins qu'à prolonger indéfiniment, avec surcroît de souffrances pour les classes laborieuses, la période destructive dont il voulait clore les fléaux.

Les premiers fruits de cette opiniâtreté spéculative ne se firent pas attendre et durent peu le flatter. Il humiliait et rebutait les supériorités positives; et, au lieu des *caractères largement tracés*, qu'il demande avec la gravité du génie convaincu, il ne recrute de toutes parts pour sa réalisation si prosaïquement resserrée, que des consciences naïves ou des ambitions vulgaires.

En matière d'économie politique et sociale, une fois qu'on s'est égaré par un faux point

de départ, la succession des calamités est toujours progressive. De la méprise énorme de Fourier et des leurres sans fin qui en étaient la suite, dérivait pour ses continuateurs besogneux la nécessité de s'allier sans cesse avec les brouillons et les *faiseurs* et de glisser humblement la théorie de leur maître dans les bagages indigestes de l'hydre aux mille faces qui, faute d'un nom clair, s'est intitulé *socialisme* (1). Les besoins et les désirs des masses correspondent exactement à leur degré de culture. Dans cette logomachie discordante que, sous la même étiquette ténébreuse, mille écrits quotidiens leur servaient en pâture, les dispositions sévères d'un système où tout est net et précis, mais singulièrement complexe, sont trop loin de satisfaire d'abord à leurs aspirations vivaces, mais encore confuses, pour que des théories de nivellement égalitaire, où il ne s'agit que de prendre aux uns pour donner aux autres, d'abaisser à sa mesure ce qui vous dépasse, etc., etc., ne l'emportassent pas près d'elles au jour du triomphe, sur des plans qui joignaient à leur odeur scientifique le tort non moins sérieux d'être arrivés trop tard (2).

Ces diverses manifestations que nous avons

(1) Le socialisme même le plus extrême ayant sa racine dans les indestructibles besoins de la nature humaine, appelle, pour rectifier ses tendances, non la compression brutale, mais la science des gouvernants. Où est cette science ?

(2) Il s'agit ici, non de la découverte de Fourier, qui date en réalité de l'année 1800, mais des plans encore inédits de l'École.

vu s'épanouir, après la révolution de février, sont, en nos temps de réactions folles, grâce au fatalisme brutal dont nous souffrons le joug, le prélude adouci des extrémités peu rassurantes où gravite encore l'espoir de leurs crédules sympathies (1), bien tristement encouragées, il faut le dire, par les désertions et les apostasies sans nombre qui éclatèrent, à cette époque, dans tous les rangs de la société.

Ces désertions et ces apostasies sont le glas funèbre d'une période agonissante qui prend elle-même son linceul pour se coucher dans la tombe (2).

Un moment dissimulés par le fracas de l'Empire et les campagnes libérales de la Restauration, les symptômes de cette agonie qui résume, dans ses phases, tous les déchirements et toutes les misères de nos vingt-cinq siècles d'immobilisme, ont atteint depuis 1830, sous la pression des besoins qui veulent leur place au soleil, une recrudescence d'énergie qu'une incurable cécité peut seule désormais nier ou méconnaître. De quelque côté que se porte la vue, tout accuse en effet, à des yeux qui veulent voir, l'heure des chutes sans remède ou des renouvements éclatants. Tous les nobles sentiments qu'avait réveillés 89, loin de se

(1) Espoir fort explicable qui ne fait que trahir et mettre en cause l'ignorance ou le crime des gouvernants. Faut-il donc un demi-siècle pour montrer sa science politique, subjugué les esprits et organiser la sécurité d'un peuple ?

(2) Quelle liberté n'a pas été reniée par ses plus bruyants promoteurs.

retremper au choc de nos révolutions nouvelles, ont perdu, sous le poids d'incessants mécomptes, avec la sève inspiratrice qui passionnait les âmes, l'audace des grands desseins et des élans sublimes. Une peur sans dignité, parce qu'elle est sans croyances, tient toutes les classes qui possèdent — aristocratie de caste et bourgeoisie financière — servilement accroupies sous son manteau de plomb. Les yeux fixés sur un passé mort et tournant le dos à l'avenir, les personnalités directrices de ces classes, menteusement unies, dans leur suprême angoisse, ne semblent s'être rapprochées que pour lutter entre elles de panilodies honteuses et d'hypocrisies sans frein.

Une ardente soif de l'or a profané tous les sanctuaires. Cette soif, mise au service de l'ignorance ambitieuse, fait du temple de la pensée une Babel gigantesque où l'intelligence s'épuise en combats sans gloire, dans les inextrigables bavardages d'une phraséologie vendue. Enchaînés dans cette arène maudite, les écrivains consciencieux de la presse militante qui ont un but réel et veulent aboutir, se voient condamnés, chaque jour, à renouveler en face d'un adversaire sans bonne foi, le cruel et décevant travail d'un supplice que la fable a relégué dans les enfers. Il n'est plus un seul mot dont la signification soit franche. Chacun, selon le besoin de sa cause, qui n'est que le besoin de disputer pour disputer encore, torture et plie à son gré des expressions autre-

fois comprises, formules d'où l'idée s'est enfuie, creuses et retentissantes comme un tombeau vide. Oh ! c'est bien là le signe solennel des *siècles débordés* et des civilisations expirantes !

Au milieu de cette confusion des langues, se dresse, assis sur les ruines d'un monde, un panthéisme vague et flottant, comme la théogonie antique, et, comme elle, faisant la passion de l'individu centre et base exclusive de la conscience du genre humain. Ce panthéisme que nous voyons apparaître, avec la même prédominance d'aspirations sensuelles, aux jours de caducité de toutes les civilisations passées, ce panthéisme est le caractère pivotale des périodes frappées au cœur et qui n'ont plus qu'à mourir. Insidieux Protée à la figure changeante, il est l'âme de toutes ces fantaisies d'organisation, échappées coup sur coup des flancs du socialisme, où la nature humaine est si déplorablement mutilée et qui se montrent et s'éclipsent tour à tour, avec la célérité fantasmagorique des ombres chinoises ; fantaisies que quelques-uns saluent comme les premiers bégaïements d'une période nouvelle qui s'essaie à la vie et qui ne sont que les derniers sanglots d'un moribond déjà cadavre.

Oui, la France en ce moment acculée sur les derniers débris d'un passé ténébreux, entourée d'écueils et de précipices sans fond, prépare au monde européen, si elle ne franchit l'abîme, les lugubres péripéties d'une catastrophe épouvantable. Les *solutions* empiriques

que de prétendus *sauveurs* imaginent, depuis soixante ans, pour la sortir de son impasse, ont assez longuement prouvé leur désastreuse impuissance. Il est temps pour les virtualités généreuses qui reconnaissent le mal et qui s'en affligent, d'en sonder avec fermeté toute la profondeur.

Au point où en sont arrivées les sociétés modernes, avec nos deux mille cinq cents ans de retard, retard qui n'eut pas d'autre cause que la superstition de la *force*, l'idée d'un affranchissement du genre humain, par le concours des armées guerrières, de quelque beau nom que ces armées se parent, est à la fois la plus honteuse et la plus sinistre erreur qui puisse s'allier dans une âme avec la foi du progrès. Emblèmes éloquents des instincts inférieurs qui, maîtres de la pensée, en matérialisent les tendances, ces masses belliqueuses couvent toujours dans leur sein le futur spoliateur de la patrie qui les soudoie (1). N'est-il pas raisonnable d'ailleurs, avant de songer à l'émancipation des autres, de bien s'assurer d'abord si l'on est émancipé soi-même? Or, si l'on a suivi les considérations qui précèdent, jamais

(1) Tant de grands et nobles travaux d'utilité publique, aussi bien européenne que nationale, sollicitent le concours et l'activité de l'armée, depuis trente-six ans! Il n'est pas un seul officier de mérite qui ne partage, sur ce point, la franche opinion du maréchal Bugeaud, que désormais pour la France, toute agression brutale de la part des gouvernants, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur, ne saurait plus être que l'assassinat froidement organisé. — Ce qui se passe, sous nos yeux, n'est-il pas pour nos prétendues sciences politiques la plus infamante des flétrissures?

affranchissement ne dut sembler moins réel et jamais nation qui s'est posée comme initiatrice providentielle de la rédemption de ses sœurs, n'eut à se replier plus sévèrement sur elle-même pour examiner quels sont ses titres à la mission qu'elle s'arroe.

Ridicule et funèbre résultat d'une éducation barbare ! Nous n'avons, au sortir du collège, d'estime et d'admiration que pour nos grands hommes de guerre, imitateurs serviles de ces capitaines romains dont les prouesses, dans les mêmes livres, avaient électrisé leur enfance ; et si la France, aux yeux de l'Europe, n'avait que ce titre à faire valoir pour obtenir le rang suprême, elle serait, par la plus juste des sentences, rejetée dans la catégorie des peuples fléaux qui ont ravagé la terre. Les imprudents appels que de nobles proscrits, fatigués de l'exil, adressent de toutes parts à sa belliqueuse ardeur, prouvent que victimes des mêmes enseignements, ils oublient les épisodes d'un passé qui saigne encore, ignorent les destinées de la nation qu'ils invoquent et se méprennent sur la loi des développements humains. Pour chaque peuple, comme pour chaque individu, il n'est qu'un seul vrai titre de prééminence souveraine et ce titre est, dans toute phase donnée, l'harmonieux équilibre des passions généreuses et leur ferme direction vers le but social que les nécessités du temps proposent à leurs efforts. Quel esprit sérieux pourra jamais

croire que ces nécessités sont de nos jours à la guerre ?

Il n'est qu'une seule guerre qui, depuis vingt-cinq siècles, convie toutes les grandes âmes à s'enrôler sous ses drapeaux, guerre noble et sainte, s'il en fut jamais : la guerre à l'ignorance et à la misère ! L'héroïsme qu'elle commande serait-il donc indigne des grandes âmes, ou n'est-il plus désormais de grandes âmes sur la terre ?

Cette conclusion malheureuse, que légitiment parfois les hontes et les petitessees étalées devant nous, se corroborerait, si nous n'avions foi dans les masses (1), de toutes les incurables dégradations recueillies pendant le cours d'une période démesurément prolongée. Les peuples, comme les individus, — c'est une vérité banale à force d'avoir été prouvée, — ne violent jamais impunément la loi supérieure de leurs tendances. Immédiatement punis d'une infraction à cette loi, ils lèguent encore à leurs héritiers les mêmes germes de mort qui ont causé leur ruine. Qu'importent le progrès des sciences et le perfectionnement continu des procédés de l'industrie, si la gangrène des cœurs en corrompt les bienfaits ! Ces bienfaits sont-ils donc destinés à devenir le partage du petit nombre, et la Providence n'en a-t-elle doté les hommes que pour voir accroître — fût-ce pendant un seul jour —

(1) Dans *la vile multitude*, librement et régulièrement consultée, aux termes de la Constitution.

la somme des maux qui pèsent sur l'immense majorité ?

De toutes les impiétés vomies, celle-là, certes, est la plus horrible ; et nous devons ajouter, pour achever le tableau, qu'elle fait partie essentielle de la croyance au progrès...

La conséquence qui ressort de ces tristes phénomènes et que proclame bien haut la dignité humaine, c'est qu'antérieurement à toute préférence, à toute application positive d'une théorie quelconque, il est, en politique, une question capitale, question souveraine entre toutes les autres, qui s'impose aux consciences droites avec l'inflexibilité d'un axiôme. Cette question, oubliée depuis soixante ans, et que les plus sérieuses et les plus populaires de nos feuilles quotidiennes, entre autres, *la République* et *la Presse* (1), ont, à plusieurs reprises, dans ces derniers temps, posée aux coteries avec une netteté remarquable, est la question philosophique ou question de la science exacte que doit édifier l'homme-individu sur l'essence et la fonction sociale des diverses facultés qui constituent son être. Il n'est plus, en effet, de tergiversation possible. Les révolutions qui se succèdent avec une

(1) Sans mentionner beaucoup d'autres feuilles parmi les journaux moins dégagés de préoccupations vieilles, constatons que le *Siècle*, dont la rédaction est, comme celle du *National*, composée de tendances fort diverses, a pu, quelquefois aussi, toucher résolument ce point décisif. — Sous leur forme légère et spirituellement grotesque, le *Charivari* et le *Journal pour Rire* ne sont pas les moins éloquents de tous.

rapidité effrayante et qui ont pour véritables moteurs ceux-là mêmes qui, depuis deux mille ans, se sont arrogé le droit de gouverner leurs semblables, crient aux oreilles de tous les hommes sincères que le repos des masses et la sécurité du monde dépendent exclusivement d'un grand principe moral qui transformera les âmes.

N'est-il pas clair que plus l'individu s'élève en moyens de bien-être, que plus la science et l'industrie livrent d'instruments de puissance à sa volonté, et plus cette volonté, sollicitée par les prestiges et les enivrements de son empire, a besoin de leviers et de contre-poids intérieurs pour équilibrer les passions qui la font mouvoir? N'en déplaise aux calculs de Fourier, ou plutôt en raison même de ces calculs qui sont la résultante d'une pensée humaine, portée à son plus haut degré d'énergie mathématique, l'homme aura besoin, même en pleine association, de discipline individuelle pour se régulariser lui-même (1). Toutes les dispositions architecturales, etc., ne sauraient rien changer à cette nécessité absolue; bien plus, elles la rendront plus impérieuse et plus sévère par l'impossibilité constante de réussir en dehors d'une complète subordination aux lois de la justice et de la vérité. Il faut bien qu'il soit peu facile d'atteindre à ce maximum

(1) C'est-à-dire subordonner, en toute circonstance, ses passions natives à la loi morale élevée à toute la hauteur des destinées de l'humanité.

exigé d'équilibre moral, puisque, depuis tant de siècles que l'homme est pourvu de tous les rudiments essentiels, nul, parmi les organisations fortes du passé, y compris Fourier lui-même, n'est encore parvenu à le réaliser dans son âme. Pourquoi ce long retard dans l'introduction du bien et cette persistance continue dans le règne du mal? Il n'y a pas d'effet sans cause, et la question posée vaut bien qu'on y réponde.

Ne voyons-nous pas toujours, comme avant sa découverte, d'une part, l'industrie manufacturière et le haut commerce (1) soutirer progressivement la substance des travailleurs, avec la sûreté d'une pompe aspirante qui surpasse les procédés de la féodalité du moyen-âge de toute la supériorité de nos colossales machines sur l'armure de l'ancien seigneur et son donjon crénelé; de l'autre, l'ignorance, la misère et la prostitution continuer, dans les grands centres industriels, d'envahir, comme une lèpre hideuse, plus de neuf dixièmes de la population ouvrière, et, pour couronnement

(1) La plupart de nos grosses maisons commerçantes ont, à Paris et en province, soit des métiers établis qui ruinent les maisons inférieures, écrasent les petits fabricants et rançonnent les industriels; soit des ateliers concernant les divers genres de travaux à l'aiguille, où, pour un salaire dérisoire, — moyennant 40 centimes par jour, — les femmes et les jeunes filles sans ouvrage vont, dans des séances excessives, dépenser périodiquement leur talent et leur santé. Presque toutes ces malheureuses, pour ne pas mourir de faim, sont forcées de se rabattre sur leur *cinquième quart de journée*.

Cette manière de pratiquer la fraternité est, comme tout le reste de notre machine économique, une importation anglaise.

de toutes ces perfectibilités sociales, le cratère béant des révolutions rouvert sous les pieds de la bourgeoisie, et plus que jamais prêt à la recevoir et à l'engloutir?....

En face de la prodigieuse multiplicité des éléments qui composent la richesse du milieu social, et qui assiègent l'homme de toutes parts dans la triple essence de son activité passionnée, il faut donc à l'être moral un *critérium* qui réponde carrément à la largeur de son théâtre. Que peut-être ce critérium, sinon le principe d'une éducation vigoureuse, aussi supérieure, quant à la discipline et à la portée, aux pauvretés philosophiques du jour, que les hautes tendances de notre époque sont supérieures à celles du passé? Dire qu'une telle norme n'existe pas, ou qu'elle est au-dessus des forces de la nature humaine, c'est nier à la fois l'Évangile et la possibilité d'arriver aux destinées qu'on travaille à conquérir. Comment en dehors d'un idéal pratique, ayant son point d'appui dans la conscience humaine, INTÉGRALEMENT développée, imaginer un système d'organisation sociale qui n'aboutisse irrésistiblement à la tyrannie? Force nous est d'opter alors entre le lâche cortège de la contrainte brutale et le secours tout-puissant de ce levier suprême.

Il est permis de croire les cœurs vulgaires susceptibles d'hésiter dans une semblable occurrence : pour les cœurs élevés, la seule supposition est une injure.

C'est qu'en effet, ici, tout sort du cadre misérable où, depuis plus de quarante siècles, étouffent, prosrites ou sans emploi, les facultés transcendantes de la nature humaine. Il faut que l'âme exaltée par la magnificence et la noblesse de son rôle, dans le milieu qui réclame son activité pour organiser les préparatifs de la transfiguration du monde, s'arrache avec ivresse aux excitations grossières et trouve son bonheur à convier les masses aux félicités inconnues d'une existence plus élevée ; il faut que les luttes de la personnalité aient pour mobile permanent ces attractions sublimes ; il faut, enfin, que l'homme intelligent, dominant l'homme sensitif et l'homme effectif, de toute la hauteur des sphères où sa pensée réside, embrasse et parcoure sans cesse (1), dans une mesure relative à l'étendue de son pouvoir (2), le cercle universel des attributs divins.

Qui essaiera de nous prouver que la capacité morale du Roi de la création n'est pas en parfait rapport avec la grandeur de cette tâche ?

Nous sommes un peu loin, comme on voit, des visées pratiques d'association qui ont arraché Jean Journet aux séductions du bien-être et soutenu, pendant douze ans, sa persévérance opiniâtre ; mais si notre préface clot son apostolat naïf et transforme le caractère de ses es-

(1) Ce parcours est la loi fixe qui, dans tous les ordres de fonctions sociales, doit déterminer les échelles de caractères et assigner les rangs. Hors de là, les mots *Liberté, Égalité, Fraternité*, ne sont pour le peuple qu'une insultante ironie.

(2) Pouvoir et savoir sont corrélatifs.

pérances, il lui restera du moins cette compensation de léguer aux descendants, pour honorer sa mémoire, des poésies immortelles, dont le lyrisme puissant et la popularité glorieuse laisseront bien loin derrière elles, dans un très-prochain avenir, les travaux plus volumineux des hommes peu réfléchis qui l'ont accablé de leurs dédains.

Paris, le 14 Octobre 1851.

POÉSIES

L'ÈRE DE LA FEMME

OU

LE RÈGNE DE L'HARMONIE UNIVERSELLE

A S. M. l'Impératrice

Je ne vois plus que vous qui puissiez nous sauver !..

RACINE.

Paris, 1^{er} Janvier 1857.

INVOCATION !

En ce temps de crainte et de doute,
Au sein d'un monde défiant,
Où l'aveugle barre la route
Que franchit le pas du voyant ;
Irai-je, prophète indocile,
En butte à tant d'hostilités,
Exhumer d'une main débile
La harpe des solennités?...

Où sont ces jours où sur la trace
Des messagers du Rédempteur,
Je confondais par mon audace
Les embûches de l'imposteur :
Où mon inflexible constance,
Les regards fixés sur le BUT,
Dans le foyer d'impénitence
Proclamait la loi de SALUT ?

Où sont ces jours où mon courage,
Écho fidèle de ma foi,
Dominait, au fort de l'orage,
Une multitude en émoi ;
Où le glaive de ma pensée
Atteignait, plus prompt que l'éclair,
Dans une bataille insensée,
Les vils suppôts de notre enfer ?...

Oh ! si le ciel nous le commande,
Si la terre nous tend les bras,
Arrière ! celui qui marchande !
Mépris à qui compte ses pas !
Honte au trainard qui dans la foule
Reste perdu dans ce moment,
Où du vieux monde qui s'écroule
Tombe le dernier monument !!!

Mais du préjugé, lâche esclave,
L'homme idolâtre ses erreurs,
Sans cesse il agrandit l'entrave
Qu'il oppose à ses bienfaiteurs ;

Ennemi-né de la SCIENCE
Qui peut seule guérir ses maux ,
Dans une éternelle démence
Il éternise son chaos.

C'est en vain que l'expérience,
A la lueur de son flambeau ,
Témoigne jusqu'à l'évidence
Que l'homme est son propre bourreau ;
En vain la clémence divine ,
Au spectacle de nos fureurs ,
Pour conjurer notre ruine ,
Nous mande ses libérateurs ;

En vain le passé nous signale
Ces prodiges d'iniquité ,
Dont la fourberie infernale
Confondra la postérité : —
De siècle en siècle plus sauvage ,
L'homme dans ses débordements
Poursuit d'une implacable rage
Les plus radieux dévouements.

Quand l'apôtre ferme en sa voie,
Embrassé du souffle divin ,
Court pieds nus et foule avec joie
Toutes les ronces du chemin ,
Le tableau de tant de misères
A surexcité son amour,
Et l'espoir de sauver ses frères
Le précipite sans retour.

Tendu vers des plages lointaines ,
L'œil d'un GÉNIE impétueux ,
Aux confins des célestes plaines
Entrevoit le POINT lumineux ;
L'astre grandit , devient sensible ,
La foule un jour à son réveil ,
Dans ce point , hier invisible ,
Contemple un splendide soleil.

Alors le progrès nous réclame ,
Et cet indomptable lutteur
S'assujettit toute grande âme ,
S'empare de tout noble cœur ;
Alors le globe est dans l'attente ,
Les mortels palpitent d'espoir ,
Et l'aube d'une ÈRE ÉCLATANTE
Rayonne aux cîmes du pouvoir...

.
.

Au temps qu'en la Toute-Puissance
Le peuple a commis ses destins ,
Au temps qu'une fortune immense
Impose de vastes desseins ,
Et bonne , et magnanime , et belle ,
Portée au faite des splendeurs ,
Votre foi restera fidèle
A l'infortune de vos sœurs.

Et quand en face du problème
Qui décèle l'ordre des cieus ,

Quand l'homme en ce moment suprême
Détourne froidement les yeux ;
Quand au sein de sa décadence ,
Joûte de mirages trompeurs ,
Quand l'homme de la Providence
Dédaigne hautement les faveurs ;

Quand familier de faux oracles ,
Fauteur d'un progrès mensonger ,
Quand l'homme au plus grand des miracles
FOLLEMENT demeure étranger ;
Quand de bruit et d'éclat avide ,
Surdominé par le présent ,
Quand l'homme ne choisit pour guide
Qu'un égoïsme abrutissant ;

Et quand l'insolence impunie
D'un scepticisme sensuel ,
Étouffe sous la calomnie
L'ENVOYÉ providentiel...
Alors LA FEMME SOUVERAINE ,
A l'encontre des mécréants ,
Doit affranchir l'espèce humaine
D'UN MARTYRE DE SIX MILLE ANS !!!.....

Qu'un sexe entier qui vous invoque
Touche votre cœur généreux !
Colorez notre sombre époque
D'un prestige miraculeux !
Dans l'arène de la JUSTICE ,
Aux éclairs de la VÉRITÉ ,

Entrez résolument en lice ,
Marchez à l'immortalité !

Oh ! quelle vive et douce ivresse ,
Quelle ardente admiration
Vont consacrer la hardiesse
De la plus sainte mission !
Émule des rares génies ,
Le bras fort , le front inspiré ,
AUX ÉTERNELLES HARMONIES ,
RALLIEZ UN GLOBE ÉGARÉ !!

Et l'humanité haletante
Entrevoyt de plus heureux jours ;
Et sous une main compétente
Le grand œuvre accomplit son cours ;
Et le scalpel analytique
Dénonce un siècle vermoulu ;
Et la **CABALE** académique
Abdique un régime absolu ;

Et le pouvoir se préoccupe
De nos droits toujours palpitants ;
Et le peuple n'est plus la dupe
D'une tourbe de charlatans ;
Et de monstrueuses doctrines
Le fanatisme est aboli ;
Et sur nos horreurs intestines
S'étend le voile de l'oubli.....

Et la nuit qui nous environne
Perçoit un magique horizon ;
Et la plus brillante couronne
Découvre SON PLUS BEAU FLEURON ;
Et son éclat est le présage
Des destins les plus glorieux ;
Et cet éclat qui se propage
Porte la lumière en tous lieux.

Et LA SCIENCE HARMONIENNE
Fixe le code social ;
Et la femme dans son domaine
Reprend son sceptre nuptial ;
Et l'abondance universelle
Fonde le règne de la paix ;
Et la vie enfin nous révèle
Ses plus poétiques attraits !!

Marchez , les temps vous sont propices !
Dieu sourit aux élans pieux ;
Prenez sous vos sacrés auspices
Des trésors le plus précieux :
Sous le poids d'un joug séculaire ,
En proie à la duplicité ,
La fille , l'épouse , la mère
Implorent votre humanité.

Ce Dieu veut-il que dans l'abime
Des maux où l'homme s'est plongé ,

La femme croupisse victime
Du plus immonde préjugé ?...
Peut-il, à lui-même contraire,
Souffrir à perpétuité
Dans l'ignorance et la misère,
Le sceau de sa divinité ?...

Levez-vous, votre aspect auguste,
Votre exemple contagieux,
Exaltera l'âme du juste,
Confondra l'esprit ténébreux ;
Révélez avec assurance
Aux regards de l'hydre abattu,
La chaleur de votre espérance,
La force de votre vertu.

Aux feux de la foi qui transporte
Embrasant votre charité,
Rivale de la femme forte,
Extirpez l'impudicité.
La terre veut un grand exemple,
Un siècle PÉNITENT vous suit,
La postérité vous contemple
Et le Tout-Puissant vous bénit.

Orgueil ! espoir de la nature,
Femme ! la loi du Créateur
Veut que sa frêle créature
Terrasse un jour le tentateur ;
Femme ! ce beau jour vient de naître,
Et le soleil de L'UNITÉ

Se lève pour faire apparaître
L'ÈVE DE LA FÉLICITÉ.

Aux élus les saintes conquêtes !
L'Éternel qui veut en finir ,
Tient à vos ordres toutes prêtes
Les phalanges de l'avenir ;
Jetez le cri de délivrance !
De tous les points de l'univers
Pour célébrer la JEUNE FRANCE
Naitront d'unanimes concerts.

Marchez , et sublime et ravie ,
Partout sur vos pas conquérants ,
Va jaillir la nouvelle vie
En flots purs , en profonds torrents ;
Veuillez , et sacrée et bénie ,
Le genre humain avec transport ,
Saluera dans son EUGÉNIE ,
L'archange qui le guide au port !!!

De la Gaule et de l'Ibérie ,
Déjà l'hymen générateur
De l'universelle patrie
Récèle un germe précurseur ;
Parlez , et votre voix féconde
Touchera le LIBÉRATEUR ,
ET LE VASTE EMPIRE DU MONDE
VERRA L'AURORE DU BONHEUR !!!



PREMIÈRE SÉRIE

LA RÉSURRECTION DU GLOBE

1839

Au sein de l'infini, dans l'abîme des mondes,
O globule proscrit des unités fécondes
 Qui régissent les cieux ;
Glacé par le néant, brûlé par la lumière,
Enfant abandonné de la nature entière,
 Des astres et des dieux !

Qui dira tes malheurs, tes déluges funestes,
Tes volcans déchainés, tes ravages, tes pestes,
 Qui dira ce chaos !
Tes foudres, tes torrents, tes éléments rebelles,
Tes montagnes en feu, tes glaces éternelles,
 Qui dira tous tes maux ?...

Type du Créateur, chef-d'œuvre d'harmonie,
De la fille de l'air viens finir l'agonie,
 Sauve-la du tombeau.
Ton front audacieux commande à la nature,
Et ton bras tout-puissant sonde, pèse, mesure,
 Homme, sors du berceau !...

Du fond mystérieux, sous l'abîme de l'onde,
Un cri retentissant vient soulever le monde,
Et Satan furieux
De l'homme palpitant veut s'assurer l'empire... ;
L'indigence, l'erreur, la fourbe, le délire
Éclatent en tous lieux.

Chaque siècle qui naît porte un nouvel orage,
Les malheurs des humains, aggravés d'âge en âge,
Seront-ils éternels ?
Du glaive de Michel, quelle main intrépide
Frappera le péché dont l'étreinte perfide
Dévore les mortels ?

Il est prêt : le voilà, ce frère du Messie !
Intrépide martyr, sublime prophétie,
Il dit la loi des cieux ;
Quand se ruant soudain, des serpents homicides
Mêlent leurs sifflements et leurs venins putrides
Aux chants harmonieux...

Enfin la calomnie a dévoré sa proie,
Et déjà les clameurs de son horrible joie
Ébranlent les enfers ;
Mais l'hymne a réveillé les échos de l'espace :
Faible d'abord, bientôt il grandit, il embrasse
L'orbe de l'univers.

.
Enfants du post-curseur, embouchons la trompette,
La résurrection est la suprême fête,
Arrachons le linceul ;

Qu'à l'hymne d'UNITÉ l'homme en tous lieux réponde
Pour ne plus le quitter, Dieu visite le monde :
Morts, sortez du cercueil.

RÉSOLUTION

1841

Que de force , que d'audace
Doit animer l'imprudent
Qui veut emporter la place
Où le doute est triomphant !
Mon âme parfois succombe
Dans un si rude travail ,
Et la voûte de la tombe
M'apparaît comme un bercail.

Tantôt en lave brûlante ,
Mon espoir veut déborder ;
Tantôt ma nef chancelante
Au torrent craint d'aborder ;
Tantôt apôtre intrépide ,
Je sens mon cœur tressaillir,
Tantôt disciple timide ,
Je suis prêt à défaillir !

La flamme qui me dévore
Sillonne , hélas ! le désert ;

L'hymne fervent et sonore
Forme un stérile concert :
L'homme court au bruit sauvage
Du clairon et du tambour ;
Hors des plaines du carnage,
Il est aveugle, il est sourd.

Toujours, toujours l'ignorance,
Fille de la vanité,
Entraîne vers la démence
Ce géant d'impiété,
Et quand la trompette sainte
Sonne l'heure du réveil,
Il est bercé par la crainte,
Dans un stupide sommeil.

Ses rêves sont frénétiques,
Et quand l'affreux cauchemar
De ses poisons magnétiques
Lui fascine le regard :
Il se redresse indomptable,
Et sur l'onde et dans les camps,
Ce Saturne insatiable
Court dévorer ses enfants.

Je veux museler ta rage,
Je veux dompter ton courroux,
Et la misère et l'outrage
N'arrêteront plus mes coups.
Des profondeurs de l'abîme,
Je te suivrai de mes cris :

La constance se ranime
Sous l'étreinte du mépris.

Je tromperai l'espérance
De ces immondes viveurs
Qui trouvent leur jouissance
A voir répandre des pleurs.
Au jour effaçant la trace
De mon douloureux sommeil,
Nul ne lira sur ma face
Les tortures du réveil.

Du palais à la chaumière,
Le matin, comme le soir,
Je redirai ma prière,
Je chanterai mon espoir.
Ainsi passera ma vie,
De l'attente à l'abandon,
Toujours jouet de l'envie,
Toujours armé du pardon.

J'irai souvent dans le temple
Où rayonne le martyr ;
Retrempé par son exemple,
Je serai fier de souffrir ;
Soutenu par mon courage
Au sein de l'iniquité,
Je saurai comment l'outrage
Porte à l'immortalité.

LE DÉPART

1839

Du soleil radieuse image ,
L'apôtre, au front étincelant ,
Brûle ou féconde à son passage ,
Sème la vie ou le néant.
Tantôt martyr comme Socrate ,
Il brave un prêtre audacieux ,
Et tantôt sublime Érostrate ,
Il détruit l'autel des faux dieux.

Le mensonge , le ridicule ,
Infatigables ennemis ,
Exploitent le peuple crédule
Que les tyrans ont endormis ;
Seul le GÉANT du globe veille ,
Contre tous il succombera ;
Mais l'apostolat se réveille ,
L'apostolat le vengera.

Qui peut retenir son courage ,
Qui peut arrêter ses transports ,
Quand l'homme atteré par l'orage
N'espère plus qu'en ses efforts ;
Tourments secrets , honte publique ,
Rien ne peut retenir son cours ;
Au tableau d'une lutte inique ,
Il s'arme et vole à son secours...

Fauteurs de préjugés gothiques ,
Plus de débats passionnés ;
De vos *sciences* politiques
Les fruits sont tous empoisonnés ;
Du veau-d'or serviteurs fidèles,
Prêtres faux , peuples abrutis ,
Rois despotes , sujets rebelles ,
Corps mutilés , cœurs pervers ;

Tremblez d'augmenter la misère
Des nombreux enfants de Gracchus ,
Il pourrait bien de leur colère
Naître un moderne Spartacus !
En vain l'expérience crie :
La violence suit la mort !..
La multitude en sa furie
Confond et l'écueil et le port.

Jadis l'homme dans l'ignorance
Prit l'épine pour le bourgeon ;
Maître de l'arbre de science ,
Satan lui donna du poison ;
Mais aujourd'hui que la culture
Greffe nos fruits si savoureux ,
Plus de serpent , plus d'imposture ,
Plus de tentateur ténébreux.

Plus de ces luttes puérides
Envenimant les passions ;
Plus de ces discordes civiles,
Chancre rongeurs des nations... ;

Le calme succède à l'orage :
Qu'elle est au loin cette clarté !
Quel dernier bruit fond le nuage ?
C'est l'éclair de la vérité.

Et moi , transporté de délire ,
J'ai quitté de rians vallons ,
Et je viens bravant le martyre ,
Je viens dans la fosse aux lions... ;
Je sors de la fournaise ardente ,
Dieu l'a voulu , j'en sors vainqueur ;
Courbe ton front , ville insolente ,
Reçois l'envoyé du Seigneur !

LE NOUVEAU BAPTÊME

1843

Si Dieu le veut , si sa lumière
Illumine votre paupière ,
S'il vous enivre à sa vapeur ,
S'il vous pénètre de sa grâce ;
Poussez , heurtez , faites-vous place ,
Avancez sans haine et sans peur.

Quittez des temples en ruines :
Le front haut , couronné d'épines ,
Allez , émules des martyrs ;

Songez que le CHRIST vous contemple,
Que FOURIER vous donne l'exemple,
Que l'homme râle ses soupirs !

Allez aux sources d'un autre âge ;
Là, retrem pant votre courage,
Justifiez le divin choix,
Et puis aux yeux des faux prophètes,
Au sein des volcans, des tempêtes,
Humbles, forts, traînez votre croix...

Embrasé d'une sainte flamme ;
Portant le monde dans mon âme
Et la famille dans mon cœur ;
Errant, cherchant à l'aventure,
Je criais : « O race parjure,
Voici l'étoile du Seigneur ! »

Réveillez-vous, bergers et mages,
Courez présenter vos hommages
A votre nouveau Rédempteur ;
La pénitence est accomplie :
JÉSUS, ton attente est remplie,
Saluons l'Ère du bonheur.

Du Très-Haut la voie infinie,
Par l'entremise du Génie,
S'est révélée à ses enfants ;
Fuyez les traces impudiques,
De ces avortons faméliques
Que vous preniez pour des géants.

La Vérité, blanche colombe ,
A franchi le seuil de sa tombe ,
La Science a brisé ses fers.
Peuples, il n'est plus de profanes,
Voyez, touchez les saints arcanes
Qui doivent guérir l'univers...

Vains efforts, la tourbe insensée
Résiste aux flots de la pensée ,
S'irrite à l'éclat de mon chant ,
Rit aux soupirs que je module :
L'excès du mal rend incrédule,
Et Satan règne en conquérant.

Partout étendant ses entraves ,
Il mollit l'âme des esclaves ,
Il durcit le cœur des tyrans ;
Il menace, il frappe, il divise ,
Il veut dans sa folle entreprise ,
Dominer l'espace et le temps !

Le famélisme s'évapore ,
Le civisme se décolore ,
La haine inspire les États ;
La terre n'est plus qu'une arène
Où l'impunité se promène
Au centre de ses attentats...

Notre audace, notre constance
Feront rougir l'impénitence
Dans l'ivresse de ses festins ;

Dût la faim de ses doigts livides ,
Sur nos fronts buriner ses rides,
Nouvelle auréole des saints.

Parias de la race humaine ,
La fraternité souveraine
Subjuguera l'inimitié ;
L'affront baptise le courage ,
Rendons le bienfait pour l'outrage ,
Les fous sont dignes de pitié.

Pleurons sur la race superbe
Qui, durant trente ans, fit au Verbe,
Subir le sort de Daniel ;
Comme jadis la fourberie
Au fort , au doux fils de Marie ,
Fit boire et l'absinthe et le fiel.

Tremblez , l'avalanche des crimes
Emporte dans les noirs abîmes
Tous les vestiges de Babel :
Moment suprême et je succombe ;
Mais je vais dormir dans la tombe
Pour me réveiller dans le ciel.

.
Doux échos de voix bien-aimées ,
Comme des brises parfumées
Vous vintes caresser mon cœur.
Dans l'arôme de l'espérance
Je pus retremper ma constance ,
Merci , messagers de bonheur.

AU MINISTRE

1844

Ministre du Seigneur , le soleil , dans sa gloire ,
Guide , anime , soutient les mondes qu'il régit ,
Et le faible et le fort , le grand et le petit ,
Sont toujours , sont partout présents à sa mémoire ;
Riche de sa chaleur , puissant de son éclat ,
Ses rayons vont chercher la comète invisible ,
Et le concert du ciel est le signe inflexible
D'un père intelligent administrant l'État.

Soumis avec transport à la loi souveraine ,
Ses décrets souverains commandent le bonheur ;
Et l'épouse enivrée à sa féconde ardeur ,
Et l'enfant vagabond à la céleste plaine ,
Par des chemins divers , mais vers un but commun ,
Accomplissent , unis , la grande destinée ,
Règle pour les humains dans les cieus burinée
Par celui qui peut tout , qui fait tout , qui n'est qu'UN.

Quel fruit recueillons-nous , infirmes que nous sommes ,
Quel fruit recueillons-nous d'un exemple si beau ?..
Un malheur incessant pousse vers le tombeau
Les serfs de Belzebuth qui se disent des hommes.
La haine , les haillons , l'esclavage , la faim ,
La guerre et ses horreurs , la peste et ses misères ,
Dévorent les mortels créés pour être frères ,
Et dans ses fondements sapent le genre humain.

Toujours sous mes regards ces fantômes iniques !
Mon Dieu ! Seigneur mon Dieu , détourne ce tableau !
Etouffé, mutilé dans cet infect caveau ,
Je n'aperçois partout que spectres faméliques ;
Quelle voix aux démons dira la vérité ?
Qui voudra se chauffer aux rayons de ma flamme ?
Quelle main dans ma main, quelle âme dans mon âme,
Reflètera les feux de la sainte clarté!...

Ministre d'un Seigneur chargé de nous conduire ,
Vous cherchez le fanal qui désigne le but ,
L'arche qui doit entrer dans le port de salut ,
Le Pilote sacré qui doit nous introduire.—
Le Pilote n'est plus , il est mort épuisé ;
Mais Dieu nous aidera, les vents sont favorables ,
Les matelots sont forts , les rameurs indomptables.
Le Pilote n'est plus, il fut martyrisé!!

Gomorrhe distilla les poisons de l'envie,
Les fils de Barrabas décrétèrent son sort ,
Et les voix des démons crièrent : il est mort !
Il est mort, mais heureux de nous donner la vie : —
Il est mort , mais je vis, je vis pour vous juger ;
Reptiles ténébreux , je vis pour vous confondre ,
Vampires affamés , essayez de répondre !
Il est mort, mais je vis, je vis pour le venger !!!

Le venger , et pourquoi ? le fou dans son délire
Frappe le sein flétri de son aïeule en pleurs ;
L'idiot pour du pain prend des poisons rongeurs.
Dieu dira-t-il un jour aux enfants du martyre :

Pourquoi, fils de la nuit, as-tu fermé les yeux,
Quand l'astre étincelant éclairait des merveilles?...
Pourquoi, fils des enfers, bouchais-tu tes oreilles
Au chant du Rédempteur, hymne miraculeux?...

Mais enfin pour sortir de l'affreuse caverne
Où mille préjugés nous tiennent accroupis,
Quels bras assez vaillants, quels cœurs assez hardis
Purgeront nos instincts de cette hydre de l'Erne?
Quel baume adoucira nos esprits irrités,
Qui peut nous arracher des bras de la mégère?
Qui peut nous affranchir de l'antique misère,
Sans pitié dévorant ceux qu'elle a révoltés?

Ecoutez! regardez! l'énigme salutaire
Qu'un génie inspiré sut dérober aux cieus,
Bourdonne à notre oreille, et nous brûle les yeux;
Mais aveugles, mais sourds, la race de Cerbère
A vivre dans l'enfer lâchement se résout!
Nous faut-il entonner l'hymne des funérailles,
Ou, pour les émouvoir, hurler à leurs entrailles:
« Si le Pilote est mort, l'équipage est debout! »

Voyez : la foi jaillit en paroles de flamme,
La vérité déborde en faisceaux lumineux;
Laissez-vous éclairer, ministre généreux,
L'Éternel vous sourit, sa bonté vous réclame!...
Prudent, mais résolu, prenez le gouvernail;
L'autan est muselé, la mer nous est propice;
Voyez! voyez là-bas le temple de justice;
Guidez le troupeau saint au céleste bercail.

Un seul mot, un regard, courage, allons courage !
Un regard, un seul mot, et nous sommes sauvés !
Ministre tout-puissant les temps sont arrivés.
Un seul mot, un regard, et ton nom d'âge en âge,
Sur les échos du ciel vole à l'éternité !
Et les anges ravis de notre délivrance,
Pour te glorifier, pour célébrer la France,
Prendront leurs lyres d'or et crieront : LIBERTÉ !

AU POÈTE MYSTIQUE

1840

Bardes dégénérés, qui de la lyre sainte,
Ne sûtes recueillir que de stériles sons ;
Le cantique en vos mains devint une complainte ;
Et les hymnes sacrés, de vulgaires chansons !
Abandonnez, fuyez une pente fatale,
Qui plonge votre siècle aveuglé par l'erreur,
 Dans l'impénitence finale,
 Le mysticisme et le malheur.

Les fruits nous font juger si la moisson est belle,
L'abeille dans les fleurs cherche un miel précieux.
Qui se rappellera le chant de l'hirondelle,
Lorsque les séraphins feront vibrer les cieux ?

Lorsque la vérité, sublime poésie,
D'un éclat de sa voix brisera son tombeau,
 Au nectar joindra l'ambroisie,
 Unira l'utile et le beau ?

A de vagues soupirs que sert d'user ton âme ?
En des champs inconnus que sert de t'égarer ?
C'est pour nous éclairer que doit briller ta flamme,
C'est l'homme pervers qu'il faut régénérer !
En vain de beaux transports, t'enivrant de délire,
En vain mille lauriers viendront t'enorgueillir,
 Le temps renversera ta lyre,
 Tu verras ton astre pâlir...

Si le monde est formé sur l'image de l'homme,
La loi de l'univers, cherche-la dans nos cœurs ;
Mais sépare avant tout le poison de l'arôme,
La vérité, l'or pur des métaux destructeurs.
Pourquoi toujours errer aux plaines infinies !
Médite nos destins, baisse un instant les yeux,
 Dans les terrestres harmonies,
 Tu trouveras la loi des cieux.

Ah ! si pour un instant ma verve délirante
Pouvait unir ta muse à mon ange indompté !
Oh ! quels brûlants sillons, quelle trace éclatante
Raconterait ma gloire à la postérité !
Mon chant, comme du Nil les ondes salutaires,
Submergerait les cœurs pour les faire fleurir.
 J'aurais tari les pleurs des pères,
 Aux fils j'aurais dit l'avenir !

Alors dans l'Éternel puisant ma confiance ,
J'aurais su, pénétrant la cause de nos maux,
D'où nous vient le bonheur ; pourquoi l'intelligence ;
Comment l'impiété fit naître le chaos.
Nul ne fût resté sourd à mes transports bibliques,
Quand ma voix inspirée eût redit en tout lieu :
 Dans le cantique des cantiques
 La force et la bonté de Dieu.

Vœux , efforts superflus ! le torrent dans sa rage
Voudrait tout envahir , l'Océan l'engloutit.
L'éclair de mille traits sillonne le nuage,
Prétend tout embraser, mais ce n'est qu'un vain bruit.
Dans l'océan du mal , dans ces parages sombres ,
Dans ce monde pervers où l'âme vient croupir ,
 Dans cet enfer , parmi ces ombres ,
 Qu'attendre d'un cri , d'un soupir !

AU POÈTE SCEPTIQUE

1839

Poète aux élans excentriques ,
Si fier de ton aveuglement ,
En vain dans tes rêves lyriques ,
Tu voles vers le firmament.
Partout entouré de nuages ,
Tu t'égares dans les orages.
Monte encor : prends ta part au sublime labeur,
Quand tu brûles l'esprit , nous éclairons le cœur.

Alors qu'un prophète hypocrite
Nous dit avec impunité :
La foi se meurt et Dieu nous quitte ,
Confondons cette impiété ,
Étouffons cette voix stérile ,
Chantons le nouvel évangile...

Monte encor : prends ta part au sublime labeur,
Quand tu brûles l'esprit, nous éclairons le cœur.

Plongés dans une nuit profonde ,
Comme toi nous avons douté ;
Et notre raison vagabonde ,
De Dieu suspecta la bonté ;
Aux rayons de l'astre sublime
Fermer les yeux serait un crime !

Monte encor : prends ta part au sublime labeur,
Quand tu brûles l'esprit, nous éclairons le cœur.

Lorsque l'ange des mélodies
De ses dons te fit le plus beau ,
Était-ce pour des incendies
Qu'il te confiait son flambeau ?
Pour chanter de saintes batailles ,
Quitte le champ des funérailles ;

Monte encor : prends ta part au sublime labeur,
Quand tu brûles l'esprit, nous éclairons le cœur.

Tandis qu'en tes veines bouillonne
La lave ardente à tout brûler,
Écoute : près de toi résonne
La lyre prompte à consoler...

Le doute n'est qu'un cri sauvage,
La foi du barde est l'apanage;
Monte encor : prends ta part au sublime labeur,
Quand tu brûles l'esprit, nous éclairons le cœur.

Si ta gloire, vaine fumée,
Retentit en cent lieux divers ;
Attila, de sa renommée
N'a-t-il pas rempli l'univers ?
Mais aux cieux l'apôtre s'élance,
Sur les ailes de la Science.

Monte encor : prends ta part au sublime labeur,
Quand tu brûles l'esprit, nous éclairons le cœur.

Cède à l'essor de ton génie,
Quitte la fange, et, d'un effort,
Atteins le seuil où L'HARMONIE
Module un ineffable accord ;
Prends le flambeau qui nous éclaire,
Guide-nous dans le sanctuaire :

Monte encor : prends ta part au sublime labeur,
Quand tu brûles l'esprit, nous éclairons le cœur.

Inerte, peux-tu sur la plage
Croupir, quand l'enfer irrité
Accumule toute sa rage
Sur l'esquif de la vérité...
Pilote, allons quitte la grève !
Obéis au flot qui t'enlève :

Monte encor : prends ta part au sublime labeur,
Quand tu brûles l'esprit, nous éclairons le cœur.

DEUXIÈME SÉRIE

LE SOLDAT DE L'AVENIR

1840

L'apôtre a revêtu l'armure des combats ;
Son regard inspiré , sa voix retentissante ,
Annoncent que du ciel il remplira l'attente ,
Le soldat se fit saint , mais lui se fait soldat (1),
 Sa bravoure le seconde ,
 Il brise un voile imposteur ,
 Dicte la loi du Seigneur ,
 Porte l'harmonie au monde.

Il est prêt, le voilà, civilisation !
Bacchante aux cheveux gris, Vénus toujours facile ,
Laïs au front boueux , colosse aux pieds d'argile ,
Vampire aux doigts crochus , engeance du démon.
 Sa bravoure , etc.

Qu'as-tu fait des enfants confiés à tes soins ?
Des seins taris , un lait rougi par la misère ,

(1) Voir la note A à la fin du volume.

Un venin saturé d'erreur et de colère
Fut ton premier secours à leurs premiers besoins.
Sa bravoure, etc.

Fleur perdue au désert, la vierge se flétrit ;
Le jeune homme est étreint de vertiges funestes ,
De labeurs incessants , de batailles , de pestes ;
Ceux qu'épargne le sort, ta fureur les poursuit.
Sa bravoure, etc.

Au péché triomphant l'homme dresse un autel ,
Il se fait sa victime, il se vend, il s'achète ,
Au cœur il a du plomb, du salpêtre à la tête.
L'orgueil a perverti l'élu de l'Éternel.
Sa bravoure, etc.

Poussés vers le tombeau, sans pain, sans vêtements,
Enfants, femmes, vieillards, jouets de mille orages,
Convoient le destin des animaux sauvages
A qui le désert même offre des aliments...
Sa bravoure, etc.

La charité triomphe où l'espérance agit ,
Du port de l'UNITÉ je vois briller la grève ,
L'ange exterminateur m'a confié son glaive ;
Moïse a succombé, mais Josué surgit!!
Sa bravoure le seconde ,
Il brise un voile imposteur ,
Dicte la loi du Seigneur ,
Porte l'harmonie au monde.

AU JOURNALISME ENCROUTÉ

1841

Muets témoins de tant d'horreurs ,
Esclaves d'un vil journalisme ,
Levons-nous : couvrons ses clameurs
En dévoilant tout son cynisme.
Pétri d'orgueil et de poison ,
Tyran sans cœur , bourreau sans âme ,
Son sceptre est un double brandon.
Levons-nous ! écrasons l'infâme !...

Écho d'impudiques forfaits ,
S'engraissant toujours d'infamie ,
Sans pudeur il trempe ses traits
Dans l'égoût de la calomnie ;
Quand à ses yeux brille un peu d'or ,
Sa verve cupide s'enflamme.
Brisons le prêtre du veau-d'or ,
Levons-nous ! écrasons l'infâme !

Il se prostitue au tyran ,
Il flatte un tribun sanguinaire ;
De l'époux , du père imprudent ,
Il viole le sanctuaire.
Que de fois la vierge a pâli
Sous les coups de son épigramme !...

Plongeons ce monstre dans l'oubli :
Levons-nous ! écrasons l'infâme !

Écume d'un torrent fangeux ,
Lèpre d'une race en démence ;
Vivant de l'autel des faux dieux ,
Il mourra dans l'impénitence ;
Mais les hommes , enfin guéris ,
Entraînés par notre oriflamme ,
Diront : nous étions abrutis.
Levons-nous ! écrasons l'infâme !

Exhumant de vieux préjugés ,
Exploitant un instinct sauvage ,
Les peuples qu'il dit outragés ,
Il les plonge dans le carnage.
Et qu'importe à ces inhumains
Que la plèbe engraisse le drame ?
La mort pourvoit à leurs festins.
Levons-nous ! écrasons l'infâme !

Sur un océan déchainé ,
Au bruit du vent et de l'orage ,
Le pilote qui s'est damné
Cherche l'écueil , fuit le rivage... ;
Quand le ciel éclaire le port ,
Courage ! enfants ! ployons la rame !
Nous triompherons de la mort.
Levons-nous ! écrasons l'infâme !

Renard et tigre tour-à-tour,
Protée aux allures funèbres,
Il frémit à l'éclat du jour,
Il gouverne par les ténèbres...
Mais du phare de VÉRITÉ,
Voyons enfin poindre la flamme !
Le monde a crié LIBERTÉ !!!
Levons-nous ! écrasons l'infâme !

AUX ACADÉMICIENS FOSSILES

1841

Vous dormez, lâches sentinelles,
Vous dormez et le jour grandit ;
Quand le coq secoua ses ailes
Ce prompt réveil vous confondit.
Le rêve qui vous épouvante
Est fils d'un coupable sommeil :
Levez-vous ! la voix vigilante
Du monde annonce le réveil !

Alerte ! soldats du mensonge,
Le soleil resplendit pour tous ;
Écrasez le ver qui vous ronge,
L'orgueil qui vous a rendus fous !

Du cœur il remonte à la tête ,
Mais l'audace de mes transports
Ressuscitera le squelette
Sous le cautère du remords !

Levez-vous , antiques momies ,
Jetez au loin vos oripeaux :
Faut-il , après les comédies ,
Voir la parade des tombeaux ?
Quel délire entraîne les hommes ?
Quels serpents les ont conviés
A choisir pour dieux des fantômes ,
A ramper jusques à vos pieds ?

Invalides de l'ignorance ,
L'absurdité vous adora ;
Idoles de la sotte engeance ,
Son fanatisme finira !
La fourbe , la guerre insensée
Cesseront de suivre vos pas :
Le temple où trône la pensée
N'est plus l'étable d'Augias.

Dans votre sommeil léthargique ,
L'esclave s'armant de ses fers ,
Va broyer votre âme impudique ,
La replonger dans les enfers.
Tremblez , Procustes du génie ,
HERCULE a visité ces lieux ;
Pour dompter votre tyrannie ,
Il enfante des demi-dieux.

La terre qu'un oubli funeste
Livrait au pouvoir de Pluton ,
Va guérir sa quadruple peste ,
Va tarir son triple Achéron !
Cerbère sûr de sa défaite ,
Pour ronger encor quelques os ,
S'est réservé , dans sa retraite ,
Le repaire de vos journaux.

Déjà tout s'émeut , tout s'apprête
Pour le jour que l'homme attendit ;
Admis à contempler la fête
L'œil du coupable respandit ;
Le pauvre verse son obole
Dans le tronc de l'humanité ;
Le tyran rougit de son rôle :
Il embrasse la LIBERTÉ.

L'artiste épuisa son calice :
Après mille efforts , mille erreurs ,
Il ramène son Eurydice
Par un chemin jonché de fleurs.
Sylphe bénit sa charrue
Ses travaux sont sanctifiés ;
Et les tantales de la rue
Seront bientôt rassasiés.

Voyez : la lumière immortelle
Envahit déjà l'horizon :
L'aveugle a senti sa prunelle
Scintiller d'un divin rayon.

Des morts secouant la poussière ,
Lazare s'est précipité :
Le Seigneur brûla son suaire
D'un éclair de sa charité.

Vous dormez : l'apôtre qui veille
Ne se couche que pour mourir ;
Mais quel bruit frappe mon oreille ?
Les temps prédits vont s'accomplir ;
Sous l'étreinte de mes tenailles ,
Suppôts de l'incrédulité ,
J'entends vibrer dans vos entrailles
L'artère de la VÉRITÉ (1).

P R I E R !

1840

Que me font ces vallons , ces bois et ces fontaines ,
Ce splendide tableau sous mes yeux déroulé ,
Ces jardins somptueux , ces jaunissantes plaines ;
Que me font les transports dont mon cœur est troublé ;

(1) *L'artère de la vérité* ne saurait vibrer dans les entrailles d'un corps institué tout exprès pour éterniser le mensonge et la tyrannie dans les sphères élevées de l'activité sociale, et qui, après la révolution de 1830, se croyant naïvement et à perpétuité, l'État lui-même agit dans ce sens avec une persistance d'autant plus absolue qu'il travaillait pour son propre compte ; ses chefs-directeurs sont des cadavres pourris que Dieu lui-même ne ressusciterait pas. (NOTE DE L'ÉDITEUR.)

Que me fait de la nuit le magique silence ;
Que me fait le soleil aux rayons généreux ;
Que me fait le plaisir, que me fait la science ,
Que me fait tout cela — si l'homme est malheureux !

Dieu cependant est bon , sa sagesse infinie
Déborde à tout instant dans la création :
L'animal a l'instinct, le ciel son harmonie ,
L'insecte a son essor, l'astre l'attraction ;
Et l'homme!—horreur! horreur! sans haine, sans colère,
Plus cruel qu'un lion de fureur étouffant ,
Au combat sans motif, il va tuer son frère ,
Et stupide assassin, s'en revient triomphant !

Au parvis du saint lieu, sacrilège démente !
Il va d'un dieu de paix célébrer le secours ,
Et , vils profanateurs d'une sainte croyance ,
Des docteurs éhontés lui vendent leur concours ;
Le temple est un repaire où règne l'imposture ,
Où l'on corrompt la loi qui doit vivifier ,
Où le soldat inepte, où le prêtre parjure ,
Au nom du Rédempteur osent communier.

Mais mon bras courroucé s'arme de la lanière
Qui déchira les flancs du lévite orgueilleux :
Je m'élançai ; et , Jésus excitant ma colère ,
J'expulse des autels ces marchands scandaleux .
Satellite avancé de la phalange sainte ,
Dans le camp de l'erreur je plante mon drapeau :
La Vérité sourit, plus d'enfer, plus de crainte ,
La justice du ciel détrône le bourreau.

Homme, lève ton front courbé vers la poussière ,
Redresse tes genoux sur la dalle ployés ,
Mesure du regard le but de ta carrière ,
Délivre ton esprit du joug des préjugés ;
Sillonne à l'infini le champ de l'espérance ,
Change en brûlant amour ta froide charité ,
Que ta foi ne soit plus fille de l'ignorance ,
La voix du Saint-Esprit a crié : LIBERTÉ !

Tant que l'humanité fut aveugle, intraitable ,
Tant qu'un voile d'airain cacha son avenir ,
Tant que dans ses excès elle fut indomptable ,
Des lisières de fer durent la contenir ;
Mais lorsque le travail eut produit la richesse ,
Mais lorsque le savoir eut éclairé les cœurs ,
L'homme fut-il absous ? non , croupis dans l'ivresse ,
Les oppresseurs encore exploitent ses sueurs.

Heureux si le lévite aux mystiques paroles
N'avait pas , au veau-d'or prodiguant son encens ,
Pour ronger quelques os à l'autel des idoles ,
Prostitué ses dieux à d'infâmes tyrans.
Qu'importe à ces larrons que sous le fatalisme
Les hommes sans appui succombent outragés !
Qu'importe à ces bourreaux fauteurs du fanatisme
De voir les peuples nus , les États ravagés !

C'est ainsi que séduit par de vains tabernacles
Le genre humain se courbe aux pieds des imposteurs ;
Alors mille pays promulguent mille oracles ,
Et le sang des troupeaux engraisse les pasteurs.

Quand le Seigneur dit : marche ! un mécréant dit : prie !
Poursuivis par le fort , par le fourbe égarés ,
C'est en vain qu'en mourant le fils de Dieu nous crie :
Peuples , relevez-vous ! CHERCHEZ VOUS TROUVEREZ .

Prier , écoutez-moi , Dieu parle par ma bouche :
Prier c'est féconder un stérile terrain :
C'est brunir au soleil en desséchant la couche
D'un marais empesté qu'on transforme en jardin ;
Prier , c'est reboiser la montagne infertile ,
C'est dresser la barrière au fleuve destructeur ,
C'est creuser un égoût , assainir une ville ,
C'est ouvrir l'atelier au pauvre travailleur .

Prier , c'est dévoiler de sublimes mystères ,
C'est mesurer l'espace et peser le soleil ;
Prier , c'est éviter les erreurs de nos pères ,
C'est aimer la justice et hâter son réveil .
Prier , c'est regarder en face l'imposture ,
C'est démasquer le fourbe , étouffer les forfaits ,
Prier , c'est écouter la voix de la nature ,
C'est découvrir ses lois , proclamer ses bienfaits .

Hé ! pourquoi , répondez , pourquoi la Providence
Nous a-t-elle dotés de bras laborieux ?
Dans quel but avons-nous reçu l'intelligence ,
Un esprit indomptable , un front audacieux ?
Afin que le travail produisit la richesse ,
Afin que le plaisir payât le travailleur ,
Afin que la raison enfantât la sagesse ,
Et que la liberté nous guidât au bonheur .

LA DÉFAITE DU DÉMON

1841

Les siècles s'écoulaient... la sagesse féconde ,
Voulut d'un nouvel astre éclairer l'univers.
Au souffle du Seigneur du chaos naît un monde ,
Notre globe apparaît radieux dans les airs.
Pour diriger les pas de la jeune planète ,
Pour guider son essor au sein des voluptés,
 Au corps il fallait la tête :
 Les hommes sont enfantés.

Et le triple élément prodigue ses richesses ,
Et les règnes divers fournissent leurs trésors ,
Dieu dit : « Baigne tes sens au fleuve des ivresses ,
Mortel, unis ta voix aux célestes accords ;
Qu'un bonheur infini devienne ton ouvrage ,
Jouis de mes bienfaits ; telle est ma volonté ,
 Et je te donne en partage
 SCIENCE , AMOUR , LIBERTÉ... »

Fragile et dépouillé dès sa deuxième aurore ,
L'homme enfant égaré , nourri de sang humain ,
A de nouveaux besoins insoucieux encore ,
Ravage et flétrit tout de sa sauvage main...
Et quand la fourberie aggrave l'esclavage ,
Femme , sans s'émouvoir il entend ta clameur ,
 Le tyran du troisième âge ,
 Le patriarche imposteur !

Des humains malheureux va grandir la misère :
Le sultan déchainé, barbare ambitieux ,
D'un déluge de sang abreuvera la terre ,
D'un déluge de pleurs obscurcira les cieux...
Quel baptême inoui lavera ton enfance
Ou du feu de Gomorrhe , ou du sang de Sion ?
 Vil cloaque de démence,
 Oh ! civilisation !...

Les siècles s'écoulaient... et la terre éplorée
Du règne de Satan subissait le pouvoir ;
Les siècles s'écoulaient , flamme décolorée ,
Le phare du bonheur s'éteignait sans espoir.
Les éléments saisis d'une ardeur furibonde
Se ruaient sur le globe haletant de douleur ;
 Les mondes pleuraient un monde ,
 Les planètes une sœur.

Chaque jour en tous lieux étendant sa puissance ,
Le péché nous broyait sous son sceptre de fer.
Partout l'impunité grandissait l'insolence ,
L'homme était le démon , la terre était l'enfer.
Des jours purs de l'Eden oubliant la mémoire ,
Tous couraient abrutis délirant de fureur ,
 Par le carnage à la *gloire* !...
 Par la rapine à l'*honneur* !...

Ils détournaient les yeux de l'étoile polaire ,
Ils fermaient leur oreille aux chants des univers ,
Et , rugissant de haine et hurlant de colère ,
Ils inondaient de sang les plaines et les mers.

Les jours de quelques-uns coulaient en saturnale ,
Le reste croupissait hideux , abandonné :

 Ils avaient tous l'esprit sale ,
 Et tous le cœur gangrené.

Sans honte , sans remords , sans âme , sans entrailles ,
Sans dignité , sans frein , sans logique , sans but ,
Ces idiots riaient , dansaient aux funérailles
Des apôtres voués à l'œuvre de salut.

Tant d'exemples fameux ne pouvaient les instruire ,
Le vent du préjugé courbait tout dans son cours ,
 L'homme écumait de délire ,
 Le monde était à rebours...

Un jour, Satan frémit au comble de sa gloire ,
Un rayon du GÉNIE inonde l'horizon.
Mages, réveillez-vous! bergers, chantez victoire !
Accourez à Béthléem , volez à Besançon !...

Esprit de vérité , soleil d'intelligence ,
Tu combleras l'abîme où tout allait finir ;
 CHRIST annonça l'espérance ;
 FOURIER, dis-nous l'avenir.

Éclaire du passé l'histoire ténébreuse ;
Dégage du chaos la loi d'attraction ;
Confonds de ces rhéteurs la science trompeuse ;
Proclame des humains la RÉSURRECTION.

Que dans les trinivers ton saint nom retentisse ,
Que l'écho de nos chants remplisse l'infini :
 Dieu se montrera propice ,
 Et son FILS sera béni !

Vain espoir , vains efforts ! sur l'inférieure rive
Belzébuth en fureur agite le brandon ;
A ce hideux signal tout s'émeut , tout arrive :
Les enfants de l'orgueil secondent le démon.
Roi , pontife , docteur , et riche et prolétaire ,
Chacun veut protéger la cité de l'erreur.

Ah ! dans ce jour de colère
L'homme déchu fait horreur...

D'une enfance de pleurs franchissant la barrière ,
Courons saper l'écueil , sauvons l'humanité ;
Gloire , gloire au martyr qui traça la carrière ,
Qui clama quarante ans HARMONIE ! UNITÉ !!
Le temps qui détruit tout grandit notre courage ;
Des peuples éperdus intrépides soutiens ,
Bravons les coups de l'orage ,
Brisons , brisons ses liens.

Juste ciel , qu'ai-je vu ! les fils contre le PÈRE !
Tous , ivres de fureur , dissèquent le martyr ;
Il tombe , tout est dit... l'enfer alors espère ,
Et l'ange ténébreux crie... : A moi l'avenir !
Mais les enfants d'Abel forment une phalange ,
Elle marche , grandit , triomphe sans retour :

LA TROMPETTE DE L'ARCHANGE ,
PROCLAME LA LOI D'AMOUR !!!

LA CHUTE D'HOLOPHERNE

1841

Du peuple hébreu rappelons la constance ,
Nous dont l'amour prit pour divinité
Un enfant nu , flétri par la démence ,
Enseveli vivant : LA VÉRITÉ.
Que sa beauté nous guide , nous enflamme ,
Consacrons-lui nos cœurs purifiés ,
Intronisons la reine de notre âme ,
Que l'univers se prosterne à ses pieds.

Proscrite , de la tombe
La VÉRITÉ renaît ,
Holopherne succombe
Quand Judith apparaît.

De Pharaon la stupide colère
Veut s'opposer aux décrets du Seigneur ;
Mais la nuée apparaît et s'éclaire :
Les sept fléaux viennent troubler son cœur :
Marchons ! marchons ! faisons le tour du monde !
Marchons toujours ! le ciel nous guidera ,
La terre est grande et la mer est profonde ?
Marchons unis , l'eau se divisera.

Proscrite , etc.

Frappons toujours , dédaignons le sourire ,
De la sottise éternel argument ;

Que notre élan déborde en saint délire ,
Frappons le cœur , l'esprit , le sentiment ;
Frappons ! frappons ! que nos coups retentissent ,
Frappons unis , Dieu nous secondera !
Déjà partout les Philistins pâlisent ,
Frappons sans cesse et l'âme s'ouvrira.

Proscrite , etc.

Que le mépris grandisse notre audace ;
Que cette audace enfante le succès ;
Si Goliath profère une menace ,
Frappons au front , dévoilons ses forfaits ;
Serrons nos rangs , la mission est belle ;
Revêtons tous l'armure des héros ;
Pour conquérir une terre immortelle,
Quittons l'Égypte et brûlons nos vaisseaux.

Proscrite , etc.

Que nos regards flamboyants de génie
Fassent baisser des regards imposteurs ;
Que nos accents , délirante harmonie ,
Des Mirmidons étouffent les clameurs ;
Que notre bras d'une ardeur imprévue
Sape l'orgueil d'avortons mutinés ;
Inspire-nous, Méduse ! A notre vue,
Que les crétins demeurent fascinés.

Proscrite , etc.

De Jéricho retentit la trompette ;
Que le payen palpitant de terreur ,

Au camp sacré courre abriter sa tête :
L'unique asile est l'arche du Seigneur.
Fils de Lévi, la consigne nouvelle
Ne connaît plus de vainqueurs, de vaincus.
Tout s'y confond, le croyant, l'infidèle :
« Tous appelés, nous serons tous élus. »
Proscrite, etc.

Du laboureur le zèle infatigable
Couvre d'épis un sol pétrifié ;
Du forgeron l'ardeur inaltérable,
Forme en tissus le fer purifié ;
Le matelot pour la plage lointaine
Brave le calme ou la vague en fureur ;
Le prisonnier s'affranchit de sa chaîne
Par des travaux qui frappent de stupeur.
Proscrite, etc.

Et nous, et nous que l'Esprit saint domine,
Nous qui portons le code du bonheur,
Quel saint transport, quelle flamme divine
Ne doivent pas embraser notre cœur !...
Dans ce cloaque où règne la bassesse,
Le port du juste est la croix du martyr ;
Sachons souffrir, souffrons avec ivresse :
De tous nos maux le ciel va nous guérir.
Proscrite, de la tombe
La VÉRITÉ renaît ;
Holopherne succombe
Quand Judith apparaît.

LES TRIBULATIONS DU JUSTE

1841

Beau fleuve où Dieu nous convie ,
Onde où serpente le miel ,
Nous te saturons de fiel ,
Source pure de la vie.
Aux bienfaits du Créateur ,
A ses sublimes prodiges ,
Nous préférons des vertiges ,
Vains mirages du bonheur.

Et le juste sur la terre ,
Dans une arène sans fin ,
De l'homme , monstre inhumain ,
Repait l'instinct sanguinaire.
L'âme sourde au repentir ,
Du juste rivant la chaîne ,
Tout un monde ivre de haine
Se rit des cris du martyr.

.
.

Pénétrant les grands mystères
D'un avenir incompris ,
Je me redresse et je dis :
Les fauteurs de nos misères ,

C'est nous qui , vains , orgueilleux ,
Dans une éternelle enfance,
Opposons notre démençe
A la volonté des cieux !

Je dis : le plus grand coupable ,
L'esclave du tentateur ,
Sera type de l'honneur
Dans un milieu favorable ;
Et le mal , affreux vautour ,
N'est qu'un fragile fantôme
Que la puissance de l'homme
Doit dissiper sans retour.

Je dis : Dieu , père équitable ,
N'est au comble de ses vœux ,
Qu'en voyant ses fils joyeux,
Assis à la même table ,
Voués au même labeur ;
Et , sous ses lois pacifiques ,
Chanter les mêmes cantiques ,
Bénir le même Seigneur.

Je dis : cette voix sublime ,
Cet écho mystérieux ,
D'un Dieu qui nous veut heureux ,
Se perdit dans un abîme.
Ce flambeau de l'univers ,
Cet archange de justice ,
Aux yeux d'un monde complice ,
Fut le jouet des pervers.

Mais LUI, toujours tutélaire,
Au ciel, astre protecteur,
Pour nous guider au bonheur,
Nous inonde de lumière.
Et, du haut du firmament,
Malgré notre âme maudite,
Il suit la race proscrite
Pour la sauver du néant.

TROISIÈME SÉRIE

AUX IDOLATRES

1839

Quand la poésie inonde
Mes transports d'initié,
Quand le globe est mon trépié,
Quand je vais parler au monde ;
Quand bouillonne en tous mes sens
Le fluide sybillique,
Quand j'entonne le cantique,
Homme, écoute mes accents.

 Pour harmoniser la terre,
 Pour sauver le genre humain,
 Que ma voix soit le tonnerre,
 Que ma langue soit d'airain.

Quand le peuple est idolâtre,
Quand le lévite est sans foi ;
Quand le mage se fait roi,
Quand le pasteur se fait pâtre ;
Quand aveugles, confiants,
Quand nous dansons sur l'abîme

Et que le veau-d'or opprime
Des hordes de mendiants ;
Pour harmoniser , etc.

Quand la syrène perfide ,
Qui jouit à voir mourir ,
Chante pour nous attendrir ;
Fuyons la plage homicide ,
Où la brise empeste l'air ,
Où l'amour est satanique ,
Où le doute est fanatique ,
Où la vie est un enfer.
Pour harmoniser , etc.

Là contre nous tout est piège ,
La vierge, là, pour du pain ,
Livre au cynique inhumain
Le pouvoir d'un sacrilège :
Les marchands sont flibustiers ,
Les *justes* sont les habiles ,
Les docteurs sont imbéciles ,
Les bourreaux sont justiciers.
Pour harmoniser , etc.

Quittez ce repaire sombre ,
Vils manœuvres de Babel ;
Pour escalader le ciel ,
Vous édifiez dans l'ombre.
Satellites de la nuit ,
Chauves-souris en démente ,

La vérité vous offense ,
La clarté vous éblouit .
Pour harmoniser , etc.

Coupons briser la barrière
Que dressa l'iniquité ,
Champions de l'UNITÉ
Portons haut notre bannière !
Dissipons la nuit du cœur !
Le mal surgit du mystère ,
Le doute de la misère ,
Et le crime de l'erreur .
Pour harmoniser , etc.

Chantons l'hymne d'espérance :
Le jour succède à la nuit ,
Un saint concert au vain bruit ,
La raison à l'ignorance :
Le printemps naît de l'hiver ;
La constance de l'outrage ;
La victoire du courage ;
Et la foi naît de l'enfer .
Pour harmoniser , etc.

Quand Dieu visite le monde ,
Quand il préside au combat ,
Quand , pour frapper Goliath ,
Quand sa main tresse la fronde ;
Quand Fourier dicte la loi .
Quand le globe tend l'oreille ,

Quand l'apôtre se réveille ,
Quand le ciel est en émoi :
Pour harmoniser la terre ,
Pour sauver le genre humain ,
Que ma voix soit le tonnerre ,
Que ma langue soit d'airain.

AU PRÊTRE DEMI-CROYANT

1840

Frotte la rouille qui dévore
Un métal fait pour éblouir ,
Détruis l'ombre qui décolore
La fleur prête à s'épanouir.

La mer me reflète l'image
De ton esprit incohérent :
Tantôt la fougue de l'orage ,
Tantôt le calme du néant.

Frappé des misères de l'homme
Qui le poussent jusqu'aux forfaits ,
Tu voulus détruire le chaume
Avant d'ériger les palais.

Par la terreur et la contrainte ,
Tu convoques les nations

A rebâtir la ville sainte
Avec le concours des démons.

A travers le choc des batailles
Tu cherches la porte des cieux ,
Le doute te mord les entrailles ;
Infortuné , lève les yeux.

Du post-curseur vois l'auréole
Scintiller d'un éclat divin.
Vois sous sa puissante parole
Fléchir l'inflexible destin.

La nature, fille nubile ,
Prodigua sa virginité
Au saint que promet l'évangile ,
Au martyr de la VÉRITÉ.

Quand sa voix troubla ma faiblesse ,
Je pleurais au lointain côteau
Où s'éparpilla ma jeunesse ,
Où se balançait mon berceau.

« Apôtre , franchis la barrière ,
Des travailleurs guide l'essaim :
Le soir , au bout de la carrière ,
Tu mesuras le chemin. »

— Puis-je, chancelant et timide ,
Puis-je , fragile épouvantail ,
Braver l'insolent , le perfide ?
Laisse-moi dormir au bercail. —

« Apôtre, l'humanité râle
Sous l'étreinte des charlatans,
Dissipe la horde infernale,
Ecrase ces nouveaux Titans. »

A moi, soldats de l'espérance,
De la foi, de la charité !
A moi, Samsons de la science,
Hercules de la vérité !!!...

Ecoutez, un concert immense
Groupe le globe, et dès ce jour,
Dieu manifeste sa puissance
En nous dévoilant son amour !

L'ÉTENDARD DE LA FOI

1845

Lorsque la foi quitte le monde,
Si le lévite en sa torpeur
Déserte sa cause féconde
Sous les étreintes de la peur ;
Alors du sein de l'ignorance,
Illuminé par l'espérance,
Soutenu par la charité
Et ceint de l'invincible glaive,

Un homme, un apôtre relève
Le drapeau de la VÉRITÉ.

Il va de contrée en contrée,
Portant l'étendard lumineux ;
La populace conjurée
Mugit ou détourne les yeux ;
Victime d'une vie amère,
La faim, l'outrage, la misère
L'assiègent comme un châtiment ;
Mais lui que l'avenir inspire
S'élèvera jusqu'au martyr,
Récompense du dévouement.

Encore si, dans sa détresse,
Un signe, un soupir, une main,
Par un bienfait, une caresse,
Le soutenaient en son chemin.
Oh ! non, dans sa rude carrière
Point de retraite hospitalière
Où son âme puisse prier :
Amis, parents, tout l'abandonne,
Un désert affreux environne
Le simple et sublime ouvrier.

Des prélats que l'orgueil entraîne,
Désertant la tradition,
Suivent une lueur mondaine,
Feu follet de l'ambition.
D'une vaine métaphysique,
Sur une absurde politique,

Lorsqu'ils dissertent en champ clos ;
L'apôtre vers le but suprême
Se dirige sans stratagème ,
Sans honte , sans peur , sans repos.

Juste ciel ! il pleure , il chancelle ;
Le désert vient de s'animer :
Une hydre à la fauve prunelle
S'avance pour le comprimer ;
La génération entière ,
Sous une infernale bannière ,
Déborde , envahit l'horizon ;
Prêtres , rois , savants , tout s'incline ,
Aujourd'hui Lucifer domine ,
Mais Dieu demain aura raison.

L'anarchie enfin démembrée
Ne peut contenir sa terreur ;
Du sein de la horde égarée
On voit surgir un noble cœur ;
Ce juste à l'âme charitable
Soutient l'apôtre misérable ,
Qu'on tentait de martyriser ;
Et bientôt , ô miracle étrange !
Le Job qu'on traînait dans la fange ,
Se dresse pour prophétiser...

Siècle ! esclave de l'imposture ,
Poursuis , redouble tes fureurs :
De nos maux comble la mesure ;
Fais couler des torrents de pleurs ;

Étale ton hideux cynisme ,
Insulte , dans ton égoïsme ,
Au mal dont tu crois t'affranchir :
Du Seigneur la main vengeresse
Prépare durant ton ivresse
Le fléau qui doit t'envahir .

Les peuples dans l'impéritie ,
Jouets de la duplicité ,
Livrèrent le peuple messie
Aux judas de l'humanité ;
Crucifié par leur furie ,
Quand le Christ-nation s'écrie :
J'ai faim , j'ai soif , j'ai les reins nus .
Armés de crocs et de tenailles ,
Les Juifs lui fouillent les entrailles ,
Gaulois , qu'êtes-vous devenus ?...

Le genre humain , la mort dans l'âme ,
Captif de la mendicité ,
Expiait son concours infâme ,
Au meurtre de la liberté .
Quand ce grand criminel se traîne ,
Cherchant pour assoupir sa peine
Quelque Dieu qu'il puisse implorer ;
Aux fourbes il sert de pâture ,
Par les vers , par la pourriture ,
Te laisseras-tu dévorer ?

Globe déchu , race avortée ,
Sans forme , sans sève , sans foi ,

Par le préjugé garrottée ,
Le passé te remplit d'effroi ,
Le présent te trouve impassible ,
L'avenir te semble impossible ;
Tu suis la trace du progrès
Comme le crime suit la haine ,
Comme le forçat suit la chaîne ,
Comme la mort suit les excès.

Et ton âme reste muette ,
Grande et puissante nation ?
Et c'est en vain que le prophète
A crié : résurrection !
Souvenez-vous donc de vos pères ;
Ces langes , ces croix , ces suaires ,
Hâtez-vous de les soulever ;
Fils des géants l'heure est venue ,
L'écho de la voix méconnue
Se réveille pour vous sauver.

La VÉRITÉ , dans les ténèbres ,
Image sombre du trépas ,
Sous le poids de voiles funèbres ,
S'incline et ne succombe pas :
Aux temps prédits , la vierge sainte
Rompt ses liens , brise l'enceinte
Où la martyrisait l'erreur ;
À l'aspect de son oriflamme
Le monde s'agite , s'enflamme
Pour s'épanouir au bonheur.

Un nouvel astre vient d'éclorre
Pour éclairer nos passions ,
L'éclat de sa première aurore
Illumine les nations ;
La nature enfin se dévoile ,
Dans les secrets de chaque étoile ,
Dans chaque loi du mouvement ;
ET LA SCIENCE HARMONIENNE
Guide l'esprit et le promène
Dans les replis du firmament !...

SOLIDARITÉ

1844

L'humanité de Dieu redeviendra la fille
Quand elle aura sauvé l'État et la famille
De la duplicité ;
L'intérêt divergent conduit à l'infortune ,
L'univers est lié par une loi commune
De **SOLIDARITÉ**.

L'Éternel du malheur fit l'école suprême
Pour nous initier au céleste problème,
Mais non pas pour punir ;
Créés intelligents, libres dans notre voie ,
Du faux nous vient le mal, du vrai nous vient la joie
Et nous pouvons choisir.

La nature en tous lieux déroulant ses merveilles,
Les bruits mystérieux qui charment nos oreilles,
L'arôme, la couleur,
Les transports de l'esprit, les extases de l'âme,
L'ordre dans l'infini, tout avive la flamme
Qui nous guide au bonheur...

Nous nous sommes frappés avec nos propres armes,
Et depuis six mille ans dans la vallée aux larmes
Nous passons pour souffrir.
Allant du doute au mal, de l'infortune au crime,
On n'entend qu'un seul cri sortir de cet abîme :
Frères, il faut mourir!...

En ce temps-là le Nil contemplait sur ses rives
D'un peuple de captifs les filles fugitives,
Les époux consternés ;
Mais les mères debout, guerrières intrépides,
Disputaient aux bourreaux des cadavres livides,
Leurs enfants nouveaux-nés.

Ces débris de Jacob succombaient sous la haine,
Sous les iniquités de la malice humaine,
Fatalement punis :
Ils poussent vers le ciel un soupir d'espérance,
Le Seigneur se souvient de l'antique alliance
Qui les avait unis...

L'Éternel à son tour a désigné la France,
Pontife souverain, Mage de la science,
Race des Aarons!

Sauve des sept fléaux , sauve la race impie ,
Intronise en ce jour la céleste UTOPIE ,
Instruis les Pharaons !

Montre-leur ces vieillards succombant de détresse ,
Ces vierges au besoin disputant leur jeunesse ,
Ces travailleurs captifs ;
Montre-leur les élans de ces femmes sublimes ,
De la maternité , généreuses victimes ,
Et rends-les attentifs .

Les temps sont accomplis . — L'Immortel te commande,
REINE DES NATIONS , de préparer l'offrande
Qui dissipe la nuit .

MOISE se réveille , il se lève , il s'avance ,
Le volcan de la foi jette sa lave immense
Et la LIBERTÉ luit !

Pour les peuples élus qui domptent l'esclavage ,
Les chemins sont fleuris , la mer ouvre un passage ,
Et le désert produit ;
Des flancs d'un roc aride une eau vive s'élance ,
La manne du Seigneur entretient leur vaillance
Et le ciel les conduit .

Un murmure confus remplit d'abord l'espace ; — ...
Au banquet du bonheur chacun trouvant sa place ,
Nul être n'est maudit ;
Les lions transformés quittent l'instinct sauvage ,
Le printemps éternel parfume le feuillage ,
Et la terre bondit...

Criminels égarés par d'infemales brigues ;
Au seuil de l'UNITÉ, frappez , enfants prodiges ,
 Vous êtes conviés ;
Du vin consolateur le sol n'est plus avare ,
Au foyer paternel le veau gras se prépare ,
 FRÈRES , COMMUNIEZ !

Le ciel n'a plus de voile et l'homme s'illumine ;
La justice , la paix , la vérité divine
 Reviennent parmi nous ;
Lucifer converti rentre à la cour céleste ;
Le mystère est vaincu , Dieu bon se manifeste ;
 Mortels , redressez-vous !!!

A LA FEMME FORTE

1841

Le siècle attend la femme forte ,
Mille échos murmurent ton nom :
Qu'une ardeur sainte te transporte ,
Brise la tête du démon.
Sa puissance touche à son terme ;
Que ton cœur féconde le germe
Du bonheur qui va refleurir ;
Et dans ces temps où tout s'écroule ,
Lève-toi, domine la foule :
Sauve un monde prêt à périr.

Mère, vois la mère éplorée,
Sœur, vois tes sœurs dans le besoin,
Femme, vois la femme égarée,
Crie au mal : « Ne va pas plus loin ! »
Prends les peuples sous tes auspices ;
Et pour conquérir les délices
De l'Éden où tout doit s'unir,
Il faut vouloir, il faut entendre,
Il faut AIMER, il faut comprendre,
Il faut marcher à l'avenir !

L'amour est l'ovaire céleste
Où s'élabore le bonheur ;
S'il périt, un vide funeste
D'un abîme entoure le cœur ;
Et les rayons de la science,
Et le sceptre de la puissance,
Rien ne peut plus le ranimer ;
Les cris, les concerts, le murmure,
Les mille voix de la nature,
Tout chante : VIVRE C'EST AIMER.

.
.

Rappelle-toi, dans l'autre monde,
Les élans des prédestinés :
Dans l'espace l'amour féconde
Les tourbillons passionnés.
Souviens-toi qu'AIMER c'est connaître ;
Aimer c'est embraser son être

D'une ineffable volupté ;
C'est sentir la sève divine ,
C'est déjà planter sa racine
Dans le sein de l'éternité.

Quand l'étincelle sympathique
Brillera dans tes doux regards ,
Le bonheur, torrent électrique ,
Débordera de toutes parts.
Tout est soumis à ta puissance ,
Le cercle de notre existence
Se marie aux mondes divers ,
Si ton âme enfin se rappelle
Le sens de l'énigme éternelle :
DIEU , LES HOMMES ET L'UNIVERS !!!

SI J'ÉTAIS REINE

1840

Ah ! si j'étais reine de France !
Glorieuse de mon destin ,
J'aurais reconquis le jardin
Où croît l'arbre de la science ;
Et Dieu , pour prix de nos labeurs ,
A l'homme courbé par l'orage ,
Eut départi sous cet ombrage
Son fruit mûri de nos sueurs.

Ah ! si j'étais reine de France !
Aux esclaves des préjugés ,
Dans un labyrinthe engagés ,
J'aurais retrem pé la constance ;
J'aurais indiqué le chemin ,
J'aurais été l'arc d'alliance ,
L'étoile de la providence
Et le flambeau du genre humain.

Ah ! si j'étais reine de France !
J'aurais consacré mon bonheur
A guérir la lèpre du cœur ,
Qui pervertit l'intelligence ;
J'aurais , de ma royale main ,
Versé , sublime et confiante ,
Sur cette douleur incessante
Le baume du Samaritain.

Ah ! si j'étais reine de France !
Avec ardeur j'aurais voulu
Être la mère de l'ÉLU
Qui doit clore la pénitence ;
Et , sur mon front pontifical ,
J'aurais voulu , dans cette vie ,
A l'auréole de Marie ,
Unir le sceptre Omniarchal.

Ah ! si j'étais reine de France !
Sur les pas de l'HOMME inspiré ,
J'aurais instamment désiré
De Dieu partager la puissance :

Colonne de la vérité
Et sainte rivale de Pierre ,
J'aurais voulu poser la pierre
Du temple de félicité.

Ah ! si j'étais reine de France !
Je voudrais , femme de Clovis ,
Ramener des cœurs endurcis
Vers une nouvelle espérance ,
Et sur le globe triomphant ,
De sa nouvelle destinée ,
Je voudrais , Ève couronnée ,
Écraser le front du serpent.

Ah ! si j'étais reine de France !
Mon nom , à jamais immortel ,
Aurait son temple , son autel ,
Ses hymnes de reconnaissance :
Sous le drapeau de l'UNITÉ ,
En tête du chœur séraphique,
J'aurais entonné le cantique ,
Qui doit grouper l'humanité.

LE SCEPTRE DE LA FOI

1840

Veux-tu sur le globe étonné
Planter ton sceptre fortuné ?

Hâte-toi , le tonnerre gronde...
Veux-tu voir les peuples , les rois ,
Heureux d'obéir à tes lois ?
Écoute cette voix profonde :
Sors de la tourbe ! lève-toi !
Sois le grand-prêtre de la loi :
L'UNITÉ va régir le monde.

Veux-tu , dans tes puissantes mains ,
Tenir le livre des destins ?
Hâte-toi , le tonnerre gronde...
Veux-tu qu'un amour éternel
Brûle l'encens sur ton autel ?
Écoute cette voix profonde :
Sors de la tourbe ! lève-toi !
Sois le grand-prêtre de la loi :
L'UNITÉ va régir le monde.

Veux-tu , sur les maux des humains ,
Répandre des baumes divins ?
Hâte-toi , le tonnerre gronde...
Veux-tu de trésors inouis
Comblers les mortels éblouis ?
Écoute cette voix profonde :
Sors de la tourbe ! lève-toi !
Sois le grand-prêtre de la loi :
L'UNITÉ va régir le monde.

Veux-tu de pudiques ardeurs
T'enivrer couronné de fleurs ?
Hâte-toi , le tonnerre gronde...

Veux-tu que ta postérité
Se perde dans l'éternité ?
Écoute cette voix profonde :
Sors de la tourbe ! lève-toi !
Sois le grand-prêtre de la loi !
L'UNITÉ va régir le monde.

Veux-tu voir grandir dans son cours
L'astre des auteurs de tes jours ?
Hâte-toi , le tonnerre gronde...
Veux-tu , pour tes frères chéris ,
Créer des sceptres incompris ?
Ecoute cette voix profonde :
Sors de la tourbe ! lève-toi !
Sois le grand-prêtre de la loi !
L'UNITÉ va régir le monde.

Veux-tu , moderne rédempteur ,
Arracher l'homme à la douleur ?
Hâte-toi , le tonnerre gronde...
Veux-tu , convive du saint-lieu ,
T'asseoir à la gauche de Dieu ?
Ecoute cette voix profonde :
Sors de la tourbe ! lève-toi !
Sois le grand-prêtre de la loi !
L'UNITÉ va régir le monde.

Veux-tu rallier nos concerts
Aux cantiques des univers ?
Hâte-toi , le tonnerre gronde...

Veux-tu, pontife audacieux ,
Marier la terre et les cieux ?
Ecoute cette voix profonde :
Sors de la tourbe ! lève-toi !
Sois le grand-prêtre de la loi !
L'UNITÉ VA RÉGIR LE MONDE.

UN PEU DE PAIN

1841

Comme l'or que l'on purifie
J'étais obscurci par l'erreur ,
Bientôt mon cœur se vivifie
Au creuset régénérateur.
De feux ma tête se couronne ,
Je luis , je brille , je rayonne.
Pour atteindre un si beau destin ,
Que me faut-il ? un peu de pain.

Comme l'arbuste solitaire ,
Je ployais au choc de l'autan ;
Bientôt , beau cèdre séculaire ,
Je règne sur le mont Liban :

Mes pieds dominant les nuages ,
Mon front dissipe les orages :
Pour atteindre un si beau destin ,
Que me faut-il ? un peu de pain.

Comme l'oiseau faible et timide ,
Je fuyais l'aire du vautour ;
Bientôt , aigle fort, intrépide,
Je m'élançai aux sources du jour ;
Ma valeur , ma persévérance
Dévoilent la sainte science :
Pour atteindre un si beau destin ,
Que me faut-il ? un peu de pain.

Comme le pâtre prophétique ,
J'inspire une noble pitié ;
Bientôt , j'entonne le cantique ,
Saül me prend en amitié ;
Et , pacificateur du monde ,
Un bonheur céleste m'inonde :
Pour atteindre un si beau destin ,
Que me faut-il ? un peu de pain.

Comme la race fugitive ,
Je succombais dans le désert ;
Bientôt du roc jaillit l'eau vive ,
Le sol de manne s'est couvert.
Heureux successeur de Moïse ,
Je touche la terre promise :
Pour atteindre un si beau destin ,
Que me faut-il ? un peu de pain.

Comme un satellite infidèle ,
Ma nuit s'écoulait sans réveil ,
Bientôt , Colomb voit Isabelle ,
Le nouveau monde son soleil ;
Isabelle de la SCIENCE ,
Soutiens , couronne ma constance.
Pour atteindre un si beau destin ,
Que me faut-il ? UN PEU DE PAIN !!

QUATRIÈME SÉRIE

—

VOILA LE CHEMIN !

1844

Marchons , hommes de cœur , mes frères ,
Et laissons aux âmes vulgaires
Désespérer du genre humain ;
La voix ardente du poète
Vous dit , vous chante , vous répète :
INSENSÉS , VOILA LE CHEMIN !

La foi le soutient et l'anime ;
Il veut vous tirer de l'abîme ;
Pour franchir de nouveaux degrés ,
A l'humanité chancelante
Il verse sa sève brûlante ,
Génératrice du progrès.

Guidé par l'étoile des mages ,
Ses regards percent les nuages
Dont se voile le Saint-Esprit ;
Élu du ciel , fils du Messie ,
Il dédaigne l'hypocrisie
Qui le hue et qui le poursuit.

Ils disent : « Maudissons les fêtes
Où nos pères , sur les prophètes ,
Portaient de sacrilèges bras. »
L'homme-Dieu vient-il à paraître ,
Ils le poursuivent comme traître ,
Ils le conduisent au trépas.

Plus tard on les voit de leur haine
Proscrire la race inhumaine
Qui condamna le Rédempteur :
Mensonge infâme , sous leur rage
Succombe le Christ de notre âge ,
Le prophète libérateur.

Quoi ! ces avortons de l'envie ,
Quoi ! cette écume de l'orgie ,
Quoi ! ces Titans d'iniquité ,
Quoi ! ces ignobles amalgames ,
D'exploits hideux , d'horribles trames ,
Serait-ce là l'humanité !

Et pour combler tant de misère
Dans le palais , dans la chaumière ,
Le serpent des collisions
Suscite un double fanatisme
Et prépare le cataclysme
Qui dévore les nations...

Allons, race républicaine,
Quand le préjugé qui t'enchaîne
Te nourrit d'un sale aliment ;
Puisant à la source bénie ,

Les apôtres de l'harmonie
T'offrent les suc's d'un pur froment (*).

Alerte, aveugles journalistes,
Demi-croyants, lâches simplistes,
Triomphateurs du lendemain !
Dieu le veut, ouvrons la barrière,
Osez, groupés sous sa bannière,
Combattre les fils de Caïn.

Un Géant nous trace la route :
Laissons dans l'ornière du doute
Les incurables de l'enfer.
Préparons la grande victoire,
L'Éternel nous commet sa gloire,
Il veut écraser Lucifer.

Marchons, Dieu lui-même nous guide ;
Voyez sur cette pyramide,
Sur ce phare de LIBERTÉ :
C'est le terme de la souffrance,
Le signe de la délivrance,
C'est l'étendard de l'UNITÉ.

Partout des pôles, des tropiques,
États, empires, républiques,
Saluez ce PALLADIUM.
Riches, pauvres, rois, prolétaires,
Dieu nous bénit, nous sommes frères,
Entonnons le grand TE DEUM.

(*) Voir la note B à la fin du volume.

Jour prévu par les prophéties ,
Jour préparé par les Messies !
Tes rayons éclairent le port ;
Et du ciel les saintes phalanges ,
Les séraphins et les archanges ,
T'ont salué de leurs transports.

Marchons , hommes de cœur , mes frères ,
Et laissons aux âmes vulgaires
Désespérer du genre humain.
La voix ardente du poète
Vous dit , vous chante , vous répète :
INSENSÉS , VOILA LE CHEMIN.

LES FAUX PROPHÈTES

1850

Peuple égaré , manœuvre versatile ,
Des intrigants qui faussent tes instincts ,
Ne vois-tu pas que leur œuvre stérile
Dans tous les temps empira tes destins ?
Quand leurs discours proclament des merveilles ,
Leur route oblique et leurs pas tortueux
Disent assez aux moins présomptueux
Que les frêlons comptent sur les abeilles.

Mais quand le ciel , de notre sort jaloux ,
Pour nous sauver nous consacre un génie ,

S'il meurt toujours abreuvé d'avanie ,
Infortunés , de quoi vous plaignez-vous ?

Dans ce désert où toute foi s'égare ,
Notre espérance avait fui sans retour ;
La charité vint rallumer le phare
Qui dévoila le céleste séjour.
Humanité , c'est l'instant favorable :
A tes efforts Dieu saura compatir :
Révèle-toi par un beau repentir ,
Sur ton passé fais amende honorable.
Mais quand le ciel , etc.

Qu'ont enfanté tant de luttés sanglantes ?
Chaque triomphe a vomé son écueil :
Aujourd'hui même , après tant de tourmentes ,
L'homme déchu voit la nature en deuil.
Toujours , partout le démon de la guerre
Sème la haine , engendre la terreur ;
Sur tous les points , débordant de fureur ,
Les éléments se disputent la terre !
Mais quand le ciel , etc.

Sur les débris , vous , conducteurs parjures ,
Vous appliquez votre infernal savoir
A mutiler de faibles créatures ,
Dans un impasse où tout est désespoir.
Là , des mortels usurpant la tutelle ,
Sourds aux arrêts de leur suprême auteur ,
Vous prédisiez , prophètes de malheur ,
Des orphelins l'infortune éternelle.
Mais quand le ciel , etc.

Rentre en toi-même , ose sonder l'abîme
Où t'ont plongé des conseillers pervers ;
Aborde enfin la route légitime ,
Guide du monde , espoir de l'univers !
Dieu prétend-il qu'étreint par la routine ,
Sombre gérant d'un sinistre chaos ,
Le souverain seconde les complots
De ses sujets qui trament sa ruine ?

Mais quand le ciel , etc.

Comparez , disciples éphémères
De novateurs au fragile trépié ,
Et montrez-nous sur les deux hémisphères
Un charlatan qu'on n'ait déifié !...
Justifiez le destin famélique
Des pionniers voués à l'avenir ,
Dont les labeurs avaient su parvenir
A défricher le sol scientifique.

Mais quand le ciel , etc.

Trop d'ineptie entraîne à la démence :
Siècle insolent contempteur de la LOI,
De tes excès subis la conséquence :
Que tes fureurs se retournent sur toi ;
Que par le mal ton âme aiguillonnée ,
Fatal jouet d'un monde subversif ,
Dans les élans d'un transport convulsif ,
Reniant Dieu , sape ta destinée !...

Mais quand le ciel , etc.

Et d'âge en âge , en vain l'expérience
Dévoilera tes iniques décrets ;

Marche enhardi dans ton impénitence ,
Titan sans frein , Saturne sans regrets !...
Et quand l'ÉLU , dans sa grâce féconde ,
Viendra fixer le règne du bonheur ,
Traite de fou , d'immoral , d'imposteur ,
Le divin code et le sauveur du monde !...

Mais quand le ciel , etc.

Dernier Messie , épuise ton calice ,
Plus grand que tous tu fus plus méconnu ;
Mais le vrai jour, le jour de la justice,
Ce jour tardif nous est enfin venu !
Quand son éclat a pénétré la foule ,
Quand sa splendeur saisit le genre humain ,
Cœurs égarés rentrez dans le chemin ,
Votre empirisme en cet instant s'écroule !...

Mais quand le ciel de notre sort jaloux ,
Pour nous sauver nous consacre un génie ,
S'il meurt toujours abreuvé d'avanie ,
Infortunés, de quoi vous plaignez-vous !

CRI DE DOULEUR

1841

Ah ! dans ce temps d'ignorance ,
De démence ,
S'il existe un tendre cœur ,

Qu'il regarde, qu'il pâlisse,
Qu'il frémissé,
Qu'il partage ma douleur !

Qu'il transmette ma mémoire,
Mon histoire,
Au siècle le plus profond ;
Au sein de chaque famille,
Que la fille,
Le soir, bénisse mon nom !

Un jour, nos belles montagnes,
Nos campagnes,
Le vallon où j'étais né,
Tout s'évanouit dans l'ombre ;
J'étais sombre,
L'homme était infortuné.

J'étais sombre, solitaire ;
La prière
Succède à tous mes plaisirs ;
Que de craintes, que de larmes,
Que d'alarmes,
Que de cris, que de soupirs !

Bientôt, apôtre intrépide,
Je me guide
Au flambeau de VÉRITÉ ;
Dans le borbier je m'allonge,
Je me plonge,
Pour sauver l'humanité !

Qui redira ma souffrance ,
 Ma vaillance ,
Dans ce combat de géant ;
Qui redira mes orages ,
 Mes outrages ,
Dans ce martyre incessant ?

Quand le monde me regarde ,
 Faible barde ,
J'entonne mon chant d'amour ;
Et quand son œil me domine ,
 Me fascine ,
Pour m'absorber sans retour ;

Dieu soutient ma confiance ;
 Je m'avance
Vers l'inférieure cité ,
La Babylone moderne ,
 La caverne ,
Le volcan d'iniquité.

Qu'ai-je vu dans cette fange ?
 Le mélange
De mille crimes divers ;
Dans ce gouffre de misère ,
 De colère ,
J'ai reconnu les enfers.

J'ai vu , criminel exemple !
 Un beau temple
Envahi par des voleurs ;

J'ai vu , patron de l'usure ,
 Saint Mercure ,
Présider à ces horreurs.

J'ai vu l'enfance adorée ,
 Entourée
D'or , de pourpre , de rubis ;
J'ai vu l'enfance contrainte
 Sous l'étreinte
Des haillons et du mépris.

J'ai vu languir la richesse
 Dans l'ivresse
D'un sacrilège sommeil ;
J'ai vu , sublime constance !
 L'indigence
Attendre en vain son réveil.

J'ai vu faible , sans haleine ,
 Sous la peine ,
Le vieillard prêt à périr ;
J'ai vu le jeune homme impie ,
 Dans l'orgie ,
Ecrasé de son loisir.

J'ai vu , couchés sur la glace ,
 Crier grâce ,
La mère et son nouveau-né ;
Point de cœur qui compatisse
 Au supplice
De ce groupe infortuné.

J'ai vu jouer la colombe
Sur la tombe
Couverte de mille fleurs ;
J'ai vu bientôt le vampire
Lui sourire
Pour l'accabler de malheurs.

J'ai vu la fatale empreinte ,
Vierge sainte !
Du serpent envenimé ;
J'ai vu le démon farouche ,
De sa bouche
Flétrir l'archange opprimé.

J'ai vu la jeune imprudente ,
Tendre amante ,
S'abandonner au méchant ;
Et j'ai vu dans la misère ,
Cette mère ,
Nourrir de pleurs son enfant.

J'ai vu cette ange déchue ,
Dans la rue ,
Prostituer ses appâts ;
J'ai vu sa gorge si pure
La pâture
De l'orgie et des frimats...

Dieu reçoit le sacrifice ,
Et l'hospice
Va finir tant de malheurs ;

Mais nul auprès du suaire
Solitaire
Ne viendra verser des pleurs !...

Peuple, enfin lève la tête ,
Vois la fête ,
Aurore de ton bonheur ;
Le Seigneur nous est propice ;
Sa justice
Nous devait un Rédempteur !

Il apparaît dans ce monde ,
Qu'il inonde
De paix , de gloire , d'amour ;
Quand la fourbe , la colère ,
La misère
Le dévorent à son tour .

Que son courage sublime
Nous ranime ;
Et , d'épines couronnés ,
Confondons par la constance
L'insolence
De nos bourreaux étonnés !

PLEURONS SUR LES MORTELS

1841

En vain par mille éclats, ta voix large et profonde,
Echo d'un vaste cœur secondant tes désirs,
Pour toucher les mortels sonne le glas du monde ;
En vain pour les sauver, j'exhale mes soupirs.
Un cauchemar vainqueur les presse, les fascine,
Jérémie épuisé par des cris éternels,
En vain mon doigt brûlant signale leur ruine ;
Prophètes méconnus, pleurons sur les mortels.

En vain ton désespoir proféra l'anathème,
En vain ta charité pressentit le pardon,
En vain du post-curseur j'annonçai le baptême ;
Des hordes de damnés s'unissent au démon :
Aux armes, aux combats, intrépides lévites,
Du veau d'or tout-puissant ruinons les autels,
Confondons des faux dieux les lâches satellites ;
Frappons, mais en frappant pleurons sur les mortels.

Pleurons sur les mortels ! la folie et la rage
Président aux efforts de ces infortunés :
Des scènes de l'enfer la terre est le mirage,
Au vertige éternel sont-ils abandonnés ?
Du bandeau de l'erreur les contours innombrables
Étouffent les instincts, étouffent la raison ;
Et quand la vérité luit sur ces misérables,
Ils brisent son flambeau pour dresser un brandon.

Mais l'apôtre paraît , courageux , sans audace ,
Animé sans courroux , imposant sans orgueil ;
Aux traits du fanatique il présente sa face ,
Et saint gladiateur se drape du linceul .
Dans un cirque inoui quand son courage excelle ,
Le salut des humains enflamme le martyr ,
Et de ses yeux mourants la sublime étincelle ,
Au cœur de ses bourreaux cherche le repentir .

Quand ces vils apostats au joug de la harpie ,
Ployés depuis longtemps par d'ignobles rhéteurs ,
Faméliques échos d'une *science* impie ,
D'un siècle décrépît se sont faits souteneurs :
Renvoyez à Satan ces doctrines fatales ;
Dissipez ces congrès de dupes , de fripons ,
Où du fer qui rougit aux forges infernales ,
Lui , poète sacré , burinera vos fronts .

Juge de vos forfaits , le voilà qui s'avance ,
Point de pitié pour vous , cupides oppresseurs !
OEil pour œil , dent pour dent , rayons le mot *éléquence* ,
Qui fut dans tous les temps effacé de vos cœurs .
Victime de vos lois , une foule indomptable
Vous suit sur ce prétoire où vous avez trôné .
Le puissant , à son tour , peut paraître coupable ,
Et le riche insolent peut être condamné ;

L'enfant , de mille enfants vient déposer les plaintes ,
Son regard est ardent , son corps est décharné ,
Et la fièvre et la faim , corrosives étreintes ,
Ont fait sa tête chauve et son sang ruiné ;

Il dit son abandon , ses jeûnes indicibles ,
Ses travaux éternels , l'ignoble châtement ,
Les exemples hideux , les attentats horribles ,
Et ce frêle martyr expire en ce moment.

La fille lui succède et déroule des drames ,
Palpitants de terreur , gonflés d'iniquité ;
Elle peint les complots des suborneurs infâmes ,
Exploitant sa misère et sa naïveté ;
Elle peint l'abandon qui la rendit victime ,
Le désordre fatal que la faim suscita ,
Le préjugé qui dresse un mur sur son abîme ,
Et sourit à l'impur qui l'y précipita.

L'homme dit : « Dépouillés de nos parts d'héritage ,
Le fisc toujours béant vint grandir nos revers ,
Nos enfants sont traînés aux plaines du carnage ,
Puis esclaves armés viennent river nos fers.
La misère est suspecte et sa plainte punie ;
De fantastiques lois , œuvres de nos tyrans ,
Condamnent nos erreurs avec ignominie
Et ferment les regards sur leurs crimes flagrants. »

La femme , le vieillard , dévoilent leur détresse ,
Fragiles passagers au bourbier social ;
Nul ne se détourna pour guider la faiblesse ,
Quand son esquif sombrait sur le gouffre fatal.
L'habitude a rendu chacun impitoyable ,
L'égoïsme des forts a congelé le cœur.
Mais le réveil subit d'un juge inexorable
Frappa ces insensés de honte et de stupeur.

Et l'enfer ébranlé vomit ce mot : vengeance !
Justice ! dit la terre , et chaque usurpateur
Doit subir à son tour l'abandon , l'indigence ,
La haine , le mépris , l'opprobre , la terreur !!!
Non , silence , écoutez ! dit la voix de l'oracle :
De vos iniquités le terme est accompli ;
Les cieux vous sont ouverts , et sur le tabernacle ,
Ingrats , levez les yeux , lisez ce mot : OUBLI !

LE JUGEMENT

1843

Un arôme éthéré s'empare de mon être :
Quel horizon splendide au loin vois-je apparaître ?
Dans un monde nouveau je me sens transporté ;
Salut ! reine des cieux , auguste VÉRITÉ !
D'épines et de fleurs tu couronnes ma tête ,
Il suffit : j'ai tout vu , je vais tout publier ,
Et dans un saint transport j'embouche la trompette
De l'ange qui préside au jugement dernier.

Augures ténébreux d'un faux libéralisme ,
Implacables fauteurs d'un nouveau fanatisme ,
Insensés ! pouvez-vous contempler sans rougir
Ces peuples affamés que vous faites rugir ?

Du combat qui grandit le péril me réclame :
Pour confondre à jamais vos codes dissolvants,
Un seul cri sortira des échos de mon âme !
Guerre, guerre aux rhéteurs, meurent les faux savants !

D'une loi subversive insidieux oracles !
Ma voix fera crouler cent mille tabernacles,
D'où sort l'arcane impur qui corrompt nos destins,
Où cent mille faux dieux exploitent les humains.
Quand mon œil eut plongé dans la science inique
Qui perdit nos parents, qui poursuit nos neveux,
Je baissai, consterné, mon front mélancolique,
Et des larmes de sang jaillirent de mes yeux...—

Terre... de tes enfants victime infortunée,
Du groupe sidéral lépreuse abandonnée,
Ton cœur fut assailli de terribles revers ;
Ton printemps recéla tous les maux des enfers :
Océan sablonneux, érésipèle immense,
Granites calcinés, douloureux ossements,
Volcaniques virus, dites-nous sa souffrance,
Lacs pestilentiels, dites-nous ses tourments !

Racontez ses douleurs, tempêtes dévorantes,
Tonnerres indomptés, montagnes chancelantes,
Nuages qui couvrez des orages sans fin,
Ecueil qui de l'abîme assouvissez la faim ;
Serpents, requins, vautours, tigres et crocodilles,
Compagnons du péché, pourvoyeurs de la mort,
Racontez, racontez ses étreintes fébriles,
Son sort désespéré qui devint notre sort.

L'homme hérite du fruit que l'homme fit éclore :
Il a renié Dieu : l'Eden se décolore ,
Le malheur fait surgir le doute originel ;
Le spectre de Caïn guide chaque mortel ;
Du chaos de l'esprit naît le chaos du monde !
Tant d'horreurs , qui saura jamais les retracer ?
Qui dira les forfaits de cette nuit immonde ,
Que six mille ans d'efforts ne pourront effacer.

Le *moi* fatal succède au nous humanitaire :
Le jardin du bonheur est un vaste ossuaire ,
Où règne le tyran sur un sol dénudé ,
Où l'homme exploite l'homme , esclave dégradé ;
A des dieux infernaux , là tout se prostitue ,
Le prêtre au fanatisme érige un monument ;
Le simplisme grandit , le mal se constitue ,
Et la duplicité naît du morcellement.

Alors de siècle en siècle un effroyable drame
Se déroule , grandit et vient briser dans l'âme
Le frein que la *raison* exhuma du *devoir* ,
Trop fragile lien d'un fragile savoir.
Mais l'homme en sa sagesse a mis sa confiance ,
Dans son funèbre orgueil , sans guide , sans moteur ,
Pour imposer un code issu de sa démence ,
Il veut le premier rang qu'il conteste au Seigneur.

Voyez le juste prix d'un orgueil déicide !
Des pièges du démon implacable séide ,
Reflet désordonné d'un règne subversif ,
Il tourne contre lui son génie inventif :

Tantôt du crocodile il revêt la nature ,
Tantôt requin vorace on le voit accourir ;
Là tigre , ici serpent à la perfide allure ,
Partout de chair humaine on l'a vu se nourrir.

Le règne des enfers n'est plus un vain mystère ,
Sous l'aspect de Moloch , sous les traits de Mégère ,
L'homme, archange déchu, sans mesure et sans frein,
Court d'un monde à rebours accomplir le destin :
Les éléments saisis d'un vertige funeste ,
Dans mille lieux divers font mille irruptions ,
Et le triple virus et la quadruple peste
Vont sans fin décimant les générations...

Savants , comparez , voici l'heure suprême :
Solons dévergondés , entendez l'anathème
Que les âges divers , en ces sombres moments ,
Fulminent au tableau de vos déportements.
Amants du faux progrès , époux d'une chimère ,
Quel bien nous ont produit vos palabres sans fin ?
Savant présomptueux ! qu'as-tu fait de ton frère ?
De l'homme qu'as-tu fait , insidieux Caïn ?

Eunuques libertins , prophètes sans haleine ?
Courtisans surannés d'une vieille syrène !
Au siècle décrépit allez faire la cour :
De votre orviétan parlez-nous tour-à-tour ;
Saturez l'ouvrier de creuse politique ,
Excitez le soldat à *cueillir le laurier* ,
Prônez au laboureur votre métaphysique ,
Effrontés charlatans , barbouilleurs de papier.

Quittez le rôle abject d'un talent mercenaire ,
Si vous aimez le peuple effacez la misère ;
Voyez toujours , partout ses malheurs vont croissant,
Reconnaissez l'erreur d'un savoir impuissant.
Oh ! songez au destin des plus vastes génies ,
A la mort de Socrate , aux douleurs de Colomb ,
A JÉSUS , à FOURIER , jetés aux gémonies ,
Aux maux de Galilée , aux mépris de Fulton !!

Alerte explorateurs , le nombre , la série
Ont enfin révélé la sainte THÉORIE ;
Ce que l'homme perdit, il le peut conquérir ;
Quand l'esprit est blessé le cœur doit le guérir.
Solidaires enfants de la mère commune ,
A sa vie, à sa mort notre sort est uni ,
Nos biens font son bonheur, ses maux notre infortune,
C'est l'éternel décret qui régit l'infini...

Le globe triomphant va sortir de sa fange ,
Et ses fils radieux tous groupés par phalange ,
Aux voix de la nature unissant leurs accords ,
Dans un vaste concert béniront nos efforts.
Levons-nous ! proclamons les phases fortunées ?
Allons, ceignons nos reins : Dieu nous voit, nous entend :
Dieux forts , à notre tour , guidons nos destinées ,
La terre est palpitante et l'univers attend.

ANATHÈME

1841

Quand je vois l'Éternel abdiquant son pouvoir,
Confier aux humains le soin de sa mémoire,
Au conseil du destin j'ai le droit de m'asseoir...
J'ouvre un feuillet sanglant et je lis notre histoire.

Quand je vois ce cloaque où tout va s'engloutir ;
Alors pour foudroyer une insolence extrême,
Le doigt sur le passé, mais l'œil sur l'avenir,
Je monte sur les toits et je crie : anathème !

Et je vois le pontife aveuglé par l'orgueil,
Se plongeant au borborygme des faiblesses mondaines ;
De la barque d'un Dieu fabriquer un cercueil,
Se liguer aux tyrans qui forgèrent nos chaînes...

Quand je vois ce cloaque où tout va s'engloutir ;
Alors pour foudroyer une insolence extrême,
Le doigt sur le passé, mais l'œil sur l'avenir,
Je monte sur les toits et je crie : anathème !

Et je vois le monarque entouré de vautours,
Déchirant sans pitié la carcasse publique,
Aveugles, insensés, audacieux et sourds,
Cherchant d'un vieux chiffon à faire une relique...

Quand je vois ce cloaque où tout va s'engloutir ;
Alors pour foudroyer une insolence extrême ,
Le doigt sur le passé, mais l'œil sur l'avenir,
Je monte sur les toits et je crie : anathème !

Et je vois ces hâbleurs qui se font nos élus ,
Joindre par le concours d'invalides compères ,
A Pelion , Ossa, Poliphème à Cacus ,
Unir tous les affronts à toutes les misères...

Quand je vois ce cloaque où tout va s'engloutir ;
Alors pour foudroyer une insolence extrême ,
Le doigt sur le passé, mais l'œil sur l'avenir,
Je monte sur les toits et je crie : anathème !

Et je vois les honneurs entourer le guerrier,
Hydre que Lucifer vomit dans sa colère :
Qui du meurtre de l'homme a pu faire un métier,
Qui tourne sur les siens sa fureur sanguinaire...

Quand je vois ce cloaque où tout va s'engloutir ;
Alors pour foudroyer une insolence extrême ,
Le doigt sur le passé, mais l'œil sur l'avenir,
Je monte sur les toits et je crie . anathème !

Et je vois le marchand , sublime d'impudeur,
Stupide desservant du temple de Mercure ,
La victime ou bourreau , plus loin sot ou voleur,
Pervertir les instincts , professer l'imposture...

Quand je vois ce cloaque où tout va s'engloutir ;
Alors pour foudroyer une insolence extrême ,



Le doigt sur le passé, mais l'œil sur l'avenir,
Je monte sur les toits et je crie : anathème !

Et je vois l'ouvrier abimé de travaux,
Faible, pâle, hideux, couvert d'une guenille,
Sans gloire, sans argent, sans plaisir, sans repos,
Ne pouvant assouvir la faim de sa famille...

Quand je vois ce cloaque où tout va s'engloutir ;
Alors, pour foudroyer une insolence extrême,
Le doigt sur le passé, mais l'œil sur l'avenir,
Je monte sur les toits et je crie : anathème !

Et je vois l'ogre impur, la prostitution,
Minautore affamé, levant quintuple dime,
Abreuver de mépris et nourrir de poison
Pélicides Des péblicides lois la fatale victime...

Quand je vois ce cloaque où tout va s'engloutir ;
Alors, pour foudroyer une insolence extrême,
Le doigt sur le passé, mais l'œil sur l'avenir,
Je monte sur les toits et je crie : anathème !

Et je vois un fantôme aux regards abrutis,
Aux bras ensanglantés, à la gueule béante :
Je vois le préjugé traînant tous les partis,
Plonger dans les excès une tourbe ignorante...

Quand je vois ce cloaque où tout va s'engloutir ;
Alors, pour foudroyer une insolence extrême,
Le doigt sur le passé, mais l'œil sur l'avenir,
Je monte sur les toits et je crie : anathème !

Et je vois ce chaos où l'homme s'est plongé
Défendu par l'erreur, le doute, l'arbitraire ;
Dans ce monde de fous je deviens enragé ,
Le juste en cet enfer est le bouc émissaire...

Quand je vois ce cloaque où tout va s'engloutir ;
Alors, pour foudroyer une insolence extrême,
Le doigt sur le passé, mais l'œil sur l'avenir,
Je monte sur les toits et je crie : anathème !

Et je vois tant d'audace exciter tant d'horreurs,
Et tant d'impunités produire tant de crimes ,
Qu'enflammé de courroux, mais inondé de pleurs,
Avec mille débris je comble mille abîmes...

Quand je vois ce cloaque où tout va s'engloutir ;
Alors, pour foudroyer une insolence extrême,
Le doigt sur le passé, mais l'œil sur l'avenir,
Je monte sur les toits et je crie : anathème !

Et je vois le triomphe où j'attendais la mort,
Des bâtards de Caïn méprisant la morsure (*),
Je lis en traits de feu, dans le livre du sort :
DIEU C'EST LA VÉRITÉ, SATAN C'EST L'IMPOSTURE !!

Quand je vois ce cloaque où tout va s'engloutir ;
Alors, pour foudroyer une insolence extrême,
Le doigt sur le passé, mais l'œil sur l'avenir,
Je monte sur les toits et je crie : ANATHÈME !

(*) Voir la note C à la fin du volume.

RÉVEILLONS · NOUS

1841

1
La foudre gronde et l'orage s'apprête ,
De nouveaux flots vont rougir l'Océan ;
L'éclair lointain prélude à la tempête ,
Et le point noir annonce l'ouragan.

La voix tonnante
Nous dit , nous chante :
Réveillez-vous !
Peuples réveillez-vous !
La voix profonde ,
Répète et gronde
Réveillons-nous !
Peuples réveillons-nous !

2
Mille ans et plus , de discordes funèbres ,
Ont agité notre sanglant berceau ,
Mille ans et plus ont régné les ténèbres ;
Mais la lumière a brûlé le boisseau !

La voix , etc.

Régénérons une race maudite ,
Le sort du monde attend tout d'une main ;
Dieu me soutient , la foi me sollicite ,
Seul contre tous je lève un front d'airain.

La voix , etc.

A chaque affront grandira mon courage ;
Toujours combattre est le sort du martyr ;
Aux bords du gouffre , au plus fort de l'orage ,
L'on m'entendra crier : vaincre ou mourir !

La voix , etc.

Suivez mes pas , secondez mon audace ,
Et vous verrez un siècle mutiné
Courber son front , humilier sa face ,
Sous l'œil puissant qui l'aura fasciné.

La voix , etc.

Pour défricher le sol de la démence ,
Trainant partout le poids d'un joug de fer ,
Je sèmerai des germes d'espérance ,
Le paradis remplacera l'enfer.

La voix , etc.

Soldats du Christ , faits de bronze et de flamme ,
Dans vos sentiers heureux de m'engager ,
Que vos transports surexcitent mon âme :
Apprenez-moi comme on rit du danger.

La voix , etc.

En peu de jours de cette pyramide
Que vous dressiez au bonheur éternel ,
La foi qui prend la SCIENCE pour guide
Peut élever la flèche jusqu'au ciel.

La voix , etc.

Et Dieu par nous accomplit ses oracles,
La VÉRITÉ va nous faire vainqueurs ;
Le jour se lève où de nouveaux miracles
Terrasseront de vils blasphémateurs.

La voix , etc.

C'en est donc fait : pharisien moderne ,
Vois s'écrouler tes tréteaux vermoulus ;
Le soleil luit : la JUSTICE gouverne :
« Tous appelés , nous serons tous élus. »

La voix , etc.

L'homme épuisé de faim et de contrainte ,
Dans un abîme allait chercher un but :
Il était temps que la colombe sainte
Vous apportât la branche de salut !!

La voix , etc.

Réveillez-vous ! guides sûrs et fidèles ;
Joyeux enfants , gracieux chérubins :
Suivez l'instinct et déployez les ailes ;
Volez aux cieux , montrez-nous les chemins.

La voix , etc.

Réveillez-vous , ô jeunesse asservie
A des excès sans frein et sans pudeur !
Vous tarissez les sources de la vie ,
Vous empestez la coupe du bonheur.

La voix , etc.

Réveillez-vous ! sylphides vagabondes ,
Anges déchus , filles aux sept douleurs ;
Fuyez , fuyez des étreintes immondes !
Un repentir efface mille erreurs.

La voix , etc.

Réveillez-vous , femmes ! la violence
Vous courbe au joug de ses antiques lois ;
Un bruit lointain murmure délivrance !
Réveillez-vous et partagez nos droits !

La voix , etc.

Réveillez-vous ! travailleurs intrépides !
L'isolement, le besoin vous flétrit ;
Venez régner à nos banquets splendides ,
Venez briller aux tournois de l'esprit.

La voix , etc.

Réveillez-vous , marchands ! la concurrence
Pousse à la fraude et dessèche le cœur.
Dans un milieu sans foi , sans espérance ,
Que devenir ?.. ou victime ou voleur !

La voix , etc.

Réveillez-vous ! prêtres de l'harmonie ,
Espoir du monde , artistes assoupis :
Réveillez-vous aux accents du Génie ,
Que vos transports se joignent à mes cris.

La voix , etc.

Réveillez-vous ! juges : le jour s'apprête
Où tous heureux , nul ne sera maudit ;
Le Sauveur crie et l'apôtre répète :
Tendez la main au frère qui faiblit.

La voix , etc.

Réveillez-vous ! guerriers aux mœurs sanglantes,
Au cœur de pierre , au farouche maintien :
Qu'un but nouveau guide vos mains vaillantes ;
De l'opprimé , devenez le soutien.

La voix , etc.

Reveillez-vous ! philosophes stupides ,
Qui croupissez dans l'enfance et l'erreur :
Doit-on choisir des aveugles pour guides ?
Est-ce à des sourds à diriger le chœur ?

La voix , etc.

Réveillez-vous ! législateurs funèbres ;
Brisez le glaive , arrachez le bandeau :
Toutes vos lois sont filles des ténèbres ,
Tous vos décrets consacrent le bourreau.

La voix , etc.

Réveillez-vous ! lévites sacrilèges ,
Ivres d'encens , dans la pourpre endormis ,
Le Saint-Esprit a dévoilé vos pièges ,
Il va saper des sépulcres blanchis.

La voix , etc.

Réveillez-vous ! rois qui de la contrainte
Vous êtes fait un suprême devoir ;
Dans les enfers on règne par la crainte ;
Au paradis l'AMOUR est le pouvoir.

La voix , etc.

Réveillez-vous ! hommes que l'imposture
A renversés , sans vous avoir vaincus ;
Ralliez-vous au cri de la nature :
Vous marcherez, — vous ne ramperez plus.

La voix , etc.

Réveillez-vous ! secouez tant d'entraves ,
Assez longtemps opprimés par la faim ,
Par les haillons , suaire des esclaves ,
Ressuscitez pour un meilleur destin !

La voix , etc.

Réveillez-vous ! l'archange vous rappelle ;
L'Éden plus frais vous rouvre sa splendeur ;
Si Dieu pardonne à son enfant rebelle ,
Qui peut encor s'opposer au bonheur ?...

La voix , etc.

Réveillez-vous ! enfants de la licence ;
Edifiez la foi du genre humain ,
Et vos efforts , nouvelle providence ,
Seront bénis dans des siècles sans fin.

La voix , etc.

Réveillez-vous ! entendez la trompette !
Arrachez-nous à l'éternel chaos ?
Réveillez-vous ! les clameurs du prophète ,
Sept fois du monde ont frappé les échos.

La voix , etc.

A votre aspect tout s'émeut , tout s'agite ;
L'humanité balbutie un grand nom ;
Satan s'enfuit et FOURIER ressuscite :
L'ange de paix triomphe du démon.

La voix , etc.

Qu'un seul drapeau conduise nos phalanges !
Qu'un seul désir dirige nos efforts !
Qu'un seul concert confonde nos louanges !
Qu'un seul amour domine nos transports !!!

La voix tonnante

Nous dit, nous chante :

Réveillez-vous !

Peuples, réveillez-vous !

La voix profonde

Répète et gronde :

Réveillons-nous !

Peuples , réveillons-nous !!!

AU SOUTIEN DE L'APOSTOLAT

1846

Malheur ! en ce siècle indomptable ,
Dans ses excès contagieux ,
Malheur à l'homme charitable ,
Au bienfaiteur audacieux !
Oh ! malheur à qui dont le zèle
Pour le genre humain se révèle !!
S'élançait-il rempli d'ardeur ?...
Un juge aveugle , un prêtre louche ,
Une populace farouche ,
Le poursuivent avec fureur .

Assiégez-moi de mille alarmes ;
Flétrissez-moi de vos mépris ;
Riez à l'aspect de mes larmes ,
De vos clameurs couvrez mes cris .
Opprimez sous votre colère ,
Dans son abandon , sa misère ,
Un prophétique aventurier ;
Poursuivez d'un instinct sauvage
Le seul apôtre de votre âge ,
L'humble disciple de FOURIER .

Honte , anathème à l'être lâche
Qu'intimide un obstacle vain !...

Si Dieu met une immense tâche
Dans une trop débile main,
La foi transporte les montagnes !!...
Et quand nos frères, nos compagnes
Succombent dans le désespoir,
Marchons toujours, quoi qu'il arrive...
Que l'UNITÉISME ravive,
L'ATTRACTION et le DEVOIR.

Allez, il est beau dans l'arène,
Seul contre tous, de se lever;
Il est doux de braver la haine
Des insensés qu'on va sauver!
Emule des géants bibliques,
Les conquérants apostoliques
De lieuteurs avaient-ils besoin?...
Et que sont à la foi profonde
L'outrage, les mépris d'un monde,
Quand elle a le ciel pour témoin!

Et Dieu me voit et je m'élançe
Au but que le CHRIST a promis;
Ici je manœuvre en silence,
Plus loin au front des ennemis:
Humble ou fougueux, fier ou flexible,
Tantôt naïf, tantôt terrible,
Pénétrant les sages, les fous,
Dans ses desseins inébranlable,
Pour le salut de son semblable,
L'apôtre se fait TOUT A TOUS.

Mais, hélas ! tout a sa limite ,
Seul l'Éternel est infini ;
Mon courage se débilite
Sans que le globe soit béni !...
Oh ! Seigneur ! qu'une main chrétienne
Encor un seul jour me soutienne ,
Et notre siècle pourra voir
Ce que peut sur sa destinée
Une croyance dominée
Par L'AMOUR et par le SAVOIR !!...

.
.

L'homme errant , l'émule de PIERRE ,
Heurte un être mystérieux :
Serait-ce un enfant de la terre ?
Nous est-il envoyé des cieux ?
Qui le sait ?... nature puissante ,
Il émeut , terrifie , enchante
Les sexes , les âges divers...
Au premier cri de la voix sainte ,
Du martyr il entend la plainte ,
Il l'arrache au bras du pervers !!

Frère , salut ! salut, poète !
Salut, esprit religieux !
Largement tu combles la dette
De contemporains oublieux !...
Mais des enfants , mais une femme ,
Toujours , partout du fond de l'âme ,

Te béniront avec ferveur ;
Et l'Éternel qui les écoute
Exhaussera durant ta route
Leurs vœux ardents pour leur sauveur !!

Bientôt l'humanité prospère
Célébrera ton dévouement,
Et ton nom dans le PHALANSTÈRE,
Consacré par un monument,
Aux humains servira d'exemple :
Aux jours solennels dans le temple,
Les interprètes de la loi,
Les patriarches, la jeunesse,
Tous rediront avec ivresse :
IL FUT LE SOUTIEN DE LA FOI !!!

LE DERNIER VŒU

Septembre 1848

Au soir d'une sombre existence,
L'apôtre, toujours confiant,
Aux mirages de l'espérance
S'abandonnait en souriant ;
Son âme superbe et candide,
Sous l'obstacle semblait grandir,
Quand la réalité livide
Se dresse et le fait tressaillir.

Debout sur les débris d'un monde ,
Où le mal règne en souverain ,
Il voit la gangrène profonde
Qui dévaste le genre humain ;
Il voit et l'opulence altière ,
La fourbe , l'incrédulité ,
Et l'ignorance , et la misère ,
Adorant la fatalité.

Le cœur saignant , mais la voix forte ,
Le front haut , les yeux courroucés ,
L'apôtre que la foi transporte
Veut éclairer ces insensés ;
Mais en vain , en vain Dieu l'inspire ,
En vain fort de sa charité ,
En vain il va jusqu'au martyr
Témoigner pour la VÉRITÉ.

Seul , toujours seul , — lutte sublime !
Il soutient un choc inouï ,
Il chancelle , il voit dans l'abîme
Tomber son rêve évanoui...
Pour prix d'une sainte entreprise ,
Oh ! fais-lui , Seigneur tout-puissant ,
Fais-lui de la terre promise
Contempler le seuil ravissant.

SIXIÈME SÉRIE (*)

PRIÈRE DU MATIN

1843

Le globe a tressailli, l'orient se colore,
Enfants, éveillons-nous et prions l'Éternel !
Devançons par nos chants la vigilante aurore,
Le temple est l'univers, mais la terre est l'autel.

Les étoiles font la ronde,
L'humanité fait le chœur ;
Le Seigneur conduit le monde
Par le travail au bonheur.

Chantons, bénissons Dieu, phalange magnanime !
Le phare universel vient nous initier :
Sa flamme nous conduit, sa chaleur nous anime ;
O soleil ! ta splendeur sait tout vivifier !!

Les étoiles font la ronde,
L'humanité fait le chœur ;
Le Seigneur conduit le monde
Par le travail au bonheur.

(*) Nous croyons devoir suspendre, pendant quelque temps encore, la publication des Chants qui composent la *cinquième série*.

Le travail nous attend , le plaisir va renaître ,
L'obstacle enfantera des prodiges nouveaux :
La milice de Dieu , la horde va paraître ,
Et déjà la vestale a béni les drapeaux.

Les étoiles font la ronde ,
L'humanité fait le chœur ;
Le Seigneur conduit le monde
Par le travail au bonheur.

L'ASTRE DU PROGRÈS

1845

De l'ordonnateur souverain ,
Voyez , le temple s'illumine :
L'impiété craint sa ruine
Et le doute a compris sa fin.

De cultes funèbres ,
Trop longtemps célèbres ,
Contemplez le fruit :
Fauteurs des ténèbres ,
Rentrez dans la nuit :
Une étoile immense ,
Phare de science ,
D'Orient s'élançe ,
Et le bonheur luit !

C'est l'astre des traditions,
Enfant du temps et du mystère,
Qui s'élançe du sanctuaire
Pour éclairer les nations.

De cultes funèbres,
Trop longtemps célèbres,
Contemplez le fruit :
Fauteurs des ténèbres,
Rentrez dans la nuit :
Une étoile immense,
Phare de science,
D'Orient s'élançe,
Et le bonheur luit !

Fils aînés de la liberté,
Champions de l'ère nouvelle,
La voix du progrès nous appelle :
Dressons l'autel de l'UNITÉ !

De cultes funèbres,
Trop longtemps célèbres,
Contemplez le fruit :
Fauteurs des ténèbres,
Rentrez dans la nuit :
Une étoile immense,
Phare de science,
D'Orient s'élançe,
Et le bonheur luit !

L'HARMONIEN

Octobre 1850

Peuple, recueille-toi dans un profond silence ;
Mes regards inspirés pénètrent l'avenir ,
Et je vais proclamer , au nom de la SCIENCE ,
Le prodige inouï qui va nous affranchir.

Dieu veut que du pervers la puissance finisse ;
Dieu veut que l'harmonie en ces temps s'accomplisse ;
Dieu veut que nos efforts n'engendrent que le bien ;
Dieu veut que le travail de bonheur nous inonde ;
Dieu veut que l'UNITÉ transfigure le monde...
Je veux ce que Dieu veut : je suis harmonien !

Dieu le veut ! nous criaient des prêtres mercenaires ,
Pour consommer le cours de leur iniquité ;
Dieu le veut malgré vous , et ce cri de nos pères
Sera pour nous le cri de la fraternité.

Dieu veut , etc.

MOISE prépara la loi des destinées ,
JÉSUS voua sa vie à ce but solennel ;
Mais quand tout s'écroulait après six mille années ,
FOURIER promulgue enfin le code universel.

Dieu veut , etc.

Rentrez dans le chaos , ministres des ténèbres ;
Fuyez du nouveau jour les splendides lueurs :

Plus de joug infamant , plus de lutttes funèbres ;
Le soleil des esprits vient embraser les ccurs.

Dieu veut , etc.

Recouvrons ce passé d'un oubli magnanime ;
Le ciel va consacrer le peuple SOUVERAIN ,
Et sur le globe entier qu'un concert unanime
Annonce à l'univers l'ère du genre humain.

Dieu veut que du pervers la puissance finisse ;
Dieu veut que l'harmonie en ces temps s'accomplisse ;
Dieu veut que nos essorts n'engendrent que le bien ;
Dieu veut que le travail de bonheur nous inonde ;
Dieu veut que l'UNITÉ transfigure le monde...
Je veux ce que Dieu veut : je suis harmonien !

LES MATELOTS DE L'AVENIR

Avril 1851

Sur une mer fétide et courroucée,
La race humaine errait sans gouvernail ,
Quand le démon lui souffla la pensée
D'abandonner un stérile travail.

Matelots , du courage :
Vous touchez à la plage
Où le bonheur attend
L'équipage constant.

Sans avirons , sans ancres , sans voilures ,
De la boussole ignorant les secrets ,
Et sous la main de pilotes parjures ,
Des flots toujours serons-nous les jouets ?
Matelots , etc.

A l'horizon nul phare tutélaire
N'a signalé le port de l'avenir ;
Au firmament point d'étoile polaire !
Dieu , montre-nous une route à tenir !...
Matelots , etc.

Bravez l'écueil , dominez la tempête ,
Et grandissant avec l'adversité ,
Marchez encor , poursuivez la conquête
Du but suprême où tend l'humanité.
Matelots , etc.

Qu'à chaque pas votre espoir se ravive ;
Bientôt luiront les beaux jours présagés ;
Un frais arôme a révélé la rive
Qui tend son sein aux pauvres naufragés.
Matelots , etc.

Terre... s'écrie une voix surhumaine ,
Que mille échos se redisent en chœur ;
Et l'homme enfin aborde le domaine
Qui lui coûta SIX MILLE ANS DE LABEURS.

Matelots , du courage :
Vous touchez à la plage
Où le bonheur attend
L'équipage constant.

HYMNE AUX TRAVAILLEURS

1848

Peuples, peuples, prêtez l'oreille,
La grande voix a retenti :
Enfin la France se réveille,
L'esclavage est anéanti !

Proclamer l'harmonie,
C'est l'œuvre de nos temps, le devoir du génie.

Sombres jours de la barbarie,
Disparaissez, jours odieux,
Il n'est qu'une seule patrie
Sous la loi qui régit les cieux.

Proclamer l'harmonie,
C'est l'œuvre de nos temps, le devoir du génie.

Quel transport anime le zèle
De tous ces bataillons poudreux ?
La vierge pudique se mêle
Dans les rangs de ces nouveaux preux :

Proclamer l'harmonie,
C'est l'œuvre de nos temps, le devoir du génie.

Du travail, le signe harmonique,
Brille au loin sur tous les drapeaux.

Salut ! phalange pacifique !
Salut ! famille de héros !!
Proclamer l'harmonie ,
C'est l'œuvre de nos temps , le devoir du génie.

Allez et rabaissez l'audace
Des fières filles des Titans :
Des déserts effacez la terre ,
Enchaînez le cours des torrents.
Proclamer l'harmonie ,
C'est l'œuvre de nos temps , le devoir du génie.

Les fleuves indomptés fléchissent
Sous votre joug , grands paladins ;
Dieu sourit , les cieux applaudissent ,
L'homme gouverne ses destins.
Proclamer l'harmonie ,
C'est l'œuvre de nos temps , le devoir du génie.

Jeux sanglants , fureurs politiques ,
Assez de pleurs et de débris !
Surgissez , palais magnifiques ,
Pour les peuples endoloris !!
Proclamer l'harmonie ,
C'est l'œuvre de nos temps , le DEVOIR DU GÉNIE.

LE DÉPART DES TRAVAILLEURS

1844

La Gaule, la sainte patrie,
Berceau de la fraternité,
Peut-elle, sans être attendrie,
Voir les maux de l'humanité?
Travailleurs, à notre vaillance,
La terre a commis ses destins;
Une Ère nouvelle s'avance,
En avant, nouveaux paladins.

Les pôles, les tropiques,
Entendront nos cantiques;
Conquérants pacifiques,
Levons-nous!

Infécondes compagnes,
Forêts, plaines, montagnes,
Voici l'époux!

Le souffle de la Providence
Gonfle la voile des esquifs.
Pleins de foi, brûlants d'espérance,
Relevons-nous, pauvres captifs!
La France, à l'aspect de nos larmes,
Donne le magique signal;
Peuples, dissipez vos alarmes:
La main de Dieu tient le fanal.

Les pôles, etc.

La phalange des prolétaires
Devait l'exemple des vertus :
Au cri douloureux de nos frères ,
Nos vastes cœurs se sont émus.
Armés du levier d'Archimède ,
Soldats de Dieu , serrons nos rangs !
Aux grands maux un plus grand remède :
Le monde appartient aux vaillants.
Les pôles , etc.

Étendons jusqu'aux antipodes
L'étreinte de nos bras nerveux ,
A l'incohérence des codes ,
Substituons la loi des cieux.
Fécondons l'arbre de science ;
Que le fruit succède à la fleur ,
Partout répandons sa semence ;
Qu'en tous lieux germe le bonheur.
Les pôles , etc.

Le cri qui frappe nos entrailles
Ravive un sublime transport ,
Déjà les champs des funérailles
Se recouvrent de moissons d'or.
La grande âme de la nature
Sourit à ses libérateurs ;
La voix de l'Esprit saint murmure :
Paix au monde , gloire aux vainqueurs !!!
Les pôles , les tropiques ,
Entendront nos cantiques ;

Conquérants pacifiques,
Levons-nous !
Infécondes compagnes ,
Forêts , plaines , montagnes ,
Voici l'époux !

LA MARSEILLAISE DES TRAVAILLEURS

1844

L'ombre s'enfuit , le jour commence ,
Fils de la terre , éveillons-nous ;
Enfin , la vérité s'avance ;
Le soleil va luire pour tous.
Dissipant une nuit profonde ,
A ses feux naît la liberté ;
Le globe atteint sa puberté :
Place au peuple qui le féconde !
A l'œuvre, travailleurs , géants religieux ;
Allons , parons la terre et conquérons les cieux !

Parqués en villes , en provinces ,
En royaumes , en continents ,
Nous étions le bétail des princes :
De Dieu nous serons les enfants ;
Et le bonheur, ce but suprême ,

Réchauffera l'humanité ,
Quand la loi de fraternité
Aura dissipé l'anathème.
A l'œuvre, travailleurs , géants religieux ;
Allons , parons la terre et conquérons les cieux !

Vous tous, femme, enfant, prolétaire ,
Morts à l'espérance , au bonheur ,
Levez-vous , jetez le suaire :
Voici venir le Rédempteur...
La liberté vous est acquise :
Innocence , force , beauté ,
Sainte , divine trinité ,
Abordez la terre promise !
A l'œuvre, travailleurs , géants religieux ;
Allons , parons la terre et conquérons les cieux !

Si pour nous plonger dans l'abîme ,
Le démon vint nous enseigner
Cette épouvantable maxime ,
Qu'il faut diviser pour régner ;
Le soleil des intelligences
Nous montre enfin dans l'UNITÉ
Le grand but , la félicité ,
Seul prix digne de la science.
A l'œuvre, travailleurs , géants religieux ;
Allons , parons la terre et conquérons les cieux !

A l'œuvre ! allons dans les campagnes
Réparer le mal des Titans :

Ils amoncelaient les montagnes ,
Courons éteindre les volcans !
Sous nos efforts que tout prospère ,
Dirigeons la force du vent ,
Guidons le fleuve indépendant
Dans le désert qu'il désaltère.
A l'œuvre, travailleurs , géants religieux ;
Allons , parons la terre et conquérons les cieus !

Tout s'accroît , tout se régénère ;
Peuplons les pôles envahis ,
Et de l'un à l'autre émisphère
Ressuscitons le paradis !
Enfin la nature est conquise ,
Et les miracles sont un jeu
Pour les cœurs embrasés du feu
Que la religion attise.
A l'œuvre, travailleurs , géants religieux ;
Allons, parons la terre et conquérons les cieus !

Volons du facile au sublime ,
Prenons la bêche ou les pinceaux ,
Manions la harpe ou la lime :
Le plaisir vaincra le repos.
Sage décret , loi mémorable !
Le Tout-Puissant bénit les lieux
Où la science rend pieux ,
Où le travail rend honorable.
A l'œuvre, travailleurs , géants religieux ;
Allons , parons la terre et conquérons les cieus !

Qu'aux élans d'un sacré délire ,
Surgissent du sein corrupteur
Les soldats du céleste empire ,
Le GÉNIE ÉDIFICATEUR !
Et dans mille palais splendides ,
Temples consacrés aux travaux ,
Les enfants auront leurs berceaux ,
Les infirmes leurs invalides !

A l'œuvre , travailleurs , géants religieux ;
Allons , parons la terre et conquérons les cieux !

La grande voix qui nous convie
Réveille de puissants échos ?
L'espérance trouve la vie ,
La charité trouve un HÉROS ;
Les éléments trouvent leur maître ,
Les troupeaux trouvent leurs pasteurs ,
La foi , la foi trouve les cœurs ,
Et l'humanité va paraître!!!

A l'œuvre , travailleurs , géants religieux ;
Allons , parons la terre et conquérons les cieux !

LA VOIX DU DÉSERT

Le Prophète

1840

↑
Quel éclair éblouit mon âme ,
Où vont me guider mes transports ?
Je veux au ciel cueillir la flamme ,
Qui doit ressusciter des morts.
Je veux de spectres impassibles ,
Par mes accords faire des saints ;
Et voir dans ces cœurs inflexibles
Des enfants de Dieu , des humains.

La voix du désert
Remplit les campagnes ;
L'écho des montagnes
Grandit le concert ;
Les villes répondent
Au sublime appel ,
Et les hommes fondent
Le règne du ciel.

Je le veux , l'obstacle s'éroule :
Le Seigneur soutient mon effort.
Perdu naguère dans la foule ,
Géant , je domine le sort.
Je parle , tous les cœurs palpitent ,
Je chante , le pauvre sourit ,

Je marche , les peuples s'agitent ,
Je cours et le monarque suit.

La voix , etc.

2 Ma voix est l'écho du prophète ,
Je chante la gloire de Dieu.
Je cours , je vole à la conquête ,
Qui doit nous ouvrir le saint lieu.
Gloire au martyr qui nous rassemble !
Un concert sort de mille chants.
Recueillons-nous , partons ensemble ,
Faibles , forts , sages , ignorants.

La voix , etc.

Enfin , tous les hommes sont frères ,
Ainsi le veut le Créateur ;
Enfin , libres de nos misères ,
Hâtons-nous , courons au bonheur :
Le mont Tabor , c'est le GÉNIE ,
Le peuple élu , l'HUMANITÉ ,
La loi de Dieu , c'est l'HARMONIE ,
La loi des hommes , l'UNITÉ !

La voix , etc.

3 La terre , le ciel , la nature ,
Livre éternel , livre infini ,
S'ouvre à nos yeux et nous assure
Que le genre humain est béni.
Cent mille bouches font entendre
Le secret qui brille partout ;

Cent mille énigmes font comprendre
Le mystère où tout se résoud.

La voix , etc.

La passion sauve ou ravage ,
C'est le fanal ou le brandon ;
La sagesse ou l'instinct sauvage ,
C'est l'osmazôme ou le poison ;
C'est Jésus dans son agonie ,
Ou le parricide Néron ;
C'est Fourier chantant l'harmonie :
Ou c'est l'ange, ou c'est le démon.

La voix , etc.

4
Guidons l'étincelle divine ,
Chaque poitrine aura son cœur ;
Chaque cœur aura sa poitrine ,
Où convergera le bonheur...
J'embouche la trompe céleste ,
Je vois s'agiter le cercueil ;
Le fantôme fuit , l'homme reste ,
Lazare jette son linceul.

La voix du désert
Remplit les campagnes ;
L'écho des montagnes
Grandit le concert ;
Les villes répondent
Au sublime appel ,
Et les hommes fondent
Le RÈGNE DU CIEL.

LE TRIOMPHE DES TRAVAILLEURS

Mars 1848

Le genre humain, sans espérance ,
Depuis six mille ans opprimé ,
Par la misère et l'ignorance
Se voyait toujours décimé ;

Regardez ,

Regardez :

Lutte sublime , sainte gloire !

Peuples debout ! aux fiers enfants de l'avenir,

Le ciel accorde la victoire :

Le règne du mal va finir !

La France , l'auguste patrie ,
Pépinière des nobles cœurs ,
Peut-elle sans être attendrie
Voir l'infortune de ses sœurs ?

Regardez ,

Regardez :

Lutte sublime , sainte gloire !

Peuples debout ! aux fiers enfants de l'avenir,

Le ciel accorde la victoire :

Le règne du mal va finir !

Sentinelles héréditaires ,
Les fils de la grande cité ,
Se sont levés, comme leurs pères,
Pour les droits de l'humanité.

Regardez ,

Regardez :

Lutte sublime , sainte gloire !
Peuples debout ! aux fiers enfants de l'avenir,
Le ciel accorde la victoire :
Le règne du mal va finir !

Échos de la voûte éclatante ,
Chantez , dites à l'univers ,
Qu'après six mille ans de tourmente ,
LA TERRE A VAINCU LES ENFERS !!!

Regardez ,

Regardez :

Lutte sublime , sainte gloire !
Peuples debout ! aux fiers enfants de l'avenir,
Le ciel accorde la victoire :
LE RÈGNE DU MAL VA FINIR !

LE RÉVEIL DE L'HUMANITÉ

Septembre 1848

Homme courbé sous le poids de tes chaînes ,
Homme flétri par l'opprobre et la faim ,
Ne vois-tu pas des clartés surhumaines ?
N'entends-tu pas un murmure divin ?
Relève-toi , sors enfin de l'abîme !
Brise en éclats un joug abrutissant !
Dresse la tête et que ton front sublime
Révèle aux cieux le fils du Tout-Puissant !...

La terre a frémi d'espérance
Au réveil de l'humanité.
C'est le jour de la délivrance ,
L'heure de la félicité.

Esclave né de tyrans impudiques ,
Le genre humain , pour prix de ses labeurs ,
Ne recueillait que des codes iniques ,
Foyers du crime , océan de douleurs...
Aux temps prescrits l'universel GÉNIE ,
Dardant sur nous son regard flamboyant ,
S'est écrié : La loi de l'harmonie
Porte la loi du TRAVAIL ATTRAYANT !

La terre a frémi d'espérance
Au réveil de l'humanité.
C'est le jour de la délivrance ,
L'heure de la félicité.

L'homme est sauvé!... Des plages fortunées
Viens conquérir l'espace illimité;
Poursuis, poursuis tes grandes destinées
Dont l'orbe immense emplit l'éternité;
Poursuis toujours... dans ta course rapide,
Rien ne peut plus suspendre ton essor;
Loin des écueils la VÉRITÉ te guide :
Grand Naufragé, regagne enfin le port :
 La terre a frémi d'espérance
 Au réveil de l'humanité.
 C'est le jour de la délivrance,
 L'heure de la félicité.

L'être infini qui règne sur les mondes
S'est incliné vers les pauvres humains ;
Tout aussitôt des ténèbres profondes,
Resplendissants, surgissent nos destins !
Roi du chaos, ton pouvoir satanique
En vain prétend limiter sa faveur,
Je vois tomber ton orgueil frénétique :
L'homme triomphe, et le ciel est vainqueur !!
 La terre a frémi d'espérance
 Au réveil de l'humanité.
 C'est le jour de la délivrance,
 L'heure de la félicité.

Homme, obéis aux lois de la nature !
Ouvre les yeux sur les peuples divers !
Ouvre tes bras à toute créature !
Ouvre l'oreille aux voix des univers !

Ouvre l'esprit à tes instincts fidèles !
Ouvre ton âme aux chants religieux !
Ouvre ton cœur aux amours éternelles,
A la SCIENCE interprète des cieux !!!

La terre a frémi d'espérance
Au réveil de l'humanité.
C'est le jour de la délivrance,
L'heure de la félicité.

PRIÈRE DU SOIR

1843

Suspendez votre œuvre attrayante,
Valeureux enfants du canton ;
Suivant sa marche triomphante,
Le soleil baigne l'horizon.
Pour saluer à son passage
Ses fils joyeux de le bénir,
Dans un prismatique nuage,
Il se drape sans se couvrir.

Le matin, l'aube s'avance ;
Le soir, la nuit nous revient ;
LUI nous chauffe, nous soutient
Pendant une veille immense.

Célébrons par nos concerts
L'époux qui toujours féconde,
Le pivot de notre monde,
Le foyer de l'univers.

A nos frères de l'antipode
Raconte nos fêtes, nos vœux,
Dis-leur qu'à chaque période
Tu nous vois plus forts, plus heureux ;
Qu'en ces lieux la reconnaissance
Chante ton départ, ton retour,
Qu'après l'adieu de l'espérance
Viennent les transports du bonjour.

Le matin, l'aube s'avance ;
Le soir, la nuit nous revient ;
LUI nous chauffe, nous soutient
Pendant une veille immense.
Célébrons par nos concerts
L'époux qui toujours féconde,
Le pivot de notre monde,
Le foyer de l'univers.

Mais le crépuscule s'approche.
La fanfare de nos clairons,
Le son mystique de la cloche,
Guident les groupes vagabonds.
Chacun est près de ce qu'il aime,
La SÉRIE entoure l'autel,
Un cantique, un élan suprême
S'élève jusqu'à l'Éternel.

Le matin , l'aube s'avance ;
Le soir, la nuit nous revient ;
LUI nous chauffe, nous soutient
Pendant une veille immense.
Célébrons par nos concerts
L'époux qui toujours féconde ,
Le pivot de notre monde ,
Le foyer de l'univers.

SEPTIÈME SÉRIE

M A R I E !

1844

Errant, proscrit, succombant de détresse,
L'apôtre, un jour,
Les pieds sanglants, le cœur plein de tristesse,
Doute à son tour ;
Mais un rayon vient colorer sa vie,
Mais, au lointain,
Le compagnon de l'enfant de Tobie
Lui tend la main.

Ancien soldat de la nouvelle église,
Longtemps martyr ;
Hélas ! si près de la terre promise
Doit-il mourir ?
Qui répandra sur son âme flétrie
L'huile et le vin :
Le compagnon de l'enfant de Tobie
Lui tend la main.

Comme Jésus sa prière plaintive,
Sa faible voix,

Fait pressentir le Jardin des Olives ,
L'horrible croix !
Comme le Christ, voyant l'absinthe , il crie :
Fatal destin !
Le compagnon de l'enfant de Tobie
Lui tend la main.

Le séraphin, à la douce parole ,
L'ange du ciel ,
Vient présenter la salutaire obole ,
Le lait , le miel ;
Car le Seigneur a dévoilé Marie
Au pèlerin :
Le compagnon de l'enfant de Tobie
Lui tend la main.

A L'ARTISTE

1844

Il faut à l'homme une croyance ;
Aux autels il faut de l'encens ;
Aux pauvres une providence ;
Aux oiseaux il faut le printemps ;
Au faible, un appui tutélaire ;
Aux amants, il faut le mystère ;
A l'apôtre de saints travaux ;
Au vaillant il faut des conquêtes ;

A la jeune fille des fêtes ;
A l'artiste il faut des HÉROS.

Artiste qu'un volcan enflamme ,
Penché vers l'immortalité ,
Tu voudrais des feux de ton âme
Illuminer l'humanité ;
Vains efforts ! une ombre intestine
Inonde ta noble poitrine
D'erreurs , de doute, de poison ;
Et mille fantômes funèbres
Viennent épaissir les ténèbres
Qui règnent sur ton horizon.

Marche à ta grande destinée ,
Fils du ciel , captif du démon :
Que ta nature aiguillonnée
S'élançe du noir tourbillon.
Quitte le culte des comètes ,
Fuis le royaume des tempêtes ,
Où tout s'éclipse ou se salit.
Fuis le chaos qui t'environne ,
Dieu te prépare une couronne
Où déjà ton nom respandit.

Alors l'étincelle électrique ,
Dont l'Esprit saint est le foyer,
Brûlera ton âme artistique
Et saura tout vivifier ;
Alors tout renaît, tout s'épure ;
L'éclat terni de la sculpture

Surgit plus grand , plus radieux ;
Et l'humanité , d'âge en âge,
Environne de son hommage
L'initiateur glorieux.

Que ton ciseau vainqueur rappelle
L'audace de Pygmalion !
Qu'un miracle se renouvelle :
Que le marbre chante un grand NOM !
Et les reins couverts d'un cilice ,
Dans le temple de la justice ,
Abjurant son impiété ,
Le genre humain, ce grand coupable ,
Viendra faire amende honorable
Sur l'autel de la VÉRITÉ.

Un Christ git obscur dans la tombe !
Prends le burin, prends le marteau ;
Aux yeux d'un siècle qui succombe,
Frappe la pierre du caveau :
Réhabilite la victime ;
Ressuscite ce front sublime ;
Reflète l'image des cieux :
Les mortels ravis d'allégresse
Viendront contempler la prouesse
De ton génie audacieux.

Alors, l'homme aura sa croyance ;
Les autels auront de l'encens ;
Les pauvres, une providence ;
Les oiseaux , l'éternel printemps ;

Le faible, un appui tutélaire ;
Les amants auront le mystère ;
L'apôtre aura fait ses travaux ;
Le vaillant aura des conquêtes ;
La jeune fille aura des fêtes,
Et l'artiste aura des héros.

—

LE FOU (*)

1843

Quand un double soleil fécondera ces plages,
Quand le souffle de Dieu chassera les orages
 Qui dévastent le cœur.

Lorsque la vérité, quand le flambeau de l'âme,
Sur l'homme palpitant déversera sa flamme,
 Quand luira le bonheur...

Quel était, direz-vous, l'apôtre magnanime
Qui d'un front assuré, qui d'un regard sublime
 Dans les temps avait lu ?

Quel pays, direz-vous, quel céleste hémisphère,
Quelle divinité, quel astre tutélaire
 Nous manda son élu ?

Quelle vierge aux pieds nus, à la simple parure,
Quel chemin parsemé de fleurs et de verdure,
 Quel arc mémorateur,

(*) Voir la note D à la fin du volume.

Raconte à nos neveux ses rapides conquêtes... ;
Pourquoi, trop jeune encor, n'ai-je pas vu les fêtes
De ce triomphateur ?..

Aux pieds de ce palais, où son destin l'appelle,
Voyez tout près du parc, loin de la sentinelle,
Voyez ce mendiant...

Lorsque l'aube paraît, quand le soleil se couche,
De mots mystérieux, que Dieu met dans sa bouche,
Il poursuit le passant.

Il est fou ! Du Seigneur pénétrant la puissance,
Au torrent de la foi, guidé par l'espérance,
Il courut s'abreuver ;

Et, voyant du bonheur la route si facile,
Au nom de la raison, au nom de l'Évangile,
Il prétend nous sauver.

Il est fou ! Séparé de sa triste compagne,
De ses enfants si beaux, de sa chère montagne,
De toutes ses amours.

Il prétend sans scalpel, sans poison, sans cautères,
Il prétend extirper le cancer des misères
Qui s'agrandit toujours.

Il est fou ! Les docteurs ont dicté sa sentence ;
Car souvent de la nuit il trouble le silence
Par un profond soupir.

Insensible au mépris, riant à la tempête ;
Avant qu'un nouvel astre éclaire votre tête,
Il ne veut point mourir !..

(*)

1843

Femme, au nom de vos sœurs, au nom de votre père,
Au nom de vos enfants, au nom de votre mère,
Au nom du Dieu qui pèse et la vie et la mort,
Femme, la vérité du ciel est descendue :
Votre bouche inspirée annonçant sa venue,
Peut disposer de notre sort.

Quand tes sombres décrets, divine Providence,
Nous font craindre ta loi, douter de ta clémence ;
Seigneur, quand ta justice excite nos terreurs,
Lorsque la nuit de l'âme évoque nos alarmes,
Le tombeau, le tombeau, lui, récolte ses larmes,
Quand la mort moissonne nos fleurs !

Alors si d'un beau lis, espoir d'un beau parterre,
La corolle flétrie incline vers la terre
Son front pâle, mourant, et nous fait ses adieux,
Voyant le mal la foi se révolte égarée ;
Mais la fleur aspirant à la vie éthérée,
L'arôme a regagné les cieus !...

(*) Il ne faut pas oublier que cette pièce fut composée au moment où le Gouvernement, tombé en 1848, était encore dans tout l'enivrement de son pouvoir. On se méprendrait sans cela, en regardant certaines strophes comme un simple hors-d'œuvre adulateur, sur la rare souplesse d'esprit que montre ici le poète, sans rien dissimuler ni atténuer dans la portée de ses hautes et sévères croyances. *(Note de l'éditeur.)*

Tu compris notre amour , voyant notre délire ,
Orgueil d'un beau jardin , fleur d'un brillant empire ,
Quand Dieu te dégageait des liens du néant ;
Quand son doigt désignait l'immortelle carrière ,
Ton esprit secouant la terrestre poussière ,
Alla régner au firmament !

Un soupir s'exhala dans ta phase ascendante ;
Tu quittais un instant l'épouse , ton amante ,
Tes parents , ton appui , tes enfants , ton espoir ;
Au printemps de la vie , à la fleur des années ,
Soleil vivifiant de tant de destinées ,
Tu te couchais avant le soir...

Les fleuves AROMAUX ont fourni leur essence ,
L'éther est distillé , l'agape au ciel commence ,
D'un exilé chacun veut fêter le retour :
Le clairon retentit , une auréole brille ,
Le convive apparaît , la céleste famille
Est ivre de joie et d'amour.

Ton être a revêtu la divine matière.
O réveil ! ô splendeur ! un monde de lumière
T'inonde de clarté sans t'éblouir les yeux :
Le chœur des séraphins célèbre ta présence ;
Une sainte , une sœur , un archange s'élance ,
Indicible bonheur des cieux !...

Quel ordre , quel tableau , mille plaisirs en foule
Viennent te disputer au plaisir qui s'écoule !
Et , quand le jour bleuit , hôte des chérubins ,

Caressé de soupirs, bercé de mélodies,
Tu planes défaillant au sein des harmonies :
L'extase est le sommeil des saints !

Femme, au nom de vos sœurs, au nom de votre père,
Au nom de vos enfants, au nom de votre mère,
Au nom du Dieu qui pèse et la vie et la mort !
Femme, la vérité du ciel est descendue,
Votre bouche inspirée, annonçant sa venue,
Peut disposer de notre sort.

.
.
.
.

Oui, pleurons, mais sur nous, sur nos destins contraires,
En haut tant de bonheur ! en bas tant de misères !
Le Seigneur tout-puissant serait-il inhumain ?
Ou plutôt assaillis de vertiges funestes,
N'aurions-nous pas couvé le germe de ces pestes
Qui dévastent le genre humain ?...

N'aurions-nous pas déjà, dès la première enfance,
Au sein du paradis, sur l'arbre de science,
Tendu nos bras hardis pour cueillir des fruits verts ?
N'aurions-nous pas bientôt, aveuglés de colère,
Sur un homme innocent, au cœur de notre frère,
Plongé ces mêmes bras pervers ?

N'aurions-nous pas plus tard, échappés de Gomorrhe,
Reproduit en tous lieux des transports qu'on abhorre,
Et pour nous abriter, fortifié Babel !

N'aurions-nous pas enfin , pour comble de démence,
A nos deux rédempteurs , prophètes de clémence ,
Fait boire et l'absynthe et le fiel ?...

D'un monde agonisant le fantôme se dresse :
Ce monde par ma voix jette un cri de détresse !
Épouse , votre époux se joignant à mes vœux ,
Dans ce jour solennel implore notre grâce !
Chrétienne , que de Dieu la volonté se fasse ,
Sur cette terre comme aux cieux .

Femme, au nom de vos sœurs, au nom de votre père ,
Au nom de vos enfants , au nom de votre mère ,
Au nom du Dieu qui pèse et la vie et la mort !
Femme , la vérité du ciel est descendue ,
Votre bouche inspirée annonçant sa venue ,
Peut disposer de notre sort .

LE BARDE SOCIAL

1839

Aux monts pyrénéens , sous un bloc granitique ,
Écho mystérieux d'innombrables échos ,
Mille cris douloureux , image du chaos ,
Étouffaient les accords d'une âme prophétique ;

De l'orient flétri, du rebelle occident
S'élevaient des clameurs de guerre et de vengeance ;
Mais le barde parut, la terre fit silence ;
Et le monde entendit ce chant :

Dieu, soutiens mes efforts, dicte-moi la parole,
Qui réveille l'esprit dans la fange couché,
Qui pénètre le cœur rouillé par le péché,
Cette voix qui soutient, qui guérit, qui console ;
Donne-moi ce regard qui lit dans l'avenir,
Le pied sûr qui conduit à la terre promise,
L'audace qui féconde une sainte entreprise,
Et le courage du martyr.

Mon Dieu, protège-moi, marque-moi la carrière :
Allume dans mon cœur la science et la foi,
Dévoile la nature et révèle ta loi,
Daigne, daigne, ô Seigneur, entendre ma prière !...
Et le soleil de l'âme a dissipé ma nuit,
Et mon être a brisé ses entraves mondaines,
Et l'arôme divin circule dans mes veines,
Regardez ! — La vérité luit.

Deux ordres successifs régissent l'existence
Des règnes, des humains, de la terre et du ciel ;
Tout naît, tout vit, tout meurt, mais tout est éternel ;
L'ombre fait le tableau, l'erreur fait la science.
La nuit de la nature indique le réveil ;
La comète est l'enfance errante, échevelée ;
La planète est la vierge à l'hymen appelée,
Compagne heureuse du soleil.

Et nous , pourquoi , sujets du ténébreux empire ,
Sommes-nous écrasés d'un éternel malheur?...
Pourquoi de chaque effort naît-il une douleur ,
Et du savoir toujours l'erreur ou le délire ?
Homme , image de Dieu , type de l'univers ,
Ecoute avec transport la voix de la nature :
Hors de l'attraction , source abondante et pure ,
Tu seras à jamais pervers !...

Divine attraction , puissance irréfragable ,
Tu soumetts à ta loi l'atôme et l'infini :
Qui veut te résister , à l'instant est puni ;
Tel est du créateur l'arrêt irrévocable...
Esprits audacieux , sources de nos fureurs ,
Qui depuis trois mille ans nous exploitez , — arrière ,
Votre règne est passé , rentrez dans la poussière ;
Fuyez , hypocrites rhéteurs !

Quand avez-vous sondé la vérité suprême ?
Quand avez-vous cherché l'attrait dans le travail ?
Quand avez-vous saisi le double gouvernail ?
Semeurs d'impiétés , recueillez l'anathème ;
Rendez le cœur à Dieu , l'esprit au repentir.
Pour étouffer le mal , vous enfantiez le crime ;
Pour briser un écueil , vous creusiez un abîme
Qui devait tous nous engloutir.

Arbitre souverain , exauce ma prière !
Oublions le passé , frères , venez à nous ;
Nos bras à tout instant seront ouverts pour tous :
Venez , venez à nous , enfants du même père !

Vous voulez le plaisir ? nous donnons le bonheur ,
Vous cherchez le profit ? nous créons l'opulence ,
Vous visez au savoir ? nous portons la science ;
Venez , ouvrez-nous votre cœur !

LA VISION

1845

Aux confins d'une plage aride ,
Poussé par un vaste désir ,
J'explorais d'un regard avide
Les merveilles de l'avenir ,
L'esprit glacé par la science ,
Mais le cœur brûlant d'espérance ;
Alors , à mes sens interdits ,
Épuisés d'une longue attente ,
Un enfant des cieus se présente ,
Ému , palpitant , je lui dis :

Orgueil des plaines éthérées ,
Étoile attardée en ton cours ,
Tu quittes tes sœurs adorées
Pour éclairer nos sombres jours .
Le souffle divin qui t'allume ,
L'arôme frais qui te parfume ,
Réjouissaient le firmament ;
Et du frôlement de tes ailes

Se détachaient mille étincelles ,
Plus pures que le diamant.

Oh ! pourquoi fuir la cour céleste ,
Satellite du créateur ?
Frappé d'une éclipse funeste ,
Un soleil réclame sa sœur.
Retourne au royaume des anges ,
Vers ces lumineuses phalanges ,
Où tourbillonnent tes amants ,
Où le nombre fait l'harmonie ,
Où l'attraction est bénie ,
Où les siècles sont des moments.

Pourquoi t'égarer chez les hommes ,
Blanche colombe des hauts lieux ;
Évite ces hideux fantômes ,
Titans précipités des cieux ,
Fils d'une race abatardie ,
Démons pétris de perfidie ,
Enfants de la duplicité ,
Êtres prodigues , faux, cupides ,
Lâches , cruels , dévots stupides ,
Archetypes d'iniquité.

Fuis le séjour où la démence
Énerve les meilleurs esprits ,
Où l'ouvrier dans l'indigence
Succombe accablé de mépris ;
Quand l'oisif gorgé de rapines ,
Promoteur d'infâmes doctrines ,

Sans cœur, sans vergogne, sans frein,
Mais fier d'un luxe sacrilège,
Y profite du privilège
D'avilir la vertu sans pain.

Au sein d'une guerre intestine,
Tous conspirent d'affreux projets ;
Les peuples trament la ruine
Des rois qui pillent leurs sujets ;
Dans cette Babel souterraine
Bouillonnent des ferments de haine,
De carnage, de lâcheté ;
Le prêtre y pousse au fanatisme,
L'industriel au paupérisme,
La richesse à l'oisiveté !

Fuis la caverne de l'abîme,
Séjour maudit des sept fléaux ;
Qui pour fondement a le crime,
Pour clef de voûte des bourreaux ;
Fuis l'enfer où tout grince et pleure,
Fuis la terre, sombre demeure,
Astre égaré dans son chemin,
Enfant lépreux, globe coupable... ;
Mais viendrais-tu, sœur charitable,
Régénérer le genre humain ?

Viendrais-tu, messenger fidèle,
Des volontés du Saint-Esprit,
Apporter LA BONNE NOUVELLE
Aux faibles que Satan surprit.

Après six mille ans de désastres ,
Quittant le domaine des astres ,
Viens-tu dessiller les mortels ;
Par toi les sourds pourraient entendre ,
Les idiots pourraient comprendre
De Dieu les décrets éternels.

Dissipe les voiles funèbres
Qui faussent nos impulsions
Et maintiennent dans les ténèbres
L'essor des générations ;
Abordant la voie attrayante ,
Qu'une phalange triomphante
S'élève vers son créateur :
C'est le vœu que l'âme murmure ,
C'est le désir de la nature ,
C'est la volonté du Seigneur.

Dévoile de l'analogie ,
L'enchaînement mystérieux ,
Que l'humanité soit régie ,
Comme sont ordonnés les cieux ;
Proclame la foi méthodique ,
Du domaine scientifique ,
Qu'enfin le doute soit banni ,
Que le plan de Dieu se révèle ,
Par l'HARMONIE universelle ,
Par l'UNITÉ dans l'infini.

Bon ange , aux humains tutélaire ,
Détruis le préjugé fatal ,

Qui voudrait encor de la terre
Comprimer l'élan nuptial.
Que notre mère harmonienne,
Dans la cohorte aérienne,
Décèle sa pudique ardeur ;
Saturne a bondi d'allégresse,
Herchel prépare une caresse,
Jupiter sourit à sa sœur.

Le soleil, pontife des mondes,
Pour consacrer ces unions,
Dispose ses vapeurs fécondes,
Ses arômes, ses doux rayons ;
La terre belle, palpitante,
Joyeuse épouse, tendre amante,
Caresse ses pauvres enfants.
Dieu promulgue la loi de grâce :
L'UNITÉ gouverne l'espace :
L'HARMONIE est fille des temps !...

AU PUISSANT DE L'ÉPOQUE

1843

Je modulais le chant qui s'exhale en cantique,
Solitaire et pensif, j'errais sur le coteau ;
Tu parus, je te vis sur un char magnifique,
Tu quittais le palais pour voler au château :

De nombreux courtisans veillaient à la portière,
Les gardes l'entouraient prêts à braver la mort ;
Épuisé par la faim , tout couvert de poussière,
Je pleurai sur ton sort.

O malheureux forçat du bague politique !
Tu sens crouler le sol que tu crus raffermir ;
Au pilori, pourpré de la chose publique ,
Ton boulet d'or massif te défend de gémir ;
Victime dévouée à la cause commune ,
Entouré d'ennemis , assiégé de valets ,
Ta femme , tes enfants pleurent ton infortune ,
Éternel Damoclès !

Quel est donc ce destin que le vulgaire envie ?...
Dresser des assassins , régir des mendiants ,
Se faire prisonnier pour abriter sa vie,
Être admiré des sots , dupe des intrigants ;
Présider aux horreurs qu'enfante le carnage ,
Raviver dans le sang l'hydre des factions ;
Répandre les bienfaits pour récolter l'outrage ,
O chef des nations !

Et qu'est-ce que l'éclat , le renom , la fortune ,
Quand l'âme s'est usée à maudire , à punir ;
Quand un peuple en haillons d'une plainte importune,
Accuse le passé , menace l'avenir ;
Quand livide et sanglant le spectre des vengeances ,
Vous somme d'accomplir un funèbre devoir ,
Quand le cœur est sans foi , l'esprit sans espérances ,
Qu'est-ce que le pouvoir ?...

Si le démon , saisi de la toute-puissance ,
Avait pu des enfers nous infliger les lois ,
Nous eut-il enivré de plus sombre démence !
Pouvait-il de nos maux aggraver plus le poids?...
Misère , fourberie , oppression , carnage ,
Nous frappèrent hier , nous frapperont demain ;
C'est l'héritage affreux que transmet d'âge en âge
Le pauvre genre humain !...

Et Dieu , Dieu tout-puissant , Dieu sagesse infinie ,
Se plairait au tableau de nos calamités !
Impassible , il verrait un siècle à l'agonie (*),
Agrandir le torrent de ses iniquités ;
Mais quand un mot suffit à sa bonté suprême ,
Pour disposer nos cœurs à bénir ses bienfaits ,
Ce mot , ce dernier mot serait-il : ANATHÈME !
Maudits à tout jamais !!

Non , non ! Dieu nous protège et son règne s'apprête,
L'enfance en vagissant prélude à la chanson ,
Les augures trompeurs précèdent le prophète ,
De la chenille immonde éclot le papillon ,
L'humanité perdue aux ténèbres bibliques... ,
Jésus lui révéla de nouvelles clartés.
L'Esprit saint va jaillir en torrents prophétiques !
Écoutez , écoutez !!

(*) Le XVIII^e siècle, qui dure encore, bien que la science des destinées heureuses soit découverte depuis près de cinquante années.

(Note de l'éditeur.)

Un DIEU bon et puissant donne la vie au monde ,
Une LOI lui suffit pour régir l'univers ,
Et de L'ATTRACTION la merveille féconde
Dans un ciel infini dirige les concerts ;
La terre ainsi que l'eau , l'éther comme l'arôme ,
Caractères et goûts , instincts et passions ,
L'esprit comme le corps , l'astre ainsi que l'atôme ,
Tout vit d'attractions !

Les règnes tous formés en groupes , en séries ,
A la voix du Seigneur sortirent du chaos ;
L'ordre du firmament nous peint les harmonies
Qui doivent diriger , embellir nos travaux.
Si l'homme audacieux osa briser la trame
Qui reliait nos cœurs à la divinité ,
L'HOMME pourra venir !... Il paraît , il proclame
La loi de l'UNITÉ !

Un nouveau fanatisme égare notre race ,
De l'incrédulité les bataillons nombreux ,
Sur un nouveau MESSIE exercent leur audace ,
Insensibles et sourds ils détournent les yeux.
Les pontifes , les rois soldent leurs félonies ;
Quand le peuple abruti le condamne au trépas ,
Lui , soleil des esprits , lui flambeau des génies ,
Ne les éclaire pas !

Quels soupirs, quels accents, quels transports, quel délire
Arrachera le monde à ses infirmités ?
Quels exemples fameux faudra-t-il donc produire
Pour extirper des cœurs tant de callosités ?

Au festin du sabbat , présomptueux convive ,
Notre siècle au veau-d'or va dressant un autel :
Balthazar ! Balthazar ! souviens-toi de Ninive !
Crains le courroux du ciel !!...

Mais l'étoile polaire a percé le nuage :
Un PILOTE SACRÉ saisit le gouvernail ;
Entendez les transports, les cris de l'équipage !
Ce chant libérateur : Au travail ! au travail !
Le jour qui va paraître est le jour des miracles :
Le peuple à jamais libre est à jamais soumis ;
L'opulent convaincu renonce aux faux oracles ,
Il n'est plus d'ennemis !!

L'APOTRE HARMONIEN (*)

1840

A moi , héros , le courage suprême ;
A moi , martyr , l'honneur des immortels ;
A moi , vainqueur , l'éclat du diadème ;
A moi , l'encens , les temples , les autels.
En attendant perdu dans Babylone ,
Je puis tomber , mais je ne puis faillir :
Fier Artaban , je demande l'aumône ,
Je crois en Dieu , je crois à l'avenir.

(*) Voir la note E , à la fin du volume.

Les grands combats plaisent à mon courage ;
Seul sur la brèche , exerçant ma valeur ,
Je dompterai le mépris et l'outrage
D'un siècle impur , délirant de fureur.
Sous mille affronts ma nature endurcie
Apprend à vaincre , apprenant à mourir ;
J'attends la gloire , ivre de poésie :
Je crois en Dieu , je crois à l'avenir.

Heureux espoir , extase délirante !
Bientôt , demain , mille peuples unis ,
Mille beautés à la voix ravissante ,
Diront ma gloire aux mondes infinis.
Astres d'un jour éclairez ma ruine ;
Déjà l'apôtre a fait place au martyr.
Mon corps s'éteint , mon âme s'illumine :
Je crois en Dieu , je crois à l'avenir.

Quand , dominé par l'ange des batailles ,
Je résolu d'affronter les Titans ,
Je vous quittai , pur sang de mes entrailles ,
Os de mes os , ma femme , mes enfants !...
Êtres chéris , respectez ma mémoire ;
Pardonnez-moi , je vous ai fait souffrir ,
Consolez-vous , je vous lègue ma gloire :
Je crois en Dieu , je crois à l'avenir.

Mais la misère engendre tant de crimes !
Mais l'ignorance exhale tant d'horreur !
Devais-je , assis au penchant des abîmes ,
De Jérémie imiter les clameurs ?

Oh ! non , bravant la foule déchainée ,
A chaque lutte on me verra grandir ,
Et si la mort change ma destinée :
Je crois en Dieu , je crois à l'avenir .

Si dans la lice où par fois je chancelle ,
Un prompt trépas venait à m'enlever ,
Au firmament une étoile nouvelle ,
Pour vous bénir hâtera son lever .
Recueillez bien ses rayons de tendresse ,
Caressez-la de votre souvenir ;
Que mon bonheur se transforme en ivresse :
Je crois en Dieu , je crois à l'avenir .

Je crois en moi , je crois à ma constance ,
Je crois au peuple , à son prochain réveil ,
Je crois aux forts quand je vois leur vaillance ,
Je crois au jour quand je vois le soleil .
Je crois en toi , Prophète des prophètes ,
Je crois en toi qui viens nous affranchir ,
Je crois au port battu par les tempêtes :
Je crois en Dieu , je crois à l'avenir .

ÉVOCATION !

LA TERRE PROMISE

Septembre 1848

Des temps prédits, du règne d'harmonie,
FOURIER, en donnant le signal,
Légua la tâche à tout puissant génie,
D'anéantir l'hydre du mal... :
Repu d'excès au grand jour qui se lève,
S'avance le monstre rampant...
Alerte donc ! sublime fille d'Ève !
Ecrase le front du serpent.
Le Seigneur bénit l'entreprise ;
Marche, rejeton de Moïse,
Triomphe et pénètre au saint lieu...
Notre rêve se réalise ;
Salut enfin terre promise,
Trois fois salut et gloire à Dieu !!!

De ses replis les formidables chaînes
Nous décèlent le souverain,
Des bords sanglants, du lugubre domaine
Où s'égara le genre humain...

L'ogre entrevoit la clarté triomphante ,
Les premiers rayons du soleil
Font éclater sa hideuse épouvante ,
Et signalent notre réveil !
Le Seigneur bénit l'entreprise ;
Marche , rejeton de Moïse ,
Triomphe et pénètre au saint lieu...
Notre rêve se réalise ;
Salut enfin terre promise ,
Trois fois salut et gloire à Dieu !!!

Fier de ses droits , fort de tant de constance ,
Le fils d'Adam s'est ébranlé ;
Guidons ses pas , qu'avec ordre il s'élançe
Vers le but jadis révélé.
Du peuple élu recueille l'héritage ;
Entre en lice et qu'au même instant ,
L'enfer soumis atteste ton courage ,
Aux yeux du monde palpitant...
Le Seigneur bénit l'entreprise ;
Marche , rejeton de Moïse ,
Triomphe et pénètre au saint lieu...
Notre rêve se réalise ;
Salut enfin terre promise ,
Trois fois salut et gloire à Dieu !!!

Mortels , debout ! au vent les oriflammes ;
Un nouveau soleil brille aux cieus ,
Un nouveau feu circule dans les âmes ,
Un nouveau jour baigne les yeux :

Allons, debout ! l'hymne de délivrance

Vient nous révéler nos destins.

Marchons unis, guidés par la SCIENCE :

Le plaisir trace les chemins.

Le Seigneur bénit l'entreprise ;

Marche, rejeton de Moïse,

Triomphe et pénètre au saint lieu...

Notre rêve se réalise ;

Salut enfin terre promise,

Trois fois salut et gloire à Dieu !!!

Le Seigneur veut que de ses créatures,

Au sein de la diversité,

Les goûts divers, les diverses natures

S'harmonisent dans l'UNITÉ !

Le Seigneur veut que la nouvelle phase

Porte le bonheur en tout lieu ;

Il veut, il veut que le monde en extase

Reconnaisse la loi de DIEU.

Le Seigneur bénit l'entreprise ;

Marche, rejeton de Moïse,

Triomphe et pénètre au saint lieu...

Notre rêve se réalise ;

Salut enfin terre promise,

Trois fois salut et gloire à Dieu !!!

Parez vos fronts d'une fraîche couronne,

Enfants, la prairie est en fleurs ;

Dieu la bénit, le printemps vous la donne,

Ses parfums enivrent nos cœurs...

Plus de soucis , oubliez l'esclavage
D'un vieux monde prêt à finir :
Gais chérubins commencez le voyage ,
Sur les routes de l'avenir.
Le Seigneur bénit l'entreprise ;
Marche , rejeton de Moïse ,
Triomphe et pénètre au saint lieu...
Notre rêve se réalise ;
Salut enfin terre promise ,
Trois fois salut et gloire à Dieu !!!

Les étendards de la horde infantine
Flottent triomphants dans les airs :
Sans calculer la femme s'achemine ;
Aux pleurs succèdent les concerts.
L'homme entraîné résiste , puis balance ; —
Il craint un mirage trompeur ;
Mais il se jette aux bras de l'espérance ,
Et la foi l'emporte au bonheur.
Le Seigneur bénit l'entreprise ;
Marche , rejeton de Moïse ,
Triomphe et pénètre au saint lieu...
Notre rêve se réalise ;
Salut enfin terre promise ,
Trois fois salut et gloire à Dieu !!!

Règne à ton tour, céleste créature,
Reprends ton sceptre social ;
Chasse à jamais la crainte et l'imposture
De ton domaine nuptial.

Que la pudeur , la grâce , la vaillance
Fixent le pouvoir dans ta main.
Quand le bonheur engendre la puissance ,
La puissance est de droit divin.
Le Seigneur bénit l'entreprise ;
Marche , rejeton de Moïse ,
Triomphe et pénètre au saint lieu...
Notre rêve se réalise ;
Salut enfin terre promise ,
Trois fois salut et gloire à Dieu !!!

Sûr désormais d'une paix éternelle ,
Éclairé , fort et confiant ,
Toujours brûlé d'une ardeur fraternelle ,
Au sein du TRAVAIL ATTRAYANT,
L'homme entraîné de conquête en conquête,
Sur tous les points triomphateur ,
Dompte , embellit , gouverne sa planète ,
Finit l'œuvre du Créateur !!!
Le Seigneur bénit l'entreprise ,
Marche , rejeton de Moïse ,
Triomphe et pénètre au saint lieu...
Notre rêve se réalise.
SALUT ENFIN TERRE PROMISE !
TROIS FOIS SALUT ! ET GLOIRE A DIEU !!!

NOTES

(A) UN APOTRE EN 1840. — « Ne riez pas : Je l'ai vu, j'ai entendu la poésie sortir à flots pressés de sa poitrine inspirée, j'ai vu son front s'illuminer d'un saint enthousiasme, ses yeux se mouiller de larmes, j'ai pressé sa main et je me suis agenouillé dans la pensée devant cette conviction si profondément religieuse, devant cette foi si vive qui voulait embraser tous les cœurs ; je me suis dit : On doit être bien heureux de croire ainsi. Lisez donc, et si vous riez encore, pitié pour vous !

» Il y a deux ans à peine, vivait à Paris, dans une des plus étroites rues de cette moderne Babylone qui a de l'or pour tous les vices, des misères pour toutes vertus, un homme qui gagnait huit cents francs par année à tenir les livres d'une maison de commerce, comme jadis Rousseau vivait en copiant de la musique. Cet homme était Charles Fourier : vivant, on l'a laissé dans sa médiocrité besogneuse ; mort, il a été entouré d'éloges funèbres ; les savants, les puissants du jour se sont pressés autour de son cercueil comme pour abjurer un injurieux oubli. C'est que le droit divin du génie ne se prescrit pas ; c'est que devant la

tombe les jalousies s'effacent, le ridicule fait place au respect. C'est que si Fourier passait pour un rêveur auprès de ceux qui ne voulaient pas le comprendre, c'était le plus admirable de tous les rêveurs qui aient jamais travaillé pour l'humanité; si quelques-uns lui lançaient à la face le mot de fou, c'était un de ces fous sublimes qui s'appellent Colomb ou Galilée.

» Fourier avait jeté sur le monde un de ces coups-d'œil qui suffisent au génie pour embrasser son aspect : il avait sondé du regard ces plaies hideuses qui dévorent les hommes quels qu'ils soient, grands ou petits, rois ou prolétaires, et il vit que tout était mal. Il se demanda la cause de cet état contre nature, et il comprit que l'homme, ce roi du globe terrestre, n'avait pas l'intelligence de sa mission sur la terre, et qu'il était malheureux parce que sa vie n'était qu'un long jour de combat, parce qu'il s'était détourné de sa voie providentielle. Et là-dessus, le hardi penseur se mit à l'œuvre. A force de patience et de génie, Newton avait découvert les lois de l'harmonie céleste; armé de ce principe, Fourier voulut l'appliquer à la vie sociale. Dans son noble orgueil, Archimède ne demandait qu'un point d'appui pour soulever la terre. Fourier s'est dit : Je referai le monde.

» Sublime folie, en vérité, que cette pieuse audace! et ne croyez pas que le courage lui ait manqué pour l'accomplissement de cette œuvre immense. Pendant qu'Archimède jetait un impuissant défi à la création, Fourier tenait sa parole. Au lieu de ce

monde batailleur et misérable dans lequel nous nous disputons un peu de place au soleil, il nous a refait un monde de bonheur et de félicité; il appelle à son aide tous les travailleurs, toutes les intelligences et promet à tous des récompenses infinies. Toutes les passions humaines que flétrissent le philosophe et le prêtre, il va les prendre à leur source et les utilisera pour le bonheur commun des hommes: le travail, qui n'est aujourd'hui qu'un châtement imposé à la pauvreté, il le réhabilitera, le rendra non pas seulement honorable, mais agréable, l'entourera de la plus grande somme de bonheur et de bien-être que l'homme ait jamais pu rêver; il décuplera les forces de l'humanité, il centuplera sa richesse. Et ce n'est point comme dans cette religion dont on nous a nourris, tous les appelés sont élus; riches et pauvres, tous pourront s'asseoir à ce riche et glorieux banquet.

» Riez-vous encore? A la bonne heure! Mais convenez qu'il faut un bien noble cœur pour concevoir ce projet qui vous semble irréalisable, un immense génie pour coordonner toutes les parties de cet épouvantable travail qui n'oublie aucun des besoins de la société, qui respecte et règle toutes les passions. Après avoir rendu les derniers devoirs à la dépouille mortelle du réformateur, le peuple oublieux cessa de s'occuper de ses travaux. Aujourd'hui la doctrine de Fourier serait ensevelie dans le néant, s'il n'avait eu après lui des disciples pour propager ses œuvres. Aujourd'hui le système

de Fourier a des adeptes, des journaux ; il compte dans toutes les classes de la société des partisans dévoués, qui veulent travailler à l'organisation toute pacifique de cette grande pensée, qui veulent ériger un phalanstère, l'unité modèle du monde régénéré.

Loin de moi la pensée de m'ériger en apôtre ! Je ne suis qu'un enfant du siècle, j'ai usé ce que j'avais d'enthousiasme dans les luttes politiques qui nous ont agités depuis 1830 ; puis je ne connais des œuvres de Fourier que les quelques principes que m'a apportés le vent des conversations lointaines ; je suis incrédule comme vous, plus que vous peut-être ; et cependant quand je vois ce que l'on appelle un fanatique dans le langage du jour, quand je vois un homme profondément pénétré d'une croyance, et que la réalisation de ces utopies promet un bonheur infini aux malheureux enfants de la terre, je sens, malgré moi, s'amollir la plaque d'acier que le doute nous mit à tous à la place du cœur ; j'envie le sort du croyant.

» C'était hier, dans un café de Charleroi, une vingtaine de personnes étaient réunies ; les unes jouaient, les autres causaient et toutes fumaient, tâchant d'oublier l'ennui de la journée. Nous voyons venir à nous un homme qui nous parle de destinées heureuses réservées à l'humanité, si elle veut accepter la révélation de Fourier.

» Puis il nous chante des vers qu'on dirait empruntés au cantique des cantiques ; cet homme paraît malheureux et il nous offre le bonheur. C'est un apôtre. Pendant que les chefs des fouriéristes s'a-

dressent aux rois et aux ministres pour obtenir la réalisation de la pensée de Fourier, il s'adresse au peuple, il s'adresse à tous. Le bâton du voyageur à la main, il va de ville en ville exposer la doctrine de son maître. Ceux qui le prennent en pitié, il les plaint ; ceux qui l'insultent, il les plaint encore, il est apôtre. Quand, il y a deux ans, il a quitté ses montagnes pour venir prêcher ce qu'il croit la vérité, il a calculé tous les déboires qui l'accueilleraient dans sa route, il s'est demandé si son courage pourrait supporter toutes les privations, braver tous les dédains, et ce n'est que lorsqu'il eût bien compté ses forces, qu'il quitta le toit paternel pour se dévouer à son apostolat.

» Et ne croyez pas qu'il soit malheureux ; il espère, il va devant lui sans mesurer le chemin, comme si une main invisible le poussait. Sa félicité fait envie. Quand il passe en revue les maux de la société, il ne fait point comme ces moralistes atrabilaires dont la parole est un blasphème ; le bien est à côté du mal, il vous le montre, vous le fait toucher du doigt, et chacun, après l'avoir entendu, en est réduit à regretter les difficultés de l'exécution. Mais pour lui, il n'y a point d'impossibilité, car il croit, et si la millième partie des hommes avaient la foi de cet humble disciple de Fourier, nous le disons bien haut, il n'y aurait rien d'impossible, l'utopie deviendrait un fait, une vérité.

» A son aspect, à ses paroles, on l'a pris d'abord pour un fou, et quelques enfants mal élevés, tout

fraîchement sortis du collège, qui se croient hommes parce qu'ils fument et vont au café, n'ont eu pour le pauvre voyageur que des paroles insultantes. D'autres ont pris au sérieux l'espérance de ce courageux missionnaire et se sont inclinés devant son inébranlable persévérance. Et maintenant il a quitté nos murs pour continuer son pèlerinage. Il va parcourir toute la Belgique, semant sur son passage ses paroles de paix, donnant à ceux qui veulent les accepter deux petites brochures contenant le résumé de la doctrine à laquelle il a dévoué sa vie, les vendant à ceux qui veulent les payer un demi-franc. Eh bien ! je dis que cet homme est grand, qu'il a droit à l'estime de tous, et que ses pieux efforts méritent d'être récompensés par un heureux résultat. Il ne se dissimule aucun des obstacles qu'il rencontrera sur sa route ! mais il espère que, sur cent personnes, il en trouvera peut-être une qui sentira le besoin de s'éclairer sur les mystères de la régénération tentée par son maître ; il espère qu'à la fin, la réunion de toutes ces intelligences fera prévaloir la vérité ; il vous convie à déposer votre obole dans la caisse de la société centrale, dans l'espérance que ces offrandes répétées, quelque minimes qu'elles soient, permettront de tenter l'exécution du Phalanstère. Si l'épreuve est manquée, eh bien ! alors, tout sera dit ; mais au moins on aura essayé, et c'est tout ce qu'il demande, non qu'il doute un instant du succès ; pénétré des leçons de Fourier, familiarisé avec tous les détails de cette organisation si multipliée, il croit, et le dit avec naïveté, qu'à l'ap-

parition du premier Phalanstère, en voyant le bonheur qu'il procurera à tous les membres de la Phalange industrielle, tout le monde voudra des Phalanstères, tout le monde s'empressera de quitter les malsaines demeures où nous passons notre vie dans ces villes de boue.

» Pour ma part, je le souhaite, car les promesses de Fourier sont immenses, et pour les résumer en un mot, il n'y aura plus de pauvres. Nous ne serons plus témoins de ces affreuses misères qui laissent le regret de ne pouvoir les consoler ; de ces jalousies, de ces haines qui séparent les pauvres et les riches. Les hommes seront tous bons, car ils seront tous heureux. Que n'est-ce demain ? Et ce n'est point aux révolutions qu'il demande un appui ; il respecte vos mœurs, vos croyances politiques et religieuses, il ne veut qu'organiser le travail. Il demande le concours de tous ceux qui souffrent pour eux ou pour les autres, de ceux qui craignent pour leurs richesses, de ceux qui veulent un meilleur avenir.

» Continue donc ta route, intrépide voyageur, mes vœux t'accompagnent ! Missionnaire dévoué, poursuis ton œuvre sans t'arrêter aux pierres du chemin ! Puisses-tu trouver souvent des hommes qui t'accueillent comme un frère, et adoucissent pour toi les fatigues de ce long pèlerinage ! Et, si tes efforts sont superflus, si tu meurs à la peine sans avoir récolté le fruit de tes paroles, rentre dans ton cœur, là sera ta récompense, l'apôtre peut être martyr ? Lorsque ta voix sera éteinte, d'autres te succéderont ;

plus heureux, mais non plus dévoués, ils recueilleront peut-être ce que tu as semé, et si le nom de Jean Journet ne conserve pas une place parmi ceux qui ont voulu le bonheur de l'humanité, que t'importe, n'auras-tu pas fait ton devoir ?

» Quant à moi, je te remercie ; tes paroles m'ont prouvé qu'il pouvait encore y avoir de fortes croyances en 1840, et je commence à ne plus désespérer du siècle.

» Charleroi, le 24 septembre 1840.

» CH. DELESCLUZE »

(*Journal de Charleroi.*)

(B) AVORTERONS-NOUS ENCORE ? — *Aux citoyens représentants du peuple, aux membres du Gouvernement, aux ministres et aux honnêtes gens de tous les partis.*

Citoyens,

Jamais le monde n'avait offert aux yeux de l'homme un spectacle aussi menaçant pour l'avenir.

Ce ne sont plus des luttes accidentelles qui se déclarent, ce ne sont plus des populations isolées qui se choquent. C'est au nom d'un principe que les hommes se font des guerres d'extermination, c'est une partie du genre humain qui se lève contre l'autre pour l'anéantir ; et nulle issue ne semble apparaître pour mettre un terme aux infortunes des malheureux enfants de la terre.

Cependant, il se trouve des hommes que nous

développons nous contenter de croire insensés, qui osent encore nous parler du progrès de la raison humaine : ils donneraient même à entendre que le génie social a presque atteint l'apogée de son perfectionnement.

Ici, nous ne reprendrons pas l'énumération des éternels fléaux qui dévorent l'humanité, et qui semblent tous les jours acquérir une plus grande intensité. Nous ne parlerons pas de l'indigence, de la fourberie, de l'oppression, du carnage, de la prostitution, etc., etc., etc. Nous nous bornerons à montrer les banqueroutes nationales, la guerre civile sans cesse renaissante, LA GUERRE SOCIALE qui menace de devenir endémique, d'accidentelle qu'elle avait été jusqu'à ce jour.

Hommes de courage et de probité, répondez : suffit-il de fermer les yeux pour faire disparaître un danger imminent ? Suffit-il de s'abandonner sans résistance au cours impétueux du torrent qui menace d'emporter la société toute entière pour arrêter sa fureur et l'empêcher de se couvrir des plus déplorables débris ?

L'humanité, dans l'origine, dénuée de toute espérance, n'est-elle pas parvenue à étendre, par mille découvertes successives, les divers éléments qui, trop faibles d'abord pour réaliser son bonheur, devraient déjà l'avoir constitué depuis quarante ans ? N'est-il pas rationnel de croire au spectacle merveilleux de la création, que la Providence a dû prévoir les conditions sociales dans lesquelles le genre humain doit accomplir sa destinée ? Elle qui a donné un Code

social aux fourmis, aux castors, aux abeilles, l'aurait-elle donc refusé à l'homme, bien plus digne de sa sollicitude, puisqu'il est le rouage, par excellence, dans le grand mécanisme de l'univers ?

Ne prononçons pas un pareil blasphème. Dieu n'a pu commettre un tel oubli, lui qui, en nous donnant la mission providentielle d'administrer et d'embellir le globe, a voulu nous faire participer aux divins attributs qui font éclater à nos yeux, avec tant de magnificence, sa force, sa justice et sa bonté souveraines.

Le plus grand des sages de l'antiquité païenne, dans un moment d'intuition prophétique, a dit : « Un jour la lumière sociale descendra sur la terre. »

Le rédempteur des âmes confirmant cette promesse, a dit au genre humain : « *Cherchez et vous trouverez.* » Serait-il donc surprenant qu'après dix-huit cents ans d'attente, cette grande lumière promise aux nations projetât enfin sur nous ses rayons libérateurs ? **CHERCHONS-LA DONC, FRÈRES, ET NOUS LA TROUVERONS.**

Lettre adressée aux membres du Gouvernement provisoire, le 7 avril 1848. — Croire un seul instant que vous vous êtes mépris sur la portée de l'immense événement, accompli dans les journées de février, serait faire injure à votre intelligence.

Tout le monde sent aujourd'hui, et dans la haute position où vous a portés la confiance populaire, vous êtes à même de sentir plus vivement que personne, que jamais, soit dans les temps anciens, soit

dans les temps modernes, les peuples ne se sont trouvés en face d'une crise sociale plus profonde et plus menaçante.

Un miracle de génie théorique, un miracle de génie pratique peuvent seuls sauver la France, peuvent seuls sauver le monde.

Le miracle théorique est produit depuis plus de quarante années ; — le miracle pratique est encore à naître.

Depuis le temps que vous cherchez laborieusement la solution mystérieuse, vous avez pu mesurer les insurmontables difficultés qu'elle présente à tous ceux qui se trouvent renfermés dans les limites étroites d'un milieu social qui s'appuie sur les principes d'un passé détruit sans retour.

Il faut donc, en présence du problème qui s'impose plus impérieusement que jamais, élever ses regards au-dessus de tous les systèmes, au-dessus de toutes les utopies, si souvent condamnés pendant quarante siècles de déceptions et de misères cruelles.

La miraculeuse découverte qui les a frappés de mort est connue, est acceptée sur tous les points du globe, par l'élite des intelligences contemporaines ; elle ne peut donc vous être étrangère ; — c'est la loi du salut, la véritable loi d'organisation du travail, la loi qui seule aura puissance de constituer l'ordre, la liberté et le bonheur du genre humain.

Mais elle ne peut montrer sa puissance qu'à la condition d'être fécondée par l'esprit et le cœur des hommes d'action capables de concilier sur le terrain

de la pratique, les nécessités du présent avec les grandes traditions civilisatrices du passé et les prévisions scientifiques de l'avenir.

Ces hommes doivent exister, puisque la vraie science sociale est vulgarisée depuis quinze ans. Il ne s'agit que de les découvrir et de les mettre en lumière.

C'est à vous, citoyens membres du Gouvernement provisoire, c'est à vous que cette noble et solennelle tâche est aujourd'hui confiée.

Avoir la certitude que cette œuvre capitale est la pensée dominante de tous et de chacun de vous, est-ce trop présumer de l'élévation et de la largeur de vos sentiments? — Si je l'avais pu croire, je ne me serais pas imposé l'obligation de vous écrire...

Dans la conviction ferme où je suis que, sous l'heureuse influence de vos efforts réunis, l'action gouvernementale qui suivit notre Révolution généreuse sera, non, — comme osent le proclamer des hommes perfidement agitateurs ou misérablement aveuglés, — le triste signal d'une rétrogradation vers la barbarie, mais le prélude éclatant de l'ORGANISATION SCIENTIFIQUE DU TRAVAIL, c'est-à-dire de la liberté, de la justice et de la félicité universelles.

Recevez, citoyens, avec l'assurance de tout mon respect, l'expression chaleureuse de mes sentiments fraternels.

J. JOURNET.

Que Dieu sauve la France pour que la France sauve l'humanité!!!

Paris, Mai 1848.

Nous croyons devoir joindre ici le document suivant :

Épître au ministre. — « Vous désirez que je vous expose, par écrit, les motifs de la conférence que je vous avais demandée.

» Cette décision m'a profondément ému, elle m'a presque découragé : mais, puisque je n'ai pas d'autre alternative, j'irai jusqu'au bout, je lutterai sans espérance.

» J'aurais voulu vous voir, vous parler : combien de pages me faudra-t-il pour vous dire ce qu'une parole, un regard aurait pu vous révéler.

» Si l'algèbre était inconnue, si tout-à-coup un savant avait découvert cette science dans toute sa profondeur ; qu'auriez-vous pensé d'un homme qui aurait exigé que, dans une simple lettre, on lui débrouillât le grimoire ? L'algèbre en aurait-elle été moins une science exacte, parce que cet homme, ne pouvant pas la comprendre dans cinq minutes, n'aurait pas voulu l'étudier.

» Il y a pourtant une différence en ma faveur, c'est que si la théorie sociétaire est cent fois moins difficile, elle est aussi mille fois plus importante.

» Cependant, comme tous les hommes supérieurs de notre époque, vous avez entendu parler de Fourier, vous l'avez peut-être lu une fois, et, comme ces mêmes hommes, vous vous êtes dit : il y a du bon là ! puis vous l'avez mis de côté pour l'oublier complètement.

» Napoléon aussi écouta Fulton, qui venait providentiellement le sauver, lui aussi trouva dans ce

mécanicien quelque chose de bon ; mais le malheur fut qu'il le renvoya aux savants , et s'en rapporta aux académiciens , qui ont constamment , depuis Socrate jusqu'à nos jours , traité de folie , persécuté tout ce qui est sorti d'une manière large du cercle des opinions reçues.

» Et aujourd'hui qu'il s'agit de la découverte de sciences qui sont encore, pour le plus grand nombre, inexactes , fausses , mensongères. Des sciences économiques , politiques , etc. ; fausses , mensongères , certes , et vous en savez quelque chose ! Qu'advient-il ?

» Vous avez pris la direction des destinées de votre pays , c'est vous être engagé à accomplir tous les progrès dont les conséquences médiatees ou immédiates seraient : la fortune , la gloire , la paix , le bonheur de tous.

» Au nom de douze années d'études profondes et consciencieuses , je viens vous annoncer que les sciences morales , économiques , métaphysiques , politiques , ont été élevées au rang de sciences exactes , comme l'alchimie , l'astrologie , etc. , furent dans le passé , elles aussi , élevées au rang de sciences positives.

» De cette découverte il résulte que les grands problèmes , qui ont fait de tout temps le désespoir des savants consciencieux , mais qui ont été aussi , de tout temps , pour les brouillons , l'occasion de guerres , de massacres , de turpitudes , de spoliations ; il résulte que quelques hommes , forts et dévoués , parviendront à rendre la solution de ces problèmes apparente même

pour les esprits les plus vulgaires. L'anarchie, honteuse de son impuissance en face de la lumière, va se trouver confondue.

» Moi seul, accordez-moi pendant quinze jours, une simple colonne de journal, et vous verrez.

» Charles Fourier, mon maître, le plus grand génie que le globe puisse produire (puisque la vérité intégrale, sur chaque globe, ne peut se découvrir qu'une fois), Fourier, après quarante années de travaux opiniâtres, parvint à découvrir les lois que Dieu nous avait destinées, pour constituer l'ordre sociétaire. Sous l'empire de ces lois, qui sont très-faciles à réaliser, vont s'évanouir l'esclavage, la mendicité, etc. D'autre part, l'agriculture, pivot de toutes les institutions sociales de l'avenir, va prendre un essor qui quadruplera les produits; l'association intégrale, c'est-à-dire l'association du capital, du talent, du travail, vont, d'un autre côté, réduire immensément les dépenses; enfin la santé, la richesse, la justice, la vérité, le bonheur, la volonté de Dieu, la loi de Dieu peuvent se réaliser instantanément, si cela plaît à un homme intelligent, dévoué, puissant, si cela vous plaît.

» Plusieurs personnes recommandables, auxquelles j'ai expliqué toutes ces merveilles, et qui, de prime-abord, m'avaient pris pour un fou, m'ont conseillé, en définitive, de m'adresser à vous qui pourriez me comprendre : Oh ! plût au ciel !

» Si ces mots ne parviennent pas à vous déterminer, si vous ne voulez pas hasarder quelques ins-

tants pour ce grand résultat, quelque précieux que pût être pour moi un entretien avec un homme tel que vous, il n'importe. Nommez-moi trois personnes en qui vous ayez une entière confiance. Priez-les de m'écouter, avec l'envie de connaître la vérité, de m'interroger avec le désir de faire jaillir la lumière; si j'échoue, alors désespéré, ou de l'impuissance de mes efforts, ou de l'égarement dans lequel tant de siècles de déraison ont jeté l'esprit humain, désolé, mais non pas abattu, j'irai chez quelque peuple voisin, m'exposer à de nouveaux outrages, me préparer à de nouveaux combats.

» Avoir calculé qu'à chaque seconde il meurt un individu, avoir compté que la moitié de l'humanité succombe par le fait de l'organisation déplorable de nos sociétés, connaître le remède et rester impassible; non, non!

» Quand, par mon dévouement, je ne devancerais que de quelques instants l'avènement suprême (avènement devenu aujourd'hui infaillible, imminent); je serais glorieux de ma destinée.

» Mais ouvrez les yeux : Dieu a été bon pour les fourmis, pour les castors, pour les abeilles; nous aurait-il oubliés? Croyez-le : la loi existe; elle est découverte; les temps sont proches, sur tous les points du globe le nom de Fourier est prononcé avec recueillement, sinon avec admiration.

» Jugez de quelle fortune, de quelle gloire, l'humanité reconnaissante comblera les êtres qui se seront plus ou moins, directement ou indirectement,

appliqués au succès de la réalisation. Pour moi, si Dieu ne m'avait pas touché de son doigt de feu, la logique seule aurait suffi pour me pousser à d'aussi vastes efforts, à d'aussi douloureux sacrifices. En vous posant dans les limites du doute expectant, vous pouvez réaliser une immense gloire.

» Mais je m'égare ; le besoin de vous toucher, de vous convaincre, me fait oublier que si je vous écris trop longuement, vous ne me lirez pas.

» Dans cette circonstance mémorable, que votre bon génie vous dirige, que Dieu vous inspire ; j'attends votre réponse comme un homme attend le miracle qui doit le sauver, et pourtant je ne puis pas ne pas espérer.

» Dans tous les cas, cet écrit vous prouve avec quelle profonde affection je vous présente mes respects, en attendant que le genre humain, que vous aurez contribué à sauver, vous bénisse avec la plus éclatante vénération. »

(Lettre écrite à M. NOTHON, Chef du Ministère Belge, en 1843.)

(C) DES BATARDS DE CAIN méprisant la morsure.

EXEMPLE :

Les Contemporains. — JULES DE CHAMPFLEURY, par EUGÈNE DE MIRECOURT. (Pages 81, 82 et 83.)

« En 1848, nous le trouvons au nombre des fondateurs de *l'Évènement*.

» Ne tirez de ceci nulle conséquence fâcheuse au sujet de ses opinions.

» Champfleury n'est affligé d'aucune teinte rubiconde. Il n'accepte pas les systèmes plus ou moins burlesques par lesquels nos judicieux démocrates ont eu, dans ce siècle, la prétention de remplacer le christianisme. Devenu par hasard ami du fameux Jean Journet, il n'emprunta rien, absolument rien, aux doctrines de ce bizarre apôtre, et se contenta de le peindre dans ses *Excentriques*. La ressemblance est parfaite.

» Imaginez-vous que ce Jean Journet avait une manie aussi déplorable qu'alarmante : en sa qualité de fouriériste de premier choix, ce qui ne constitue pas l'idéal de la délicatesse et de la pudeur, il prêchait éternellement l'inconstance aux femmes de ses amis.

» Entrant un jour à l'improviste, l'auteur de *Chien-Caillou* le surprend aux genoux de Mariette.

» Jean Journet la suppliait, au nom de Fourier, de lui octroyer, à lui l'apôtre, une faveur que la trop sensible fille accordait bien sans l'invocation d'une aussi puissante autorité.

» Champfleury leva sa canne, ainsi que tout autre l'eût fait à sa place en pareille occurrence.

» Mais le bon apôtre tendait les épaules avec une résignation si courageuse, que Champfleury s'écria :

» — Te rosser!... ma foi, non!... Ce ne serait plus aussi drôle. J'aime bien mieux raconter demain l'histoire dans le *Corsaire*.

» Et Champfleury la raconta. »

SATAN C'EST L'IMPOSTURE !...

« QUELLE GLOIRE !!! » (page 73 de ces mêmes *Contemporains*.)

(D) JEAN A M. C***. — Vous désirez avoir un récit succinct et authentique des évènements inouïs dont j'ai failli être la victime.

L'esprit agité de tant de scènes fécondes, d'un côté, en passions pleines de barbarie et de servilité, d'autre part, de sentiments remplis de force et de justice, je m'empresse de vous satisfaire, sinon avec éloquence, du moins avec impartialité.

La force de mes convictions doit être puisée à une source bien profonde, puisque j'ai eu le courage de résister aux conseils inspirés par la plus parfaite bienveillance. En effet, la vérité appartient au monde, malheur à qui se laisse distraire par de puérides considérations; pour moi, je n'étais plus préoccupé que de la proclamer en face d'une réunion imposante.

Le 8 mars 1841, au grand Opéra, on jouait *Robert-le-Diable* : je me rendis au théâtre avant le lever du rideau, et pus choisir une place convenable.

Dès le premier entr'acte, je distribuai, à ma manière, mes brochures, et fus me livrer à la police, croyant en être quitte pour deux ou trois jours de prison.

M. le commissaire procéda à peu près en ces termes, à mon interrogatoire :

D. — Est-ce vous qui avez fait cette distribution extraordinaire ?

R. — Oui, Monsieur.

D. — Aviez-vous des complices ou des personnes qui ont été vos instigateurs ?

R. — Non, Monsieur.

D. — Quel est donc le motif qui vous a déterminé ?

R. — Le besoin irrésistible d'annoncer au monde en général, et aux riches en particulier, l'apparition de la loi de justice et de vérité, et l'espoir que, sur tant d'individus, l'élite de la société, il y en aurait quelques-uns qui daigneraient se détourner un instant, pour juger avec connaissance de cause, si cet évènement, tout miraculeux qu'il paraît être, se trouvait réellement justifié par les travaux de l'immortel Fourier !

Il désira, pour juger la gravité de mon action, connaître les brochures que j'avais émises. Je lui donnai le seul exemplaire que je m'étais réservé pour distraire l'ennui de quelques instants de captivité. Il se retira pour le lire, me laissant à la garde d'un agent de surveillance. Au bout d'une demi-heure environ, il rentra, parut me parler avec bienveillance, applaudit à la moralité de mes travaux, mais protesta contre la manière de les répandre, puis continua ainsi l'interrogatoire :

D. — Vous vous dites apôtre ?

R. — Oui, Monsieur.

D. — Êtes-vous marié ? Quel est le nom de votre femme ? Combien avez-vous d'enfants ? Quels sont vos plus proches parents qui seraient le plus à proximité d'intervenir ? Quelle est leur position sociale ?

Je répondis à ces diverses questions.

D. — Confirmez-vous en temps et lieu, devant qui de droit, ces déclarations, si vous en êtes prié ?

R. — Oui, Monsieur.

Il termina en quelques instants ce que je ne sais si je dois appeler son procès-verbal. Je mourais de soif, je demandai un verre d'eau. L'on m'apporta promptement de l'eau sucrée qu'on ne me permit pas de payer.

Il fit un paquet de mes brochures et de son écrit, m'annonça que j'allais paraître devant le préfet de police. Je montai en voiture avec un agent; il était dix heures. Je fus conduit dans un cachot, que l'on nomme je crois, *souricière*, où je passai la nuit sans voir personne. Sur les huit heures du matin, on m'apporta un morceau de pain et de l'eau. A midi ou une heure, une voiture cellulaire vint me prendre, en compagnie d'une femme que je me crus en droit de croire folle, aux cris et aux extravagances que j'avais entendu une partie de la nuit. On nous fit descendre au parvis Notre-Dame. Deux messieurs écrivaient à un bureau; l'un d'eux m'adressa sardoniquement trois ou quatre questions plaisantes; je répondis sur le même ton, ne me doutant pas que je venais d'accomplir, à mon insu, l'acte le plus important de ma vie. Un médecin venait de constater l'état de mon aliénation mentale!

La voiture nous reprit et s'arrêta à la Salpêtrière, où l'on déposa ma compagne infortunée. Je versai des larmes sur son sort, ne prévoyant pas le mien; je croyais qu'on me conduisait à Sainte-Pélagie.

Sur le boulevard, le garde qui m'accompagnait tira le rideau qui recouvrait une petite grille, pour que je pusse respirer plus librement. Je me vis sur le

chemin de Bicêtre, je prévis la centième partie des maux qui m'étaient réservés, mon âme s'attrista, je demandai à Dieu du courage, et nous arrivâmes.

Les formalités des bureaux accomplies, le nom de Jean Journet se trouva inscrit au nombre des aliénés, le 9 mars 1841, cinquième division, troisième salle, dixième lit, et cela trente-trois ans après l'apparition de la théorie des quatre mouvements.

L'on me conduisit dans un dortoir occupé par une centaine de fous ; l'on me fit quitter absolument tous mes vêtements, qui furent remplacés par des choses extrêmement gothiques, extrêmement vieilles, mais parfaitement propres.

Je fus dans la cour, et à tous les employés ou infirmiers que je pus trouver, je leur demandai, avec instance, une conférence avec le directeur ; mais les uns souriaient, les autres levaient les épaules. Je courus me perdre, jusqu'au coucher, dans la foule des fous, des idiots, des épileptiques.

J'avais observé que le n^o 9, mon voisin de droite, était malade, puisqu'il se trouvait du petit nombre de ceux qui ne s'étaient pas levés. A son immobilité, à son oppression, je pus même juger qu'il était un des plus malades ; cette circonstance augmenta la tristesse qui présidait à mon coucher. Sur les dix heures, on lui administra une pilule que le malade ne put avaler, mais qu'il mâcha et délaya dans sa bouche. Dès-lors, à l'odeur cadavéreuse qui m'avait si horriblement oppressé jusque-là, se joignit une odeur de musc et d'assa-fœtida, et des maux de tête

s'ajoutèrent à mes maux de cœur. J'étais, depuis environ deux heures, dans cette disposition, lorsque d'affreuses convulsions, précédées d'un cri long, creux, déchirant, un cri qui n'appartient pas à l'ordre des choses de notre nature, me contraignit à tourner mon regard vers mon malade, et je vis une face ronde, plate, violacée, hideuse. L'infirmier accourut : bientôt après le râle se fit entendre, et le veilleur, après l'avoir arrangé, s'en retourna en disant : (il sonne le premier...), seul propos impie, au reste, que j'aie entendu dans cette demeure.

Le jour parut, la cloche sonna le lever. Depuis quarante-huit heures, à peine si j'avais fermé les yeux, il fallut s'habiller. On lava et balaya le dortoir. Les lits furent dressés ; tous rangés à la file, nous attendîmes la visite : pour moi, ce moment était solennel, je m'y préparai. Le docteur parut, avec son état-major, au n^o 9 ; l'infirmier dit : nuit agitée, crise terrible, mais plus calme depuis deux ou trois heures.

— Le n^o 10 est un nouveau, dit le médecin, pourquoi ne l'a-t-on pas mis à l'admission ?

— Son état inoffensif, reprit le garçon, a fait supposer au chef du bureau qu'il serait placé ici plus convenablement.

— Qu'on répare cet oubli au plus tôt ; et se tournant vers moi : racontez-nous les circonstances principales de votre vie. Ce que je fis avec naïveté, en protestant, avec verve et logique, contre l'incurie des agents subalternes ; je remets ma cause entre les

mains d'un homme dont l'expérience et la position scientifique doivent me mettre à l'abri de toute méprise.

— Tâchez de me dire quelques morceaux de vos œuvres. Je récitai des fragments de l'épître aux élèves de l'école Polytechnique. Il se tourna vers son entourage : disciple de Fourier ! de celui qui veut donner aux hommes une queue, et qui annonce la venue des anti-lions !! Puis, répétant quelques mots de ce que je venais de réciter : *et mon caractère apostolique ne sera plus un objet de ridicule, de misère*. Avez-vous compris ? monomanie de la grandeur.

Trois lavements, bains de trois heures, aspersions d'eau froide sur la tête, demi-portion, on lui coupera la barbe.

— De grâce, Monsieur le docteur, avant de me soumettre à un traitement, à une espèce de mutilation, suspendez, au moins vingt-quatre heures, votre jugement. Ne vous créez pas les regrets que doit enfanter une précipitation irréparable ?

— Que l'on conduise cet homme à l'admission. Hélas ! j'ignorais ce que c'était que l'admission.

L'admission est le lieu où l'on dépose les arrivants ; s'ils sont furieux au premier chef, ils y restent jusqu'à ce que leur nature, domptée par un traitement fort, se ploie à des habitudes plus pacifiques ; car les aliénés, à certains égards, sont quelquefois susceptibles d'éducation.

Quand, au contraire, leur manière d'être est plus ou moins modérée, ils sont renvoyés aussitôt, selon l'importance de leur maladie, dans divers dortoirs

disposés à cet effet. Dans l'après-dîner, je fus conduit dans l'épouvantable séjour.

L'admission est une cour complantée d'arbres, précédée d'une forte muraille et terminée par une grille solide, élevée. A droite et à gauche sont des loges destinées chacune à une seule personne ; quatre pavillons, dont deux sont occupés par les malades, symétrisent cette habitation infernale. Chacun des deux pavillons contient six lits, trois au rez-de-chaussée, trois au premier et unique étage communiquant par un escalier rapide et étroit.

En entrant dans la cour, je la trouvai peuplée de presque tous ses habitants, livrés à ces habitudes qui pénètrent d'une si profonde mélancolie les personnes qui ne font que visiter, même un instant, ces infortunés, devant former, dès lors, mon unique société. Les uns, dans une immobilité stupide, ressemblaient à de hideuses statues ; les autres, agités d'une impulsion fébrile, parcouraient périodiquement l'espace, ou tournaient rapidement sur eux-mêmes. Plusieurs se livraient à des vociférations les plus véhémentes, à des gesticulations les plus exagérées. Il y en avait qui étaient garrottés à divers degrés, selon la nature de leurs habitudes et la période de leur maladie.

Le lit n^o 1, dans le pavillon à droite en entrant, me fut assigné. Le n^o 2 était dans la cour ; le n^o 3 gisait lié dans son lit, s'étant, la veille, grièvement blessé à la tête et au genou, dans un accès de frénésie. Je sortis, je m'aventurai avec précaution, dans un coin, et, immobile, je m'exposai aux douces influences du

soleil ; il faisait un temps magnifique. Peu d'instants après, plusieurs visiteurs, précédés et suivis des infirmiers, accompagnés d'un agent de surveillance, vinrent visiter l'établissement. J'avais tracé quelques mots à la hâte, espérant donner de mes nouvelles à mes amis. Je m'avançai mystérieusement vers l'un des visiteurs, pour le charger de ma commission ; mais, malgré mes signes, il s'éloigna épouvanté. Il était inutile et imprudent d'insister ; je fus attendre avec résignation le moment que je redoutais le plus, le coucher. Il arriva. Les infirmiers me rassurèrent un peu, en me disant que la nuit, il était rare qu'il y eut autre chose que du bruit ; en effet, les gémissements, les rugissements, les convulsions, me tinrent en émoi de longues heures.

Il y avait peu de temps que je m'étais assoupi, lorsque la cloche et les tiraillements du garde de nuit m'arrachèrent à mon engourdissement ; le médecin devait bientôt paraître, il m'avait promis de lire attentivement mes œuvres ; j'avais préparé mille argumentations qui, développées avec chaleur et dignité, devaient nécessairement, selon moi, triompher de ses préventions. Sûr donc de l'éclairer, je n'étais plus préoccupé que du malheur de passer encore, dans un semblable lieu, le temps qu'entraînent les formalités du départ.

Il parut, il était gai, affable, il m'écouta longtemps, sourit finement, me lut quelques-uns de mes vers, me reprocha d'être un poète médiocre, un écrivain nébuleux, m'annonça qu'on m'avait vu écrire, me

retira tous mes papiers, défendit qu'on me fournit des plumes et de l'encre, me fit enlever ma pipe, mon tabac, ordonna de continuer le traitement, et poursuivit sa visite.

Mon tabac! ma pipe! distraction permise, si nécessaire pour moi dans le monde des méchants, et cent fois indispensable dans le domaine de la folie, de la séquestration.

Dès cet instant, l'insuffisance d'alimentation, les étrointes de la médication, l'isolement, l'affreux contact, tout me fit pressentir que mon courage pourrait faillir sous une pareille épreuve. Il me sembla que mon corps et mon âme étaient semblables à une paire de meules qui, poussées par une force incommensurable, et en sens opposé, se dévoraient mutuellement, faute de substance intermédiaire sur laquelle elles pussent exercer leur énergie.

La visite du lendemain fut courte, et rien ne fut changé à ma position, malgré les usages qui veulent que les individus pacifiques soient transférés, après vingt-quatre heures, dans la division appropriée à leur état sanitaire. Les minutes étaient des siècles, le temps restait immobile.

Le jour suivant, il me fut impossible de me lever ; une faiblesse dans les articulations m'empêchait de me tenir debout. Les lavements furent supprimés. Des douleurs de tête, vagues dans le principe, prirent de l'intensité pendant la nuit suivante. Il me semblait que la partie postérieure, la région du cervelet, se transformait en un bloc de plomb ; je conçus alors

l'espoir que mon supplice ne serait pas éternel ! .

Un parent dévoué avait cependant découvert la trace de mes pérégrinations, des démarches actives avaient été commencées, mon état empirait. Tout traitement fut suspendu ; je fus envoyé aux convalescents ; une alimentation saine et abondante, quelques distractions, la jouissance de tous les droits attribués aux aliénés de cette classe, et la visite de mon parent retremperent bientôt mes facultés.

Quelques concessions que mes amis me conseillaient de faire à l'orgueilleuse vanité du docteur, me firent concevoir une prompte libération ; mais quand je voulus m'en expliquer explicitement avec lui, le vague de ses promesses me rendit toute mon indignation, toute mon énergie. Pendant la visite suivante, à la suite d'une protestation pleine de dignité, la persistance du bourreau me détermina à finir ainsi mon discours : le terme des concessions est accompli ; dussais-je y perdre la vie ou la raison, oui, entre nous deux il y a un fou, mais c'est celui qui accable de médicamentations homicides sa malheureuse victime. Le docteur fut un instant interdit. Bientôt, reprenant ses allures, il ordonna qu'on me ramenât aux carrières, à l'admission.

J'appris cette nouvelle avec une indignation qui tenait de la joie. Mon parti était pris ; un grand combat allait s'engager, mon individualité allait sortir du néant.

Les mutations ne se font que dans l'après-midi ; en attendant, j'avais été obligé d'assister à la séance de l'école, plongé dans mes méditations. Un bruit étranger me fait lever la tête : je le vois, je vois M. M^{***} ; je cours à lui, l'on m'arrête. Il ne me reconnaît pas d'abord ; on le force de sortir ; mais il m'avait fait signe, mais je l'avais compris, mais vous connaissiez mon sort, rien ne pouvait plus me troubler. Ma délivrance était sûre et prochaine. Enfin M. M^{***} put communiquer avec moi ; il me combla de joie en m'annonçant qu'il avait obtenu mon visa de sortie, signé du médecin et du directeur. Sans en avoir mesuré les termes, il courut avec confiance à la police, pour accomplir ce qu'il croyait les dernières formalités.

Celle-ci ne trouvant pas rationnel de sanctionner un certificat qui portait que je commençais à entrer en convalescence, il eut beau déployer toute son énergie, il échoua momentanément devant ce nouvel obstacle.

L'ordre de la mutation s'était exécuté. J'avais été transféré à l'admission. Mais cette fois l'horreur de ce séjour était tempéré par l'indignation dont j'étais animé ; elle offrait un vaste aliment à ma virtualité, je m'étais, en outre, procuré un livre. J'espérais ne rester là que peu de temps. J'avais déjà vécu avec ces victimes infortunées de notre borbier social ; je les connaissais, mais elles ne me connaissaient pas !..

L'infirmier me félicita d'être venu seulement ce jour-là, et non pas la veille ; un aliéné, me dit-il,

que nous avions jugé convenable de laisser libre, avait, à la sourdine, détaché quelques autres, et ils ont été, la majeure partie de la nuit, dans une exaltation épouvantable; mais il est bien probable que cette nuit, nous serons plus tranquilles. En effet, le délire de quelques-uns ne fut ni bien long, ni bien violent, ce qui, joint à un commencement d'habitude, me permit de goûter quelques heures de repos.

Le matin, à la visite, le médecin parut surpris de me trouver dans ce lieu : j'ai signé, me dit-il, votre sortie, et l'on aurait pu se dispenser de vous conduire ici. Il ordonna qu'on me ramenât à l'infirmerie.

J'y étais depuis quelque temps, lorsque vous apparûtes; je vous vis, mon cœur vola au devant de mon libérateur, il fallait rester impassible, la règle l'exigeait. Peu d'instants après, vous me fîtes appeler au parloir. L'émotion que vous ne pûtes dissimuler, me témoigna combien vous aviez pris part à mon sort, et me dédommagea d'une partie de mes infortunes. Vous ne me quittâtes que pour retourner à la charge. Tout s'applanit devant votre énergie, votre dévouement, devant l'éloquence de votre cœur, devant la justice de ma cause, dont vous aviez fait la vôtre, et le lendemain, l'attendrissement mêlé de joie, que je vis sur votre figure, m'annonça que j'étais libre.

Le 16 mars, neuf jours après mon incarcération, nous quittâmes cette demeure de désolation, M. M^{***} et M. St^{***} s'étaient joints à nous; le temps était très-beau, nous fûmes bientôt à Paris. L'accueil

que je reçus de personnes qui vous sont si chères, et qui me furent si bienveillantes, m'apprit tout l'intérêt qu'avait excité mon malheur sur tous ceux qui me connaissaient. Mon cœur leur en conserve une éternelle reconnaissance.

(E) UN APÔTRE AU XIX^e SIÈCLE. — Nous venons de voir et d'entendre une monstruosité sociale, une anomalie étrange dans notre siècle d'égoïsme et de lâchetés politiques, — une exception dans notre époque de braillards sans pensée, — quelque chose d'inouï, d'anormal, de fabuleux dans une société sans conviction, sans prévoyance comme sans entrailles ; — nous venons d'ouïr et de voir un apôtre au XIX^e siècle !

Ne riez pas, messieurs, car nous n'avons pas ri, nous, qui allons d'ordinaire droit au défaut de l'armure des hommes et des choses, — des théories et des systèmes sociaux, — nous n'avons pas ri, parce qu'en vérité la foi est quelque chose de si inouï et de si rare parmi nous, — qu'un cœur d'enfant, joint à l'intelligence d'un poète, — ne nous a pas semblé le moins risible !

Et quand nous disons un *apôtre* ! n'allez pas vous figurer quelqu'un de ces commis-voyageurs de l'humanité, — de ces colporteurs de panacées sociales, vêtus de l'habit bleu-barbeau, gantés de jaune, chaussés de bottes vernies, portant un lorgnon et une canne à pomme d'or, et dinant à 5 francs aux

frais d'une association d'imbéciles qui ont mis l'avenir de l'humanité en commandite !

Non ! l'apôtre que nous avons vu, et dont la parole vibre encore à notre oreille, — est un de ces cœurs naïfs et poétiques tels que ceux auxquels le Christ dit un jour : Levez-vous ! jetez vos filets, suivez-moi ! je vous ferai pêcheurs d'hommes !

Une barbe inculte, une blouse grossière, des souliers poudreux qui foulent avec mépris les tapis des ambassades, un regard de feu, une parole ardente, colorée, passionnée, contagieuse surtout ! voilà l'homme dont nous voulons dire quelques mots.

Et, en vérité, nous ne savons ce qu'il nous faut le plus admirer en lui, de l'apôtre ou du poète, — de l'homme qui a voué sa vie à une œuvre que notre faiblesse, pour s'excuser, qualifie d'impossible, — de l'homme qui s'en va heurter à toutes les consciences, pour y réveiller les sentiments d'humanité que Dieu y avait semés, — de l'homme qui accepte sans sourciller les humiliations, les dédains des maîtres et des valets, et qui, confiant dans la pensée divine qui le soutient, se retrempe et sort chaque jour plus fort et plus grand de ces terribles épreuves, — de cet homme si petit, si humble, — ou de ce poète si grand et si biblique, si formidable, — que sa voix semble par moment comme un écho de celle qui troubla Balthazar dans ses festins impies.

Il faut avoir entendu comme nous cette poésie sauvage, implacable et prophétique comme les menaces d'Isaïe, — sortir de cette bouche inspirée,

— il faut avoir senti le contraste de cette magnifique parole, avec cette humble blouse du prolétaire, — pour comprendre notre admiration et notre enthousiasme.

Cet apôtre, — ne riez pas ! — est un fouriériste, — ne l'écoutez pas ! il vous convertirait ! Quant à nous, nous ne savons pas trop, à l'heure qu'il est, où nous en sommes de nos croyances et de nos principes.

Mais ce que nous pouvons affirmer, — c'est qu'il est difficile de trouver un plus rude jôuteur, un logicien plus serré, un adversaire plus dangereux pour tout ce qui tient à ce mauvais replâtrage social qu'on appelle gouvernement constitutionnel.

Nous donnerions de grand cœur tous nos droits politiques — et une douzaine de cigares de manille, — pour voir l'apôtre *Jean Journet*, en possession de la tribune de la chambre des représentants, pendant quatre heures !

Et quand il aurait déroulé son système, qui est le plus souvent un magnifique poème, dans lequel l'homme, en exerçant sur les desseins de Dieu, atteint à la plus haute somme de félicité possible, — quand il aurait fait le procès à tous ces gouvernements basés sur l'égoïsme, — la peur, — la corruption — et la routine, nous serions enchanté de voir ce que lui répondraient MM. Verhaegen, Rogier, Dechamps, De Mérode et tous ces athlètes de la parole qui jouissent d'une si grande réputation d'éloquence auprès du journal de leur endroit !

Et cependant lui, toujours calme et serein, jette

par le monde les semences de sa doctrine, que se disputent le vent, l'ivraie et les pierres du chemin ! Heureux quand quelques grains tombent dans un cœur pur, dans une intelligence honnête.

Nous admirons Jean Journet pour son intelligence, son dévouement, sa constance et surtout pour son courage, son désintéressement, qui lui ont fait sacrifier sa modique fortune à la propagation des doctrines de son maître.

Pour beaucoup de gens, cet homme sera un *fou*, — mot horrible ! insulte sanglante que toutes les médiocrités jettent à la face de ceux-là qui les dominent par le cœur et la pensée !

Les contemporains de Colomb, de Jacquart, de Watt, de Bernard de Palissy, de Parmentier, de Fulton, — traitaient aussi de fous — ces hardis pionniers de l'avenir, qui n'avaient que le tort d'avoir raison cinquante ans trop tôt.

Quand ces stupides mépris viennent de la foule, qu'importe ! Mais quand les INTELLIGENCES SUPRÊMES se font les échos des banales clameurs des carrefours, alors Dieu les punit ! Écoutez plutôt :

Lorsque Napoléon, décidé à frapper l'Angleterre au cœur, — fit rassembler une formidable armée navale à Boulogne, et que du haut de la côte il dévorait des yeux la blanche ceinture de récifs qui bordent la Carthage moderne, — un homme s'offrit à lui qui lui proposa de conduire son armée sur le sol ennemi, en une nuit, — à travers la tempête et les vents contraires, sans voile ni rame.

Le grand homme haussa les épaules et traita Fulton de *fou*!

Neuf ans après, — le grand homme montait à bord du *Bellérophon*, pour aller s'asseoir au foyer du peuple anglais. — Côte à côte du *Bellérophon*, — marchait fier et silencieux, couronné de son panache de fumée, — le premier navire à vapeur qui parut en Europe.

— Qu'est-ce que ce navire, demanda César détrôné?

— Sire! c'est le *Fulton*, bateau à vapeur américain, répondit un officier.

César baissa la tête. Il avait reconnu le doigt de Dieu. Il portait la peine de son aveuglement! *Fulton le fou* était un grand nom, salué par la civilisation comme un de ses bienfaiteurs, et César, vaincu et enchaîné, voguait vers les rochers mortels de Sainte-Hélène!

Nerejetons ni les paroles ni la doctrine de l'homme de bonne foi, avant de l'avoir écouté. C'EST FAUTE DE QUELQUES CENTS DUCATS REFUSÉS A COLOMB, QUE GÈNES A PERDU L'AMÉRIQUE.

VICTOR JOLY.

Bruxelles, avril 1843.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

Préface de l'éditeur.	v
-------------------------------	---

POÉSIES.

INVOCATION ! A S. M. l'Impératrice.	3
---	---

PREMIÈRE SÉRIE.

La résurrection du globe.	13
Résolution.	15
Le départ.	18
Le nouveau baptême.	20
Au ministre.	24
Au poète mystique.	27
Au poète sceptique.	29

DEUXIÈME SÉRIE.

Le soldat de l'avenir.	33
Au journalisme encrouté.	35
Aux académiciens fossiles.	37
Prier !	40
La défaite du démon.	44
La chute d'Holopherne.	48
Les tribulations du juste.	51

TROISIÈME SÉRIE.

Aux idolâtres.	55
Au prêtre demi-croyant.	58
L'étendard de la foi.	60
Solidarité.	65
A la femme forte.	68
Si j'étais reine.	70
Le sceptre de la foi.	72
Un peu de pain.	75

QUATRIÈME SÉRIE

Voilà le chemin !	79
Les faux prophètes.	82
Cri de douleur.	85
Pleurons sur les mortels.	91
Le jugement.	94
Anathème.	99
Réveillons-nous !	103
Au soutien de l'apostolat.	110
Le dernier vœu.	113

SIXIÈME SÉRIE

Prière du matin.	115
L'astre du progrès.	116
L'harmonien.	118
Les matelots de l'avenir.	119
Hymne aux travailleurs.	121
Le départ des travailleurs.	123
La marseillaise des travailleurs.	125
La voix du désert.	129
Le triomphe des travailleurs.	132
Le réveil de l'humanité.	134
Prière du soir.	136

SEPTIÈME SÉRIE

Marie !	139
A l'artiste.	140
Le fou.	143
1843...	145
Le barde social.	148
La vision.	151
Au puissant de l'époque.	155
L'apôtre harmonien.	160
ÉVOCATION. La terre promise.	162

NOTES

Note A. — Un apôtre en 1840.	167
Note B. — Avorterons-nous encore.	174
Note C. — Les Contemporains.	183
Note D. — L'Apôtre à Bicêtre.	185
Note E. — Un apôtre au XIX ^e siècle.	197



